

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

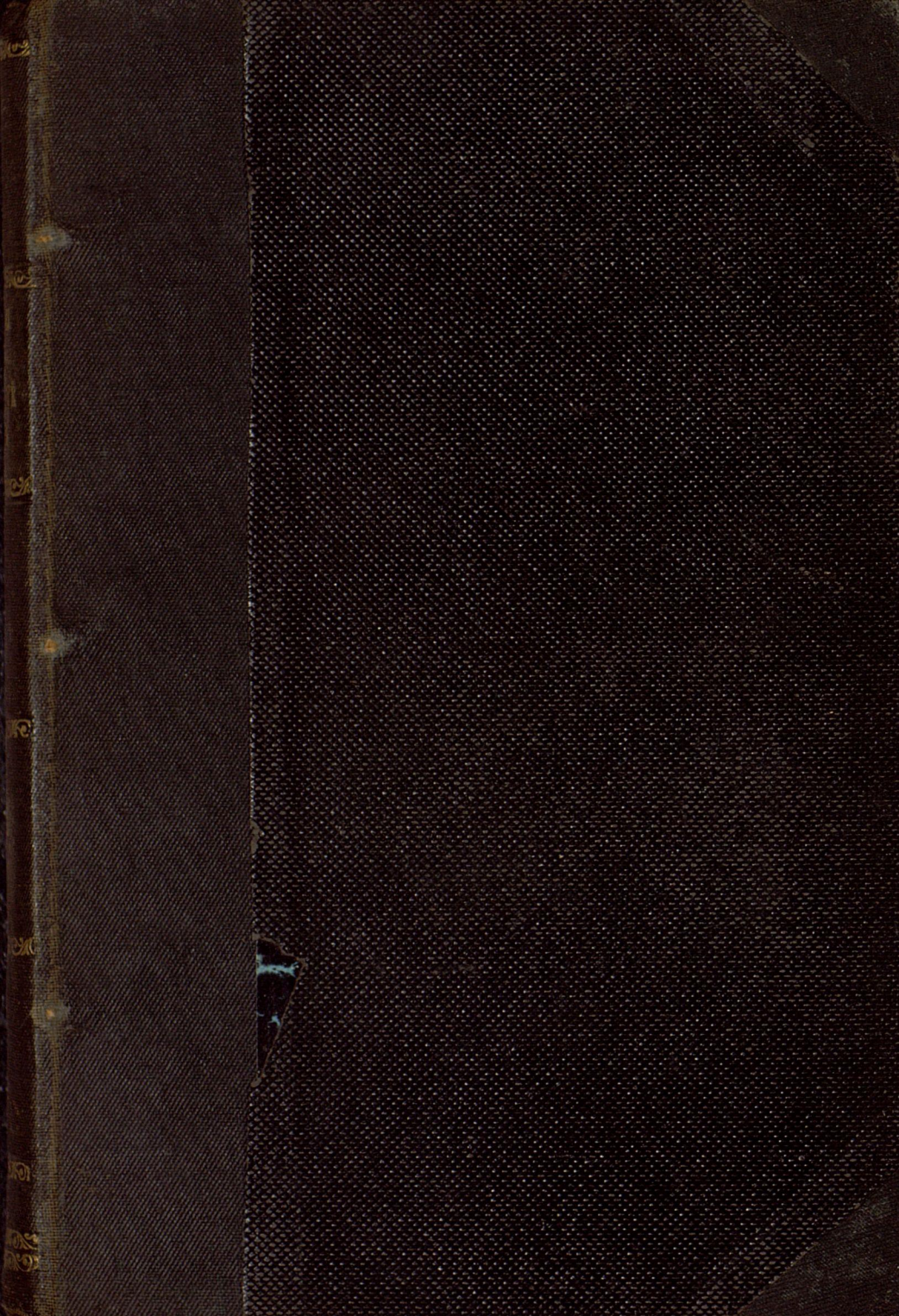
Almanach de l'Université de Gand, Gand, 1899.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

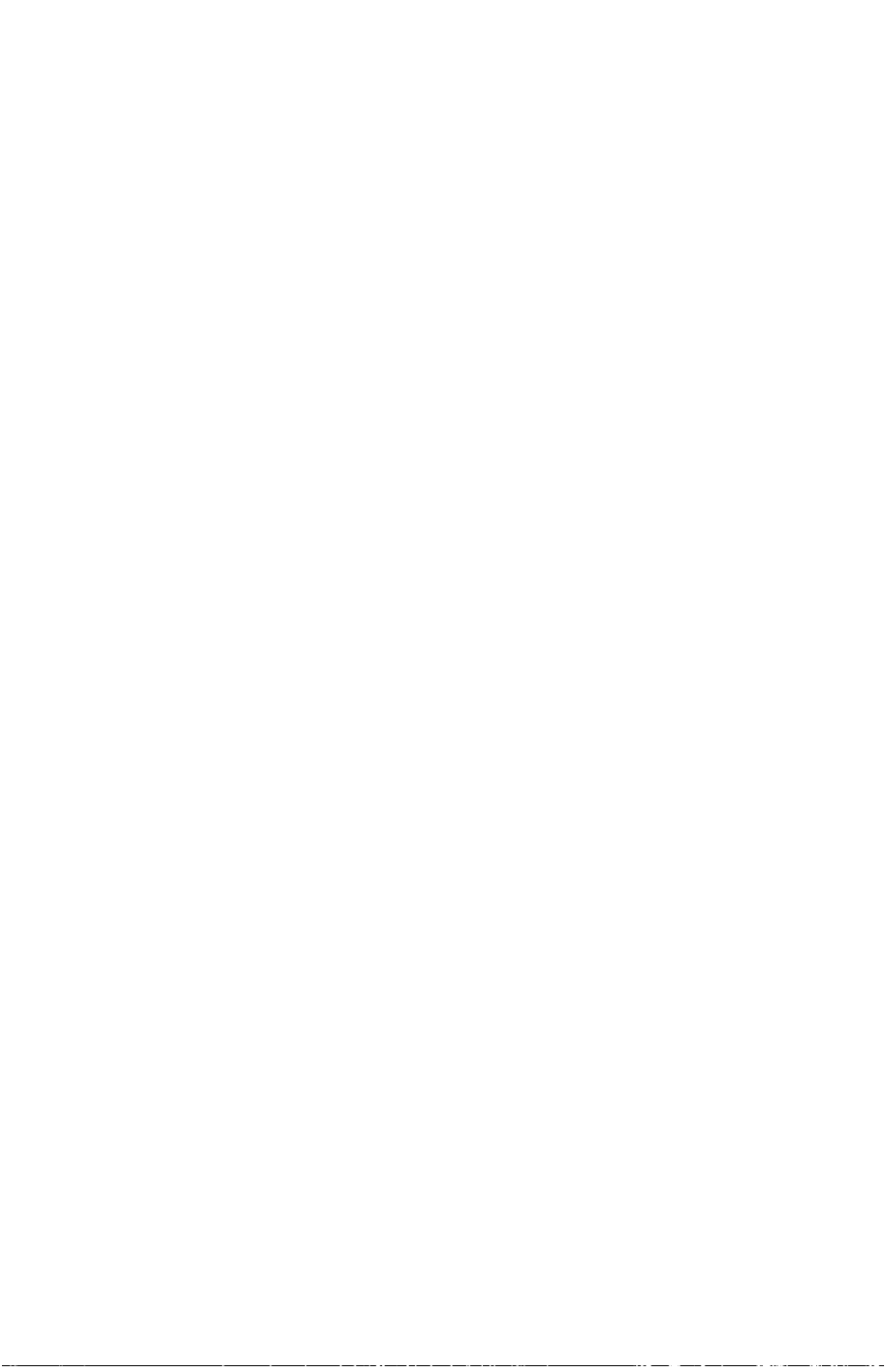
Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>









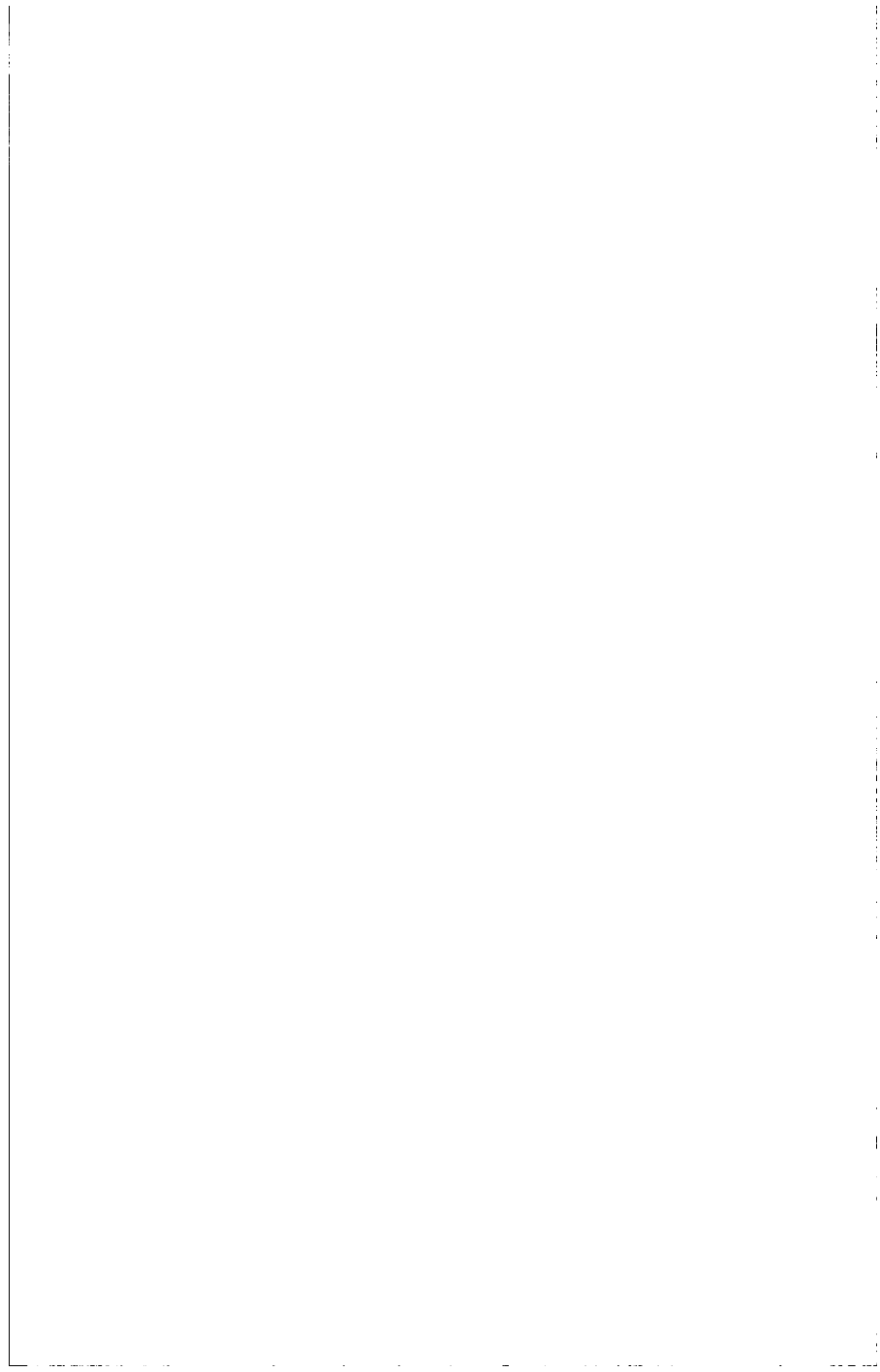


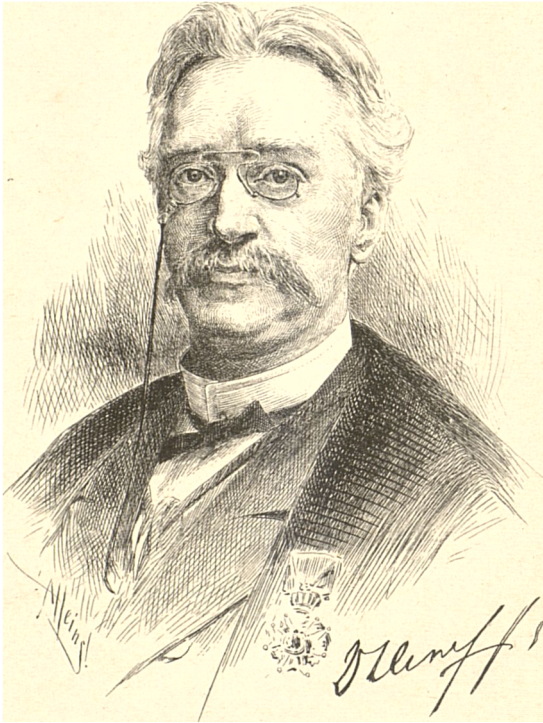
ALMANACH
DE
L'UNIVERSITÉ DE GAND

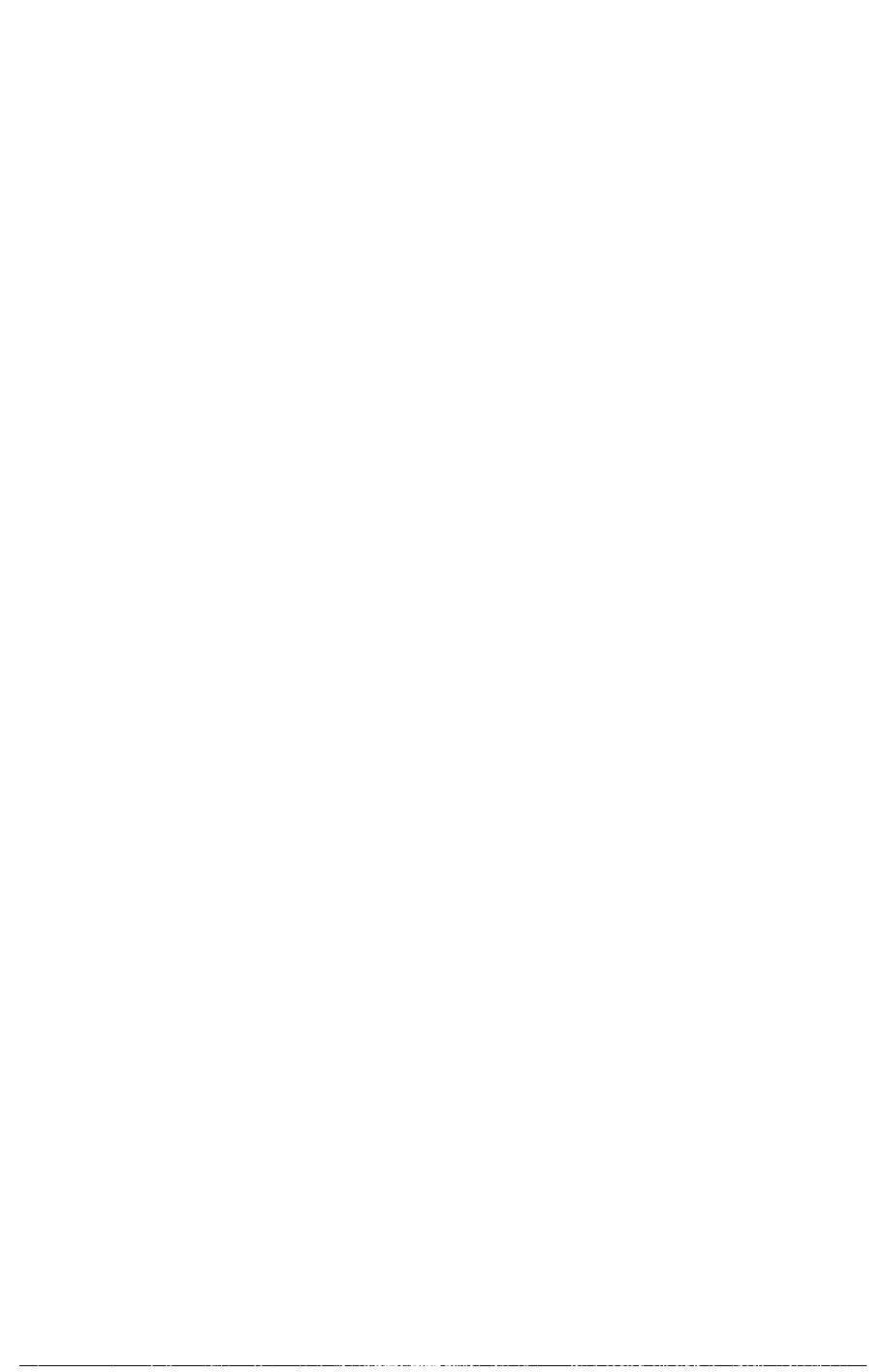
TOUS DROITS RÉSERVÉS.

EXEMPLAIRE N^o 342

GAND, IMPR. C. ANNOOT-BRAECKMAN, AD. HOSTE, SUCCT.







1899

ALMANACH
DE
L'UNIVERSITÉ DE GAND

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DE LA

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

(15^{me} ANNÉE)



GAND
LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE AD. HOSTE, ÉDITEUR
rue des Champs, 47



À Messieurs

VICTOR DENEFFE,

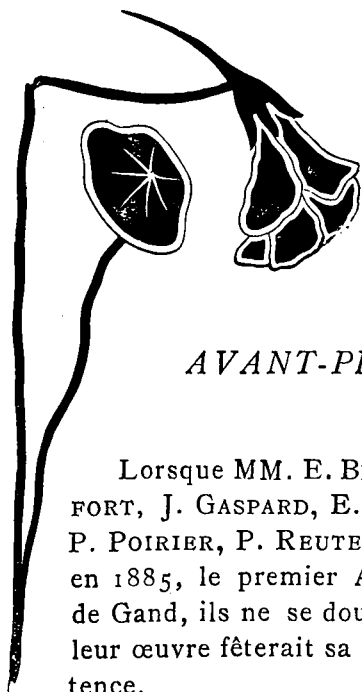
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GAND

ET

LE COMTE EUGÈNE GOBLET D'ALVIELLA.

PROFECTEUR DE L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

Les Etudiants libéraux de Gand.



AVANT-PROPOS.

Lorsque MM. E. BIDDAER, A. CLAUS, J. DU-FORT, J. GASPARD, E. HUBBARD, G. LOPPENS, P. POIRIER, P. REUTER et A. STORY, créaient, en 1885, le premier Almanach de l'Université de Gand, ils ne se doutaient peut-être pas que leur œuvre fêterait sa quinzième année d'existence.

La création d'un annuaire où s'affirmeraient, fièrement et librement, les tendances politiques et littéraires des étudiants, était chose louable et digne.

Il convenait, à cette étape, de féliciter et de remercier ces aînés.

Depuis lors, l'œuvre léguée, chaque année, à de jeunes hommes avec la devise « Faire mieux », a continué, imperturbablement, sa marche.

Des alternatives de foi et de découragement s'y sont trouvées, certes, mais sa vitalité est restée superbe.

Ces dernières années, surtout, un pessimisme trompeur sembla l'envahir.

On se plaignit que l'Almanach n'était plus populaire parmi les étudiants et l'on crut pouvoir attribuer cette crise à une organisation défectueuse.

On espéra, l'an passé, remédier à cet état de choses en réunissant, exclusivement, des collaborations d'étudiants. Dans une certaine mesure on réussit.

On réussit, mais le ton général en était si triste, si morose, — reflet d'époque, assura-t on, cabotinage stupide, dirent de malintentionnés, — que l'étudiant, l'ancien, quelque peu mythique, la vieille feuille de choux, se demanda si c'était bien sa pensée, son insouciance, sa bonne humeur que l'Almanach reflétait.

Cette année tous les rouages ont semblé revivre et notre tâche a été facile.

« Faire mieux », dans la même voie, nous eût été impossible et nous avons cru accomplir notre tâche en tentant quelques innovations dans l'organisation matérielle.

Comme en 1895, nous avons voulu donner à notre œuvre une portée plus grande, plus géné-

rale. Nous avons voulu l'Almanach aussi local et plus national, nous avons voulu l'Almanach l'organe non uniquement des étudiants gantois mais des étudiants belges.

Nous avons cru aussi que le mot étudiant ne se bornait pas à l'étiquette universitaire mais comprenait toute la jeunesse intellectuelle.

Cette voie est-elle la bonne? Les avantages balancent-ils les fautes? Il appartiendra à nos successeurs de nous répondre.

Nous n'avons pu atteindre la réalisation entière de nos vœux : la transformation eût été trop profonde. Nous n'avons fait que nous y acheminer.

Nous commençons cette année, parallèlement à la série des portraits de notre corps professoral, une série nouvelle, que nous souhaitons de longue durée : la série des portraits des sommités du corps professoral belge.

Nous dédions notre Almanach à Monsieur DENEFFE, professeur ordinaire à l'Université de Gand et à Monsieur le Comte GOBLET D'ALVIELLA, prorecteur de l'Université libre de Bruxelles.

Avant de terminer il nous reste à remercier tous ceux qui, à un titre quelconque, nous ont aidés dans notre œuvre. A nos collaborateurs et souscripteurs qui nous restent pour la plupart

fidèles, merci. A nos annonceurs dont l'appui a consolidé notre existence, à M. RODOLPHE DE SAEGHER, notre gracieux caricaturiste, à MM. A. HEINS de Gand et L. GOFFINT de Mons, qui ont su donner à notre annuaire un cachet artistique, merci.

Merci à vous tous qui avez soutenu l'œuvre qui nous est chère.

LE COMITÉ DE PUBLICATION :

Le Secrétaire,

ROBERT BILLIARD.

Les Membres,

J. BLONDEEL.	J. FONTAINE.
H. BOLLE.	G. HEINE.
A. BRACKE.	L. HEYSE.
M. BRULÉ.	E. VAN VOLSOM.
L. DUPONT.	G. WALIN.

Les Correspondants pour

Anvers :	{ F. CRIGNIER.
	{ E. GRANDRY.
Bruxelles :	{ M. ISRALSON.
	{ H. TEIRLINCK.
Gembloux :	R. LAURENT.
Liège :	{ V. BRIEN.
	{ O. GILBART.
Mons :	E. DUQUESNE.





UNIVERSITÉ DE GAND.

I. ADMINISTRATION.

Administrateur-Inspecteur de l'Université, Directeur des écoles spéciales : M. G. WOLTERS.

Recteur pour les années 1897-1900 : M. P. VAN WETTER.

Secrétaire du Conseil académique pour l'année 1898-1899 :
M. J. BOULVIN.

Collège des assesseurs, pour l'année 1898-1899 : MM. P. VAN WETTER; J. VERCOULLIE; L. MONTIGNY; E. HAERENS; F. HEYMANS; J. BOULVIN.

Inspecteurs des études : MM. P. MANSION; L. DEPERMENTIER.
Commissaires pour les affaires de la bibliothèque : MM. F. CUMONT; R. DE RIDDER; G. VANDER MENSBRUGGHE; C. VAN BAMBEKE.

Secrétaire de l'Administrateur-Inspecteur : M. A. VERSCHAFFELT, rue de Courtrai, 219.

Receveur du Conseil académique, pour l'année 1898-1899 :
M. A. VERSCHAFFELT.

Commis-rédacteur : M. L. HOMBRECHT, rue des Foulons, 22.
Conservateur général des bâtiments et du mobilier : M. C. VAN HAMME, rue Van Hulthem, 49.

Appariteurs : MM. L. WILLEMS, boulevard Lousbergs, 46;
C. VERBOS, chaussée de Bruges. 13.

II. PERSONNEL ENSEIGNANT.

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES.

MM.

MORTE, quai des moines, 1.
THOMAS, rue Plateau, 41.
FRÉDERICQ, r. boutiques, 9.
DISCAILLES, r. de Flandre, 35
HOFFMANN, bd hospices, 116.
DECEULENEER, r. confrérie, 5.
PIRENNE, rue neuve Saint-
Pierre, 132.
HULIN, place de l'évêché, 3.
VANBIERVLIET, r. Guinard, 18
VERCOULLIE, r. chantier, 18.
BLEY, rue d'Egmont, 8.

MM.

LOGEMAN, r. Baguettes, 153.
CUMONT, r. du Gouverne-
ment, 18.
DE LA VALLÉE-POUSSIN,
Wetteren.
VANDER HAEGHEN, rue de la
colline, 77.
PREUD'HOMME, r. Nassau, 4.
BIDEZ, boulev. Léopold, 59.
ROERSCH, rue de l'avenir, 87.
DE VREESE, bd Béguinage, 95.

FACULTÉ DE DROIT.

MM.

CALLIER, ch. Courtrai, 96.
VAN WETTER, boul. du Jardin
zoologique, 48.
NOSSENT, rue haute, 23.
DE BRABANDERE, rue neuve
St-Pierre, 80.
DE RIDDER, ch. Courtrai, 77.
MONTIGNY, rue neuve St-
Pierre, 118.
ROLIN, rue savaen, 11.
SERESIA, r. courte du jour, 22

MM.

D'HONDT, r. sœurs noires, 11.
DUBOIS, quai de l'école, 26.
PYFFEROEN, r. nouveau bois, 4.
OBRIE, remp. des chaudron-
niers, 41.
E. DAUGE, rue Plateau, 24.
G. CLAEYS, r. monnaie, 24.
NICOLAÏ, rue de la source,
69, à Bruxelles.
HALLEUX, rue savaen, 56.

FACULTÉ DES SCIENCES ET ÉCOLES SPÉCIALES.

MM.

VANDER MENSBRUGGHE, cou-
pure, 131.
SWARTS, bd citadelle, 127.
MANSION, q. dominicains, 6.
PLATEAU, ch. Courtrai, 152.

MM.

G. WOLTERS, r. avenir, 47.
DEPERMENTIER, chaussée de
Courtrai, 115.
SCHOENTJES, bd du fort, 17.
J. BOULVIN, boul. du fort, 18.

MM.

MASSAU, rue Marnix, 22.
 VAN RYSSSELBERGHE, r. sauge,
 34.
 HAERENS, bd Frère-Orban, 6.
 SERVAIS, coupure, 153.
 FOULON, coupure, 104.
 MAC LEOD, rue du héron, 3.
 RENARD, à Wetteren.
 CLOQUET, rue St-Pierre, 2.
 VAN AUBEL, rue de Comi-
 nes, 12, à Bruxelles.
 DUSAUSOY, ch. Courtrai, 107.
 DELAGRE, boulev. du fort, 16.
 VANDERLINDEN, cour du
 prince, 27.
 NELISSEN, r. Van Hulthem, 64

MM.

DE LA ROYÈRE, rue de la
 concorde, 71.
 FLAMACHE, rue Philippe le
 Bon, 88, Bruxelles.
 MERTEN, rue digue de Bra-
 bant, 83.
 BRÉDA, rue de l'église, 32,
 Koekelberg.
 F. WOLTERS, r. du jardin, 55.
 DEMOULIN,
 FAGNART, rue Nieuwpoort, 7.
 COLARD, à Bruxelles.
 STEENACKERS, Scheut-Bru-
 xelles, chauss. de Ninove.
 TAITSCH, rue Louise, 16,
 Anvers.

FACULTÉ DE MÉDECINE.

MM.

BODDAERT, coupure, 46.
 DENEFFE, r. de la station, 64.
 VAN CAUWENBERGHE, nouv.
 rue du casino, 5.
 VAN BAMBEKE, rue haute, 7.
 BOUQUÉ, rue des selliers, 3.
 LÉBOUCQ, coupure, 145.
 DE COCK, rue St Jean, 12.
 VERSTRAEYEN, pl. Van Arte-
 velde, 16.

MM.

VAN ERMENGEM, ch. de Cour-
 trai, 137.
 EEMAN, quai des récollets, 8.
 LAHOUSSE, coupure, 27.
 HEYMANS, bd citadelle, 35.
 GILSON, bd du château, 539.
 VAN DUYSSE, rue basse des
 champs, 65.
 VAN IMSCHOOT, rue de la
 monnaie, 8.

PROFESSEURS ÉMÉRITES.

MM.

BURGGRAEVE, bd Léopold, 60.
 SOUPART, r. n. St-Pierre, 67.
 DUGNIOLLE, coupure, 45.

MM.

FUERISON, r. du poivre, 32.
 DAUGE, bd Léopold, 51.

PROFESSEURS ÉMÉRITES DE L'ÉCOLE DU GÉNIE
 CIVIL.

MM. DE WILDE, boulevard de l'école normale, 11.
 ROTTIER, rue des baguettes, 54.

Répétiteurs.

MM.	MM.
H. VAN HYFTE, remp. de la biloque, 284.	A. ROBELUS, r. Guill. Tell, 46.
F. KEELHOF, ch. Courtrai, 132.	F. STÖBER, b ^d Léopold, 45.
N. VANDE VYVER, rue St-Amand, 14.	E. MORTIER, quai des Augustins, 1.
F. SWARTS, b ^d du jardin zoologique, 46.	A. CLAEYS, rue Mertens, 63, à Mont-St-Amand.
	E. GROOTAERT, r. du Nord, 22.

Conducteurs des ponts et chaussées détachés à l'école du génie civil comme maîtres de topographie.

MM.

F. CRULS, boulevard de l'horticulture, 8.
D. TOEFFAERT, ancien chemin de Bruxelles, à Gentbrugge.
E. SIMONIS, rue de l'école, 68.

Maîtres de dessin.

MM.

A. ROBELUS, rue Guillaume Tell, 46.
J. DE WAELE, boulevard de la citadelle, 59.
E. MORTIER, quai des Augustins, 1.

III. RENSEIGNEMENTS DIVERS.

ÉMÉRITAT.

Sont déclarés émérites, sur leur demande, M. DAUGE, professeur ordinaire à la faculté des sciences et inspecteur des études aux Écoles préparatoires du génie civil et des arts et manufactures; M. MISTER, professeur ordinaire à la même faculté; M. ROTTIER, professeur à l'École du génie civil, par arrêtés royaux respectivement en date du 22 août, 10 octobre et 3 septembre 98.

DISTINCTIONS HONORIFIQUES.

Ont été nommés chevaliers de l'Ordre de Léopold : M. NICOLAÏ, chef de division au ministère de l'intérieur et

de l'instruction publique, chargé, à notre Université, du cours de statistique, et M. CLOQUET, professeur ordinaire à la faculté des sciences, respectivement le 21 décembre 1897 et le 7 février 1898.

En date du 17 décembre 1897, la croix civique de 1^{re} classe a été accordée à M. MONTIGNY, professeur ordinaire à la faculté de droit, et la médaille civique de 1^{re} classe à M. DUSAUSOY, professeur extraordinaire à la faculté des sciences.

DISTINCTIONS SCIENTIFIQUES.

Dans sa séance du 16 décembre 1897, la classe des sciences de l'Académie royale a décerné le prix Jean-Servais Stas de 1000 fr. au mémoire intitulé « Détermination du poids atomique du molybdène », travail de M. VAN DEN BERGHE, AD., préparateur du cours de chimie générale à notre université.

L'Académie royale de médecine de Belgique, dans sa séance du 26 mars 1898, a décerné le prix Alvarenga à M. le docteur PAUL MASOIN, assistant du cours de thérapeutique à l'Université de Gand, pour son mémoire : « Contribution à l'étude des substances méthémoglobinitantes. »

M. STAES, préparateur du cours de botanique, a obtenu le 1^{er} prix au 18^{me} concours de pomologie à l'exposition de Bruxelles pour un travail sur les maladies des arbres fruitiers et les moyens de les combattre.

PROGRAMME DES COURS ET DES EXAMENS.

Le gouvernement a décidé d'instituer aux Écoles spéciales du génie civil et des arts et manufactures, annexées à l'Université de Gand des cours de langue chinoise et de langue russe. Ces cours seront accessibles à tous les élèves de l'Université.

POPULATION.

Le nombre des étudiants inscrits au rôle est de 701. Ce chiffre présente une différence de 12 en plus avec celui de l'année précédente.

Les inscriptions se répartissent comme suit :

Faculté de philosophie et lettres : 65. — Faculté de droit :

122. — Faculté de médecine : 150. — Faculté des sciences : 102. — École du génie civil : 164. — École des arts et manufactures : 98.

EXAMENS.

Pendant les sessions d'octobre 1897 et de juillet 1898, 536 inscriptions ont été prises pour des examens académiques à subir à l'Université de Gand; 514 récipiendaires se sont présentés aux examens; 22 ont fait défaut ou ont été empêchés pour motifs légitimes. De ces 514 récipiendaires, 380 ont été admis, savoir : 16 avec la *plus grande distinction*; 35 avec *grande distinction*; 86 avec *distinction*; 243 d'une manière satisfaisante. Le nombre des admissions, pour les récipiendaires qui ont été soumis aux diverses épreuves, dépasse donc la proportion de 73 %, alors que l'année dernière elle n'était que de 71 %.

Aux écoles du génie civil et des arts et manufactures, 280 récipiendaires se sont fait inscrire pour subir les examens; 206 ont satisfait aux épreuves exigées par les règlements. Parmi ces derniers, 59 ont obtenu de 700 à 800 pts. sur 1000 ou la *distinction*; 10 ont obtenu de 800 à 900 pts. sur 1000, ou la *grande distinction*;

Il a été également conféré, 17 diplômes ou certificats scientifiques, dont 2 avec la *plus grande distinction* et 8 avec *distinction*.

CONCOURS UNIVERSITAIRE.

L'Université de Gand conquiert quatre des dix médailles conférées, et une mention honorable échoit à un cinquième de nos camarades.

M. SONNEVILLE, EMILE, de Zarren, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe : philologie classique) le 13 octobre 1896, a été proclamé premier en philologie classique.

M. DE REUL, PAUL, de Boom, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe : philologie germanique) le 14 octobre 1897, a été proclamé premier en philologie germanique.

M. VAN HOVE, DIEUDONNÉ, de Bruges, candidat en sciences naturelles, a été proclamé premier en sciences minérales.

M. DE WAELE, HENRI, de Gand, candidat en médecine, chirurgie et accouchements, a été proclamé premier *ex aequo* en sciences anatomo-physiologiques ou biologiques.

Les points obtenus par les lauréats dans les deux épreuves du concours sont respectivement de 70 sur 100; 115 sur 135; 16,50 sur 20 et 80 sur 100.

Le jury a proposé l'impression aux frais de l'État du mémoire rédigé à domicile par M. DE REUL.

M. MINNE, ACHILLE, de Gand, candidat en médecine, chirurgie et accouchements, a obtenu une mention honorable en sciences zoologiques avec 80 points sur 100.

Nous adressons nos plus chaleureuses félicitations à nos vaillants travailleurs.

CONCOURS POUR LES BOURSES DE VOYAGE.

MM. GARDEN, ARSÈNE, de S^{te} Cécile (Luxembourg), reçu docteur en sciences naturelles le 22 juillet 1897, et VANDE CALSEYDE, ALBERT, de Gand, reçu docteur en médecine, chirurgie et accouchements le 27 juillet 1897, ont obtenu chacun une des bourses de 4000 fr. prévues par l'art. 55 de la loi du 10 avril 1890.

BIBLIOTHÈQUE.

La bibliothèque s'est accrue pendant l'année 1897, de 8081 volumes. Il a été communiqué 13903 volumes et 3190 ouvrages ont été donnés en prêt à domicile. — Le nombre des lecteurs ayant signé sur le registre d'entrée s'est élevé à 12924.

C'est le 3 mai 1897 que notre bibliothèque a accompli son centenaire.

Le centenaire a été célébré très discrètement. M. SCHOLLAERT, ministre de l'Intérieur, est venu, le 2 mai, inaugurer les plaques commémoratives des donateurs et bienfaiteurs de la bibliothèque.

A LA MÉMOIRE DE
M. JEAN MISTER.

Le 19 octobre 1898, le corps professoral de l'Université de Gand a perdu un de ses membres les plus estimés : Monsieur JEAN MISTER, professeur émérite à la faculté des sciences. M^r MISTER était né à Verviers le 29 décembre 1832. Après quelques années passées à l'orphelinat, son intelligence supérieure décida de son avenir. Après des études brillantes, il devint ingénieur honoraire des Ponts et chaussées. Après avoir professé successivement au collège de Bouillon (1858), au collège de Nivelles (1860), à l'Athénée de Bruges (1864), il fut nommé répétiteur à l'école du génie civil en 1867. En 1882, M^r MISTER était nommé professeur ordinaire, et en 1892 la croix de chevalier de l'ordre de Léopold venait récompenser cette vie toute de travail.

La mort de l'homme affable et bon qu'était M^r MISTER, a entraîné les regrets de toute la jeunesse universitaire gantoise et surtout de la jeunesse universitaire libérale, qui a toujours rencontré en lui un homme profondément attaché aux idées qu'elle défend.



A LA MÉMOIRE DE
M. PIERRE-GUSTAVE POIRIER.

Membre d'honneur de la *Société Générale des Étudiants libéraux*, décédé à Bruxelles (Saint-Gilles), le 13 janvier 1898.

Né à Termonde, le 14 février 1864, PIERRE POIRIER termina de brillantes études en obtenant, le 21 juillet 1886, le diplôme de docteur en droit. C'est à lui que nous devons (1885) la création de l'Almanach de l'Université de Gand.

Il collabora à l'œuvre dont il avait été le promoteur, jusqu'en 1890, époque de son admission au tableau de l'ordre des avocats, et y publia, — sous la signature de PETRUS PIRUS, — des nouvelles très remarquées : Sœur Madeleine, Primes neiges (Almanach de Liège 1886), Final d'Amour, Lettre d'Amour, Le Baiser, et quelques esquisses fortement pensées : Notice sur François Laurent, Edmond Mauve.

Qu'il nous soit permis d'adresser un dernier hommage de reconnaissance à celui qui fut le père de l'œuvre que nous continuons aujourd'hui.



A LA MÉMOIRE DE
M. JEAN DE WINDT.

Membre honoraire de la *Société Générale des Étudiants libéraux*.

Dans la nuit du 9 au 10 août dernier périt à l'âge de 22 ans, dans un naufrage sur le lac Tanganika le docteur JEAN DE WINDT, géologue attaché à l'expédition scientifique belge au Katanga.

Le jeune savant, a laissé à la *Société Générale des Étudiants libéraux*, dont il fut un des membres les plus dévoués, d'excellents souvenirs. Il fut pendant quelques mois administrateur de notre Maison.

A vingt ans, il devint lauréat du concours universitaire et lauréat du concours pour les bourses de voyage. Il publia à l'Académie des sciences quelques travaux de géologie qui attirèrent sur lui l'attention du monde savant. Il acheva ses études aux universités de Vienne et de Berlin.

L'État indépendant du Congo lui proposa d'accompagner en qualité de géologue l'expédition du Katanga commandée par le lieutenant LEMAIRE. Il accepta enthousiasmé.

Il tomba avant d'avoir rempli sa mission. Ses anciens camarades d'études, le monde universitaire tout entier se joint aux savants et amis qui saluent en JEAN DE WINDT une victime de la science.

A LA MÉMOIRE DE

M. GUSTAVE DE HEEM

Membre de la *Société Générale des Étudiants libéraux*,

Élève-Ingénieur à l'École spéciale du Génie civil.

Né à Gand le 25 janvier 1876 et y décédé le
5 avril 1898.



UNION DES ANCIENS ÉTUDIANTS

DE L'UNIVERSITÉ DE GAND.

Nous nous bornerons à donner quelques renseignements nécessaires sur l'*Union des Anciens*, à laquelle s'est affiliée, du reste, en séance du 15 juin 1898, la *Société Générale des Étudiants libéraux*.

Les membres de l'Association se réunissent chaque année en assemblée générale ordinaire le troisième dimanche de novembre.

Chaque membre paie une cotisation annuelle de cinq francs au moins.

Le comité pourra admettre en qualité de membres protecteurs tous ceux qui, alors même qu'ils n'auraient jamais été inscrits à l'Université de Gand, déclarent adhérer aux statuts et s'engagent à payer, à titre de rétribution annuelle, la somme de vingt-cinq francs au moins.

L'Association se propose de nouer et de resserrer entre les anciens étudiants des liens de fraternité et de solidarité et de contribuer, dans la mesure de ses ressources, à la prospérité de l'Université.

Composition du comité pour l'année académique 1898-99 :

MM. G. ROYERS, ingénieur, à Anvers, *président*.

E. BBAUN, bourgmestre de Gand, *vice-président*.

H. LEBOUQ, prof. à l'Université de Gand, *secrétaire-trésorier*.

H. BODDAERT, avocat, à Gand, *secrétaire-adjoint*.

MM. DECLERQ, R., procureur du Roi, Audenarde. — R. TYMAN, notaire, à Gand. — J. DESCAMPS, médecin, à Mons. —

CH. GEVAERT, médecin, à Gand. — DOUTRELUIGNE, conducteur des ponts et chaussées, à Gand. —

VOGELAERE, inspecteur général des chemins de fer à St-Josse ten Noode. —

F. CRULS, répétiteur à l'École du génie civil, à Gand. —

DEBRUYCKER, avocat, à Gand. — HALLET, avocat, à Gand. —

P. LAMBORELLE, docteur en médecine, à Malines. —

G. LIEBAERT, docteur en médecine, à Deynze. —

J.-B. MENART, ingénieur, à Leuze, *membres*.



CERCLES UNIVERSITAIRES.

I. Société Générale des Étudiants libéraux.

(Fondée le 17 décembre 1875.)

ANNÉE ACADÉMIQUE 1898-99.

COMMISSION.

MM.

- DE VIGNE, F., *président*, A. M.
VANDER STEGEN, G., *vice-président*, C. C.
BLONDEEL, J., *secrétaire*, M.
KINART, G., *secrétaire-adjoint*, C. C.
PENNEMAN, F., *trésorier*, M.
HEYSE, L., *trésorier-adjoint*, N.
VAN EERENBRUGH, T., *bibliothécaire*, C. C.
FRIS, V., *bibliothécaire-adjoint*, P. L.
WALIN, G., *porte-drapeau*, P. L.
BOLLE, H., *commissaire*, P. L.
DE DECKER, J., *commissaire*, P. L.
DUPONT, L., *commissaire* C. C.
VAN RYSWIJCK, C., *commissaire*, G. C.

LISTE DES MEMBRES.

I. MEMBRES D'HONNEUR.

MM.

- Biddaer, E., *ingénieur*.
Bruneel, I., *ingénieur*.
Callier, A., *prof. à l'Univ.*
Carmen, L., *lieut. d'artill.*

MM.

- Claus, A., *médecin*.
Crombé, A., *avocat*.
Delepaulle, H., *ingénieur*.
Discailles, E., *prof. à l'Un.*

MM.

Dupureux, A., médecin.
Falmagne, E., ingénieur.
Fevrier, A., notaire.
Gaspar, J., ingénieur.
Gevaert, H., industriel.
Lamborelle, P., médecin.
Limbourg, G., ingénieur.
Marinus, E., ingénieur.
Massart, artiste-lyrique.
Monfort, artiste-lyrique.

MM.

Neelemans, L., médecin.
Pineur, O., ingénieur.
Poissonnier, A., médecin.
Ruwet, M., chef de station.
Soum, M., artiste-lyrique.
Suetens, V., ingénieur.
Thooris, A., avocat.
Waxweiler, E., ingénieur.
Willequet, E., av. anc. repr.

II. MEMBRES HONORAIRES.

MM.

Adam, A., ingénieur.
Aelterman, C., ingénieur.
Anglade, D.
Arendt, P., médecin.
Balieux, E.
Baloux, E.
Barré, F., avocat.
Bauters, B.
Bayens, E., négociant.
Behaeghel, Th., médecin.
Bedinghaus, E.,
Biot, Ach., ingénieur.
Boddaert, H., avocat.
Boen, E., médecin.
Bultot, J., élève-ingénieur.
Burgraeve, P., avocat.
Buyssen, pharmacien.
Caramin, G.,
Carbonelle, L., avocat.
Choquet, E., ingénieur.
Christophe, G., avocat.

MM.

Colot, G., ingénieur.
Conard, J., ingénieur.
Coolen, avocat.
Cottignies, R., brasseur.
Coune, G., ingénieur.
Courtois, A., conducteur des
ponts et chaussées.
Crombez.
Crusener, avocat.
de Baere, J.
De Cavel, O.
De Clercq, C.
De Cock, J.-B., cand.-not.
De Coninck, O., ingénieur.
De Croly, médecin.
De Heem, ing. en chef, direc-
teur des ponts et chauss.
Deheem F., avocat.
De Keghel.
De Keulenaere, A., cand.-not.
De Lanotte, G., pharm.

MM.

De Lattre, J., ingénieur.
Derbaudenghien, A.
De Ridder, C., ingénieur.
De Rudder, O., avocat.
De Saegher, R., avocat.
De Schryver, C., avocat.
Deschlins, F., pharmacien.
Deuninck, A., avocat.
De Weirdt, O., cand.-not.
Doignies, A.
Dryepondt, C., pharmacien.
Duez, G.
Du Bois, A.
Dumont, P., ingénieur.
Dumortier.
Ephremidi, A.
Eleuthériade, J. C.
Everaert, E., avocat.
Faber, E.
Fanard, F., conducteur des
ponts et chaussées.
L. Fontaine, avocat.
Frings.
Frison, J., cand.-notaire.
Ganshof, A., avocat.
Gevaert, C., médecin.
Goemaere, G., avocat.
Gongora, V., ingénieur.
Hallet, L., avocat.
Hallet, P., ingénieur.
Hambursin, F., lieutenant.
Hannikenne, G., ingénieur.
Ide, E.
Jacques, ingénieur.

MM.

Janssens, E., médecin.
Jouret, E., avocat.
Jouret, brasseur.
Lambert, G.
Lamborelle, A., médecin.
Lampens, G., avocat.
Leblanc, E., ingénieur.
Lescrinier.
Le Preux, J., cand.-notaire.
Lippens, M., avocat.
Liefmans, C., avocat.
Lorent, H., professeur.
Lossent, Jossé.
Macq, ingénieur.
Maistriau, V., avocat.
Marichal, O., médecin.
Marquet, F., avocat.
Masquelier, L., ingénieur.
Menten, C., ingénieur.
Merget, N., conducteur des
ponts et chaussées.
Mertens, B., ingénieur.
Mombel, G., ingénieur.
Neelemans, J., ingénieur.
Noël, Charles, médecin.
Notebaert, notaire.
Pauloff, S.,
Pede, O.
Pennart, M.
Philippart, médecin.
Poll, J., avocat.
Poll, M., avocat.
Rageut.
Ramlot, R., ingénieur.

MM.

Roland, V.
 Ronsse, A.
 Ronsse, Ch. médecin.
 Ronsse, I., médecin.
 Ruysen, pharmacien.
 Saffre, G., ingénieur.
 Sapin, E.
 Sabbe, professeur.
 Saroléa, J., ingénieur.
 Seriacop, médecin.
 Sinave, L., ingénieur.
 Stas, J., médecin.
 Stas, O., candidat-notaire.
 Steels, O.
 Steenhaute.
 Story, A., avocat.
 Teirlinck, G.
 Thiers, G., cand.-notaire.
 Thiry, C.
 Thyon, C.
 Tontlinger, conducteur des
 ponts et chaussées.
 Trillié, A., pharmacien.

MM.

Van Damme, A., ingénieur.
 Vanden Bogaerde, A.
 Vander Meersch, P.
 Vander Ougstraeten, A., av.
 Van der Stegen, A., ingén.
 Van der Stricht, O., médecin.
 Vandevelde, A., assist à l'Un.
 Vandevelde, G., avocat.
 Van Dooren, O.
 Van Graeve, H., avocat.
 Van Hove.
 Van Impe.
 Van Overschelde, J.
 Van Sieleghem, W.
 Van Schoote, E., cand.-not.
 Varlez, L., avocat.
 Varlez, P., avocat.
 Verdyen, J., ingénieur.
 Verbeke, J., avocat.
 Versavel, L., industriel.
 Walton, F., avocat.
 Würth, G., avocat.

MEMBRES EFFECTIFS (1).

Adam, Léon, bd Bruxelles, 25. M.	Balieus, H., r. Vallée, 5.	P. L.
André, G., r. Omelette, 7; Char- leroi.	Barreto, B., pl. du Parc, 1.	A. M.
Angenot, r. Plateau, 12.	Beyaert, E., r. Plateau, 23; Tu- bize.	A. M.
Arandjelovitsch, r. St-Esprit, 3.	Beyaert, P., id. id.	A. M.
	Beyaert, G., id. id.	A. M.

(1) Légende : P. L. = philosophie et lettres ; D. = droit ; N. = notariat ; M. = médecine ; SC. = sciences ; PH. = pharmacie ; C. C. = constructions civiles ; G. C. = génie civil ; A. M. = arts et manufactures.

R. = rue ; Bd = boulevard ; Q. = quai ; P. = place.

- Begaud, V., p. Calandre, 7. A. M. De Beil, G., r. Savaen, 14. P. L.
 Billiaud, R., r. b. Champs, 30; De Beil, J., id. P. L.
 ch. Wervicq, Menin. c. c. De Backer, J., r. Savaen, 56;
 Blondeel, J., r. Vanniers, 19; r. Gavere. P. L.
 Terre neuve, Bruges. M. De Blicck, W., r. Corne, 6;
 Boddaert, Eug., Coupure, 49. M. r. marché, 55, Bruxelles. c. c.
 Boddaert, F., r. Baguettes, 141. c. c. De Bruyer, H., p. Gare, Alost.
 Boddaert, Maurice, id. D. De Bruyker, ch. Bruxelles, 133,
 Bolle, H., r. Selliers, 10. P. L. Ledebere. M.
 Bonnet, L., ch. Courtrai, 32; Ise- De Decker, J., r. Fossé d'Othon, 24.
 ghem. c. c. P. L.
 Bouillon, A., r. b. Champs, 8; r. De Geynst, M., r. Ledeganck, 6. A. M.
 Frameries, Paturage. c. c. De Groo, M., r. n. St-Pierre, 128. D.
 Bourgeois, L., r. Brabant, 38. De Heem, P., r. d'Abraham, 11 c. c.
 Bourgoignie, A., r. Plateau, 30. M. De Heem, Eug., id. G. C.
 Braun, E., p. Commerce. A. M. De Jonghe, P., r. Fossé d'Othon,
 Bracke, A., r. Abattoir, 10. c. c. 24. c. c.
 Brulé, M., r. Flandre, 49; Nivel- De Kerckhove, Ch., ch. Courtrai,
 les-Est. G. C. 12. c. c.
 Bulteel, L., r. Baguettes, 27. M. Delhaye, A., r. c. Monnaie A. M.
 Burvenich, P., Gentbrugge. P. L. Delhaye, M., r. c. Jour, 16. A. M.
 Buysse, Max., Wetteren. A. M. De Mars, Ch. r. Chanoines, 56. M.
 Bijl, A., r. digue Brabant, 7. P. L. De Meulemeester, r. Flandre, 24. D.
 de Nonancourt, G., bd Château,
 Callebaut, Alost. A. M. 425. M.
 Carels, G., Dock, 39. A. M. De Plechin, R., r. Agneau, 10.
 Carpentier, V., bd Frère-Orban, De Ridder, J., ch. Courtrai, 77. D.
 44. A. M. De Ryuter, r. Van Lokeren, 56. c. c.
 Cavenaile, J., Pécherie, 62. PH. Dessent, F., r. b. Champs, 9. c. c.
 Clayes, Eug., r. Vaches, 22. P. L. De Smedt, C., Meulestede, 43. D. C.
 Colinet, r. Flandre, 35. A. M. De Taye, Pécherie, 135. G. C.
 Cluzeau, M. Av. Louise, Bruxelles. De Tilloux, Selzaete. A. M.
 A. M. Dethieu, L., r. Femmes St-Pierre,
 D'Asseler, J., r. Strop, 37. D. 105; r. Rogier, 325, Brux. c. c.
 D'Hertoghe, r. Eglise, Ledebere. Detraux, r. Vanau, 4.

- De Vigne, A., b^d Zoologique, A. M. **K**endale, r. de Flandre.
- De Vigne, F., id. A. M. **K**eranoff. G. C.
- De Waele, H., b^d Citadelle, 59. M. **K**inart, r. b. des Champs, 30; remp.
- De Waele, L., id. C. C. S^{te} Catherine, Anvers. C. C.
- De Wulf, b^d Château, 42. SC. **K**oltcheff, b^d Léopold, 31. G. C.
- D'Hollander, petit marché au **K**remer, b^d Zoologique, 59. C. C.
- Beurre; Lokeren. D. **K**remikoff, r. Brederode, 22. G. C.
- D**obbelaere, r. Basse. 25. N.
- D**rory, H., Meirelbeke. P. L. **L**ambreff, r. de la Cuiller, 7. G. C.
- D**rory, R., id. P. L. **L**eboucq, Coupure, 145. M.
- D**umon, F., q. Long, 53, Bruges. P. L. **L**ebeau, r. Vallée, 20.
- D**umon, O., r. Courtrai, 1. G. C. **L**esseliers, r. Baguettes, 145.
- D**upont, L., r. de Bruxelles, 35;
- Renaix, r. St-Sauveur. C. C. **M**asui, b^d Escaut, 10. C. C.
- F**ierens, M., Coupure, 135. D. **M**archal, b^d Léopold, 2. M.
- F**ris, marché du Vendredi, 51. P. L. **M**alheiro, b^d Port. G. C.
- F**ontaine, J., Remp. Biloque, 298; **M**arquet, Al. r. Prairie, 77. D.
- Goefferdinghelez Grammont. D. **M**arkovitch. G. C.
- F**ougnes, r. Van Hulthem, 1. C. C. **M**ateich. S. P.
- G**ilbert, r. b. des Champs, 25. **M**aroy, ch. Courtrai, 3.
- G**litschka, r. de Flandre, 82. M. **M**eulewater, r. Savaen, 22. D.
- G**offin, r. Baudeloo, 43. N. **M**eyere, r. Mouscron, 2, Courtrai.
- H**aenecour, b^d Citadelle, 58. C. C. **M**orleghem, r. b. Champs, 37. P. L.
- H**argot, r. des Champs, 5. G. C. **M**onard, r. Pont Madou, 3. A. M.
- H**ansen, r. des Selliers, 10. P. L. **M**olitor, r. Sœurs Noires, 3. M.
- H**eine, r. des Champs, 33. G. C. **M**ouzin, Ch., r. Femmes S^t Pierre,
- H**ebbelynck, Vieux Rempart, 30. 49. A. M.
- H**erckenrath, r. de Concorde, 44. **M**ülhen, r. Guillaume Tell, 30. C. C.
- H**eyse, L., r. digue Brabant, 71. D. **N**eyrinckx, Coupure, 2. M.
- H**outsaegher, r. Bas-Escaut, 4. P. I. **N**onne, H., b^d Béguinage, A. M.
- J**oye, Aug., r. de la Concorde, 42. D. **O**hrem, r. Pont, Lokeren.
- P**enneman, P., b^d Lousbergs, 37. M.

Pons, Ch., b ^d Jardin Zoologique, 22.	b ^d Jardin Zoologique, 22.	Tomitch,	G. C.
Predhon, b ^d Zoologique, 97.	M.	Todoroff, G., r. d'Egmont, 23	G. C.
Prisse, r. courte Violettes, 8.	G. C.	Todoroff, b ^d Citadelle, 6.	G. C.
Ravaillon, r. Femmes St Pierre, 106.	G. C.	VanEngelen, G. r. Barrière, 12.	A. M.
Raepsaet, B ^d Chateau, 437.	G. C.	Vander Stegen, q. au Blé, 15.	C. C.
Reychler, r. Hainaut, 19.	D.	Vanden Bulcke, r. Mouton, 24.	M.
Ristich, r. Marnix, 7.	G. C.	VandeVelde, O., r. Hainaut, 22.	M.
Rogiers,	A. M.	Van Eerenbrugh, r. courte de la Monnaie, 11.	C. C.
Roque de Pino Alvara, r. Flandre.	G. C.	Van Kuyck, r. n. St-Pierre, 1.	G. C.
Roque de Pino Anibal, r. Flandre.	G. C.	Van Damme, Lokeren.	M.
Ronsse, A., r. Baguettes, 13.	C. C.	Vanden Briel, r. Concorde, 20.	M.
Rossopoulo, r. Arnold.	G. C.	VanRyswyck, r. b. Champs, 43.	G. C.
Sabbe, M., b ^d Léopold, 6.	M.	Van Houtte, b ^d Hospices, 25.	N.
Saurel, remp. Biloque, 230.	M.	Van Waefelghem, b ^d Hospices, 23.	C. C.
Seresia, r. c ^{te} du Jour, 22.	C. C.	Van Cauwenbergh, r. Casino, 5.	M.
Schoenfeld, r. Haut Port, 34.	M.	Van Volsom, r. des Champs, 1.	C. C.
Snoeck, A., r. neuve St-Jacques, 3 ⁹ .	G. C.	Vander Stuyft, ch. d'Hundelghem, 30.	A. M.
Snoeck, Ch., id.	G. C.	Vande Merghel, J., r. Champs, 33.	N.
Snoeck, L., id.	G. C.	Van Wetter, b ^d Zoologique, 48.	G. C.
Stadler, b ^d Léopold.	G. C.	Verdeyen, Ch., r. 2 Ponts, 1.	A. M.
Steyns, r. Hip. Lammens, 1.	G. C.	Verdeyen, H., id.	A. M.
Stoyantcheff, r. Guill.-Tell, 30.	G. C.	Verbruggen, r. Foulons, 6	M.
Stappel, r. Van Hulthem, 66.	A. M.	Verstraeten, b ^d Plaisance, 19.	A. M.
Symays, r. Marnix, 33.	D.	Votquenne, r. Van Hulthem, 73	C. C.
Stephanoff, r. Plateau, 5.	G. C.	Voets, rue du Jardin, 26.	P. L.
Taminiaux, r. Omelette, 7.	C. C.	Walin, G., Coupure, 28.	P. L.
Temmerman, r. d. Brabant, 44.	C. C.	Wayenberg, r. Pacification.	G. C.
Tiete, Leupeghem.	C. C.	Wellens, r. de la Colline.	G. C.
Thooris, b ^d Citadelle, 15.	M.		
Toen, q. de l'Evêché, 16.	M.		

II. Maison des Étudiants.

Administrateur : F. DE VIGNE.

Économés : G. WALIN, L. DE WAELE, L. HEYSE.

III. T. S. G. « 't Zal Wel Gaan ».

(Fondé le 21 février 1852).

Dire que pendant l'année académique 1897-98 notre cercle a eu une vie prospère, serait évidemment faillir à la vérité. Démissions de membres du comité, changement de président, séances orageuses, scènes de pugilat même, toutes circonstances propres à enrayer la prospérité d'un cercle estudiantin et à amener des froissements entre camarades, le '*t Zal Wel Gaan* les a connues : il a traversé ces crises nombreuses et leur a heureusement survécu. Espérons qu'à l'avenir elles ne se reproduiront plus et que l'élément jeune et plein d'illusions encore qui y domine, à cause du regrettable désintéressement des anciens, ne se laissera pas décourager par cet abandon, et aura assez de courage et de fermeté de caractère pour relever le cercle et le ramener au même niveau que jadis.

Il ne faudrait cependant pas déduire de cette introduction pessimiste — mais vraie — que notre activité fut nulle. Non. Quinze conférences ont été faites, soit par des membres, soit par des étrangers, en présence d'un nombre respectable d'auditeurs.

Le cercle fut représenté en outre aux fêtes des *Van Maerlantzonen* à Bruges ; à la réception à l'hôtel de ville d'Anvers de Pierre Tack, notre ancien président, lauréat au concours universitaire ; au 15^e anniversaire de la fondation de *Onze Taal*, à Liège ; enfin, à la manifestation libérale de Tirlemont.

Mais la fête la plus réussie et aussi la plus agréable, fut le concert donné le 20 mars à Nieupoort. Ce fut le seul que le '*t Zal Wel Gaan* organisa cette année, mais il n'en fut que meilleur, grâce au concours de quelques membres dévoués, artistes consommés. Aussi le succès remporté fut-il complet.

La réception avait du reste été charmante et les étudiants qui y furent en rapportèrent tous des souvenirs agréables... et une humeur plus que folâtre !

Cette activité, bien qu'elle n'ait eu rien de très extraordinaire, est cependant considérable, étant données les circonstances fâcheuses dans lesquelles elle se produisit. Elle nous prouve que malgré son grand-âge le '*t Zal Wel Gaan* est toujours vert encore, que les bons éléments ne lui manquent pas, et qu'il serait blâmable, se laissant aller à un pessimisme outré, de désespérer complètement de l'avenir. Il nous prépare plus d'une surprise, et au '*t Zal Wel Gaan* il réserve encore bien des beaux jours.

Nous le souhaitons du reste de tout cœur.

Le Secrétaire : A. J.

Le comité pour 1898-99 se compose comme suit :

MM. O. DUMON, *président*. — A. FORNIER, *secrétaire*. — C. VANDER WILLIGEN, *secrétaire-adjoint*. — A. RONSSSE, *trésorier*. — P. DE JONGHE, *bibliothécaire*. — H. BALLEUS, *porte-drapeau*. — A. GOFFIN, *commissaire*.

IV. Cercle des Étudiants Wallons Libéraux.

Sous la présidence d'honneur de M. le professeur J. MASSAU.

(Fondé en 1868).

« Excelsior, » telle a été la devise de la société pendant l'année académique 1877-98. Et en effet, après être tombée aussi bas que possible, elle s'est subitement relevée; le nombre de ses membres a approché de la cinquantaine, et l'année qui s'ouvre, s'annonce sous les meilleurs auspices.

Un mot de remerciement à notre dévoué DELHAYE à qui nous devons la reconstitution brillante de notre cercle.

Depuis lors, quelle joyeuse société que « la Wallonne ! » Quels gais lurons que ses membres ! Quelles bonnes soirées nous y avons passées, attablés devant de l'excellente bière d'Audenarde, écoutant de folles chansons, toujours accueillies.

par des cris délirants et des bans aussi nombreux que variés ! Qui ne se rappelle ces guindailles épiques, commandées de main de maître, ces pantagruéliques ripailles, ces beuveries gargantuesques ?

Et quel enthousiasme lors du souper offert à notre cher président d'honneur M^r MASSAU, ainsi qu'à nos excellents professeurs M^{rs} DISCAILLES, DENEFFE et MISTER ! Avec quels bruyants transports furent accueillies les joyeuses et folâtres chansons de M^r MASSAU, tandis que M^r DISCAILLES de sa voix si chaude, si vibrante et si sympathique nous chantait « la brabançonne du libéralisme » et « les Tournaisiens sont là ! » Et puis encore le souper offert par M^r MASSAU, nos nombreuses soirées intimes, tout cela a communiqué à la Wallonne une vie nouvelle qui, espérons-le, n'est pas près de finir, malgré une tentative de scission de quelques écervelés, énergiquement et victorieusement combattue ! Nul doute que la société, soutenue par les professeurs wallons libéraux de l'université, ne continue à prospérer sous la présidence du sympathique camarade « Kiki ».

En terminant ces quelques lignes, nous ne pouvons nous empêcher d'adresser un chaleureux appel à tous les étudiants wallons pour qu'ils viennent grossir nos rangs où ils sont assurés de trouver la plus inaltérable gaieté, la plus franche et la plus sincère camaraderie.

PONDU.

Le comité pour l'année 1898-99 :

MM. F. KINART, *président*. — M. DELHAYE, *vice-président*.
— A. BOUILLON, *secrétaire*. — ANDRÉ, *trésorier*. — BOLLE,
bibliothécaire. — HARGOT, *porte-drapeau*.

V. Cercle Littéraire des Étudiants libéraux.

Sous la présidence d'honneur de M. E. DISCAILLES.

(Fondé le 2 février 1880).

Voilà bientôt 19 ans que d'un coup d'enthousiasme fut fondé le cercle littéraire des étudiants libéraux. Il s'agissait de combler dans notre monde universitaire une lacune trop

évidente : les dévouements se groupèrent nombreux autour des membres fondateurs et le cercle fut lancé sous les meilleurs auspices dans la vie estudiantine.

Dix-neuf ans d'existence ne se passent pas sans événements pour un cercle d'étudiants et si l'on voulait fouiller le passé de notre société, on y trouverait peut-être le sujet d'une histoire des plus intéressantes. Mais, la place qu'on nous réserve dans cette publication étant forcément des plus restreintes, nous ne saurions songer à faire revivre ces générations de disparus et nous nous bornerons à dire très brièvement ce que fut la Littéraire, ce qu'elle est et ce qu'elle compte devenir.

Au principe, le cercle était un cénacle où l'on n'acceptait que ceux qui s'essayaient à la Littérature ou professaient tout au moins des goûts très littéraires. L'admission était un acte quasi solennel et nécessitait toute une initiation intellectuelle du vulgaire quidam d'étudiant qui aspirait à s'asseoir en ce collège de jeunes pontifes. Les exigences des « Littéraires » ne s'arrêtaient pas là ; le cercle visait au chictypisme et les membres venaient donner leurs causeries et discuter éclectiquement — le mot se trouve dans 60 % de leurs comptes rendus — bichonnés et guindés en séduisants mondains. C'est le premier âge de la Littéraire. L'âge suivant est tout à l'oclocratie. Les épisodes de 86 avaient montré le peuple décidé à tout et l'on ne parlait plus que d'un cataclisme social effrayant. Toutes les intelligences se mirent alors au service de la société pour prévenir les épouvantables catastrophes qu'on prévoyait à bref délai. Bref, le mouvement populaire ne pouvait manquer d'atteindre nos sphères d'étudiants et voilà qu'une bourrasque de démocratie se déclare en pleine Littéraire et détrône d'un coup les cols immenses et les plastons étincelants, au profit d'une bande de feuilles de choux exhibant d'affreuses bouffardes. Ce fut un moment de vie trop intense pour notre cercle qui bientôt ne fut plus à même de soutenir cette prospérité. Lentement il déclina et, l'an passé, on le crut mort de décrépitude.

Alors se passa un fait quasi inouï dans les annales estudiantines. D'un bond la Littéraire se releva; en quinze jours elle décupla le nombre de ses membres puis commença l'année la plus prospère qu'elle ait jamais vécue.

Mais je croirais manquer aux devoirs les plus simples de la reconnaissance, si, me faisant l'organe de toute la Littéraire, je ne remerciais pas immédiatement notre camarade Bibi à qui nous devons presque exclusivement la résurrection de notre société.

Cette crue de membres fut si brusque que beaucoup pensèrent sceptiquement à un enthousiasme éphémère. Pourtant, nous avons su consacrer notre prospérité en offrant la présidence d'honneur de notre cercle à M^r ERNEST DISCAILLES, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres. Monsieur DISCAILLES, en nous faisant l'honneur d'accepter, nous a assuré de son dévouement et cette promesse suffit pour nous donner confiance dans l'avenir.

Mais parlons de notre travail dont nous avons tout lieu d'être fiers : Les séances de la Littéraire furent suivies plus même que nous n'osions l'espérer; qu'il suffise de dire que bien souvent nous avons vu à nos séances quelques uns de nos membres honoraires venant rire et discuter avec nous pour revivre un instant leur vie d'étudiant. L'ordre du jour a toujours été des mieux remplis et les membres du cercle se sont relayés à la tribune sans trop se faire prier, phénomène bien suggestif. Voici d'ailleurs les conférences et comptes-rendus de livres donnés cette année à la Littéraire :

Conférences : Le droit du plus fort. — Le mouvement flamand. — Le pessimisme. — Excursion en Hollande — Le bien et le mal qu'on dit des femmes. — Wronski. — L'espéranto. — La domesticité. — Deux étapes économiques inférieures. — Psychologie de l'amour. — La secte des mormons. — La philosophie de l'Histoire. — Les erreurs judiciaires.

Comptes-rendus de livres : Mannequin d'osier. — Le soulèvement de l'Angleterre orientale 1371. — Danseurs et Flagellans en 1350. — De la procédure criminelle aux Pays-Bas

au 18^e s. — Monsieur de Camors. — Lit de Cabot. — Théâtre de Plaute. — Figures et choses qui passaient. — Paradoxe sur l'avocat. — La jeunesse de Napoléon. — Dernières lettres de femmes. — Paris. — Cyrano de Bergerac. — Les Déracinés. — Volonté de vivre. — Le Voile. — Soutien de famille.

La variété des sujets traités prouve, mieux que toutes nos phrases, la valeur de notre travail. Et pourtant toutes ces causeries ne sont pas, à mon avis, ce que notre cercle a donné de plus édifiant. Le vrai but que nous poursuivons, nous l'avons atteint par les discussions qui se sont élevées si nombreuses au sein de notre cercle. Car c'est surtout dans la discussion, dans la mêlée des idées que l'intelligence s'éveille et s'affirme et que les connaissances se déploient pour la défense des thèses les plus opposées. Je ne voudrais citer que les débats, de célèbre mémoire, soulevés par certaine définition du symbolisme.

Enfin, ce qui nous caractérise encore, c'est le rire qui ne manque jamais de secouer nos jeunes bedaines littéraires car nous comptons parmi nous quelques maîtres en l'art du calembour.

Entre toutes nos réunions, nous devons mettre en relief la séance extraordinaire du 3 mars, qui fut présidée par Monsieur le professeur ERNEST DISCAILLES. Tous les membres de la fédération y étaient invités et ce fut devant une salle comble que Monsieur l'avocat JULIEN POLL fit une charmante conférence sur les Erreurs Judiciaires.

Tels sont les résultats que nous avons obtenus cette année avec un peu de zèle. Et quand nous voyons l'impulsion, si forte déjà, donnée à notre vitalité, nous sommes en droit d'espérer plus encore de nos successeurs et d'envisager sérieusement le jour où notre vieux cercle régénéré sera à la tête de nos sociétés estudiantines.

ACHE.

Le comité pour 1898-99 se compose comme suit :

E. VAN VOLSOM, *président*. — H. BOLLE, *secrétaire*. — G. WALIN, *trésorier*. — R. BILLIARD, *bibliothécaire*.

VI. Société libérale des Étudiants en Médecine.

Sous la présidence d'honneur de M. CH. VAN BAMBEKE.

(Fondée le 15 décembre 1860.)

La Société Libérale des Étudiants en Médecine a toujours brillé au premier rang de nos cercles d'étudiants. Fondée à une époque où le parti libéral était au pouvoir et où notre Alma Mater était presque exclusivement fréquentée par la jeunesse libérale, elle devint bientôt un cercle puissant, où les étudiants aux idées larges et généreuses aimaient à se grouper. Grâce aux principes de liberté et de tolérance qu'elle incarnait, grâce à son caractère éminemment étudiant, elle conquit de prime-abord les sympathies des sociétés sœurs. A la « Médecine » l'esprit de camaraderie était des plus sincères, la gaieté y régnait en maîtresse et dissipait pour quelques heures le désenchantement qu'entraînent des études qui se rattachent aux pires misères humaines. A la « Médecine » on pouvait goûter les charmes de la vie d'étudiant, cette heureuse période d'existence faite à la fois d'enthousiasme et d'illusions. Jusque dans ces dernières années elle resta florissante. L'envahissement de l'université, de la faculté de Médecine surtout, par l'élément clérical commença alors à se produire et prit bien vite des proportions inquiétantes. Notre cercle en ressentit aussitôt la fâcheuse influence. Nos rangs petit à petit s'éclaircirent. Pourtant on ne se découragea pas, les membres restèrent unis, et ce noyau d'amis résolus et dévoués parvint à maintenir la « Médecine » dans une situation prospère.

L'esprit de solidarité, le respect des traditions acquises, l'attachement aux principes du libéralisme, voilà les facteurs qui contribuèrent à entretenir la vie au sein de notre joyeux cénacle.

Cette année-ci encore nous avons réussi à maintenir la « Médecine » dans la bonne voie. Réduits à une cinquantaine de membres à peine, nous avons marché de l'avant pleins de

confiance, et nous pouvons dire que l'année qui finit a été bonne. Nos séances du jeudi ont été bien suivies. Les membres ont été très assidus et se sont beaucoup dévoués pour rendre nos soirées aussi agréables que possible. A part la première séance où tous les étudiants étaient invités, les autres se sont passées dans l'intimité et c'est précisément ce qui en a fait tout le charme. On aimait à s'y rendre parce qu'on s'y sentait chez soi, qu'on était sûr d'y trouver des camarades venus dans le but de se délasser, de rire, de chanter, tout en savourant un verre de triple. La « Médecine » en effet n'a jamais été une académie où l'on agite de graves problèmes, où l'on se perd dans des discussions sans fin. Non, tel n'a jamais été son but. Elle a toujours été et est encore une société d'agrément, elle a toujours pris sous sa protection ceux qui cherchent à se distraire et ne dédaignent pas la blonde bière.

Parmi les réunions, nous devons mentionner spécialement celle où un ancien président de la « médecine », le docteur BURVENICH, vint nous donner une conférence des plus humoristiques : « Médecine et Charlatanisme ». Elle fut pour les membres un vrai régal. Nous avons rarement assisté à une soirée aussi exquise. Espérons que l'avenir nous en réservera beaucoup de pareilles.

Le souper annuel a pris cette année les proportions d'un festin. Assistance nombreuse et bruyante, menu hors ligne, flots de triple, toasts sans nombre et joyeux refrains, rien n'y manquait.

A cette occasion on envoya une adresse de sympathie à notre cher président d'honneur, M^r le professeur VAN BAMBEKE, qui était empêché d'assister à la fête et dont l'absence fut vivement regrettée.

Les dernières fêtes du cinquantenaire de l'administration libérale de Tirlemont, ont été pour nous une occasion nouvelle de manifester publiquement nos opinions.

Cette occasion, nous l'avons saisie avec empressement et

c'est avec un légitime sentiment de fierté que nous y avons envoyé notre drapeau, symbole des principes qui nous tiennent tant à cœur. En somme, l'année écoulée s'est fort bien passée. Si notre activité ne s'est pas manifestée par des événements à grand fracas, elle a du moins été soutenue et couronnée de succès. Nos réunions ont été des plus animées et la cordialité la plus parfaite n'a cessé de régner parmi les membres. N'est-ce pas là le but que doit poursuivre toute société d'étudiants comme la nôtre et nos efforts n'ont-ils pas abouti? Certes la « Médecine » a connu des jours meilleurs, mais les années où elle semblait ne rien devoir craindre des événements futurs, où elle pouvait espérer un développement incessant, ces années sont hélas! bien loin.

Mais si les temps de réaction où nous vivons ont éclairci nos rangs, ils n'ont cependant pas réussi à lui enlever sa raison d'être, en ébranlant nos convictions et notre ardeur à défendre ce que nous croyons vrai et juste.

Espérons que les générations futures comprendront leur devoir et dirigeront d'une main forte les destinées de notre chère « Médecine ». C'est le vœu que nous faisons; puisse-t-il se réaliser.

P. T.

Commission pour 1898-99 :

P. THORIS, *président*. — L. ADAM, *vice-président*. —
J. BLONDEEL, *secrétaire*. — G. PENNEMAN, *trésorier*. —
C. DE BLOCK, *porte-drapeau*. — VAN MEENEN, DE NONAN-
COURT, VAN CAUWENBERGHE, GLITSCHKA et SEGART,
commissaires.

VII. Cercle Universitaire des Colonies Scolaires.

(Fondé le 21 janvier 1895, fédéré en 1896.)

Remercions la toute puissance du Dieu caprice. Ou plutôt, non! Soyons généreux et remercions les bons sentiments qui nous ont ramené pendant cette heureuse année, le concours et le dévouement des étudiants. Car on s'est dévoué, et l'on a travaillé. — Mais, hélas, le proverbe qui

dit que l'intention fait l'action tombe à faux quelquefois.... et si nous avons réussi à vaincre les difficultés, c'est à force de prudence et d'économie, car je parle des difficultés financières. — Non pas que l'état de la caisse soit peu satisfaisant! Non! On n'y trouve pas de toile d'araignée. La situation est même aussi bonne, peut-être meilleure que les autres années. — Mais nous sommes ambitieux! Nous poursuivons un rêve, un beau rêve... et nous voudrions aller vite, très vite pour l'atteindre... Quelques économies pour certain projet dont nous avons déjà parlé l'année dernière, le voilà, l'idéal poursuivi!

Espérons et prenons confiance!

* **

Les collectes du carnaval? Mon Dieu, oui on a collecté! Un peu, très peu à cause du mauvais temps et pour récolter plus de pluie que d'argent. Heureusement, la fête organisée au carrousel-salon de Monsieur LÉNER-OPITZ a réussi au delà des prévisions les plus optimistes. Fête en tout point réussie et dont je ne parle pas plus longuement, ceux qui y ont assisté en ayant certainement conservé le très agréable souvenir. Puis, s'est tirée la tombola organisée depuis si longtemps. Remercions encore de tout cœur les généreux donateurs de prix. Mais regrettons que la vente des billets ait été si minime et surtout si paresseusement conduite... Mea culpa!

Enfin, malgré tout, le but a été atteint, et comme les autres années, une trentaine d'enfants ont passé trois semaines à Middelkerke. Nous avons dit: « Comme les autres années, » les détails sont donc inutiles.

Pour terminer nous allons empiéter un peu sur le compte-rendu de l'année qui commence, en constatant que tous nos membres semblent animés d'admirables intentions, ce qui nous fait augurer d'un succès inespéré. Allons! Tâchons de ramener parmi nous ce frisson précurseur des enthousiasmes,

et vous, les nouveaux venus, les jeunes, songez qu'en nous secondant vous obéissez à une des lois le plus sacrées du parti libéral : la charité envers le peuple, le dévouement aux humbles.

G. HEINE.

Le comité pour 1898-99 est composé comme suit :

LAMPENS, P., *président d'honneur*. — HEINE, G., *président*.

— BLONDEEL, J., *secrétaire*. — HEYSE, L., *trésorier*.

— DELHAYE, A., VAN RIJSWIJCK, *commissaires*.

B. CERCLES NON FÉDÉRÉS.

VIII. Société des Étudiants Bulgares.

(Bulgarska Stoudentcheska Proujina.)

Cette société fondée le 17 octobre 1886 et dont le local est *Au Plumet d'Or*, rue du St-Esprit, a pour but de travailler au développement intellectuel des étudiants Bulgares de notre Université, de s'occuper des intérêts de la patrie lointaine et de resserrer entre ses membres les liens de confraternité.

A cet effet elle reçoit les revues, les journaux les plus répandus de Bulgarie et organise des conférences et des soirées intimes.

La société compte 32 membres actifs et 43 membres d'honneur. A tour de rôle les membres président les réunions. Le secrétaire-trésorier remplit les besognes courantes.

Sa devise montre assez le caractère de la Société des Étudiants Bulgares : *Vive le libéralisme, vive la pensée et les actions libres*.

Le *secrétaire-trésorier* pour le 2^d semestre :

STEPHAN, D. BOEFF.





GAND. FÊTES UNIVERSITAIRES

DES 5 ET 6 MARS 1898.

Chaque année nous donnerions bien des fêtes universitaires, je crois, si chaque année nous avions pour cela un bon motif et — chose qui manque, hélas, plus encore — de l'argent.

Or donc, l'an passé, nous voulions absolument des fêtes : trois grandes années nous séparaient déjà des fameuses festivités estudiantines de 94 et chacun éprouvait le violeut désir de rééditer les choses si folles et si gaies qu'on avait vues alors. C'était au point qu'on a bien failli vieillir notre pauvre générale de deux ans et fêter bravement son quart de siècle : rien n'eut été plus plaisant et plus genre étudiant!

Les Dames de notre excellente ville de Gand nous ont tiré à point de cette aventure en nous donnant le plus beau sujet de fêtes qu'on pût rêver. Elles se proposaient, ces Dames, — certes les plus charmantes des Dames, — de nous faire cadeau d'un drapeau, superbe nous n'en doutions pas, et nous nous engageons à inaugurer superbement le symbole de notre vie et de nos idées!

Aussitôt on jette son dévolu sur une date, on élabore un programme et voilà les invitations à nos fêtes lancées aux cercles universitaires des quatre coins du pays : la remise solennelle du drapeau aurait lieu le 6 mars et nous fêterions les journées du 5 et du 6.

Je ferai grâce des préparatifs des fêtes, quoiqu'ils aient été marqués d'incidents bien amusants et tout typiques d'une organisation à la diable. Le comble fut qu'au samedi 5 mars

tout n'en était pas moins organisé et que tout ceci figurait au programme des fêtes :

Réception des délégués étrangers; Retraite aux flambeaux; Tom-illumination; Revue, Tonneaux; Remise du drapeau; Concert à la place d'armes; Banquet; Bal et Punch monstre d'adieu!

Samedi 3 mars, aux abords de la gare du Sud, 19 heures — Des allumettes flambent; aussitôt s'allument une nuée de lanternes vénitienne au bout de bâtonnets et c'est un spectacle féérique que ces lueurs multicolores éclairant un grouillement de feuilles de choux et de bérêts. Au-dessus de tout cela s'élève une grande machine blanche — un superbe transparent-Tom, qui reçoit nos frères étrangers à bras ouverts. La musique ronfle une brabançonne, puis, soudain d'immenses clameurs, des drapeaux secoués frénétiquement et de toutes parts : « Vive Liège!; vive Anvers!; vive Bruxelles!; vive Mons!; vive Gembloux! » tandis que la nuée des lampions danse une folle sarabande par dessus les têtes.

La musique entonne un air affriolant, les drapeaux se rassemblent et les lampions se rangent en un long cortège. Vrai, les bourgeois qui passaient à ce moment rue de Flandre, n'auront jamais été à pareil spectacle. En effet, derrière les drapeaux commence le plus réussi des chahuts qu'on puisse voir. Bras-dessus, bras-dessous on s'espace en files innombrables et ce sont autant de files de lampions roulant en cadence d'un côté de la rue à l'autre, aplatissant les passants contre les vitrines et s'entremêlant en un coup d'œil splendide.

L'enthousiasme et les cris qui le révèlent ne connaissent plus de bornes quand on s'engouffre dans la rue des Vanniers. La maison des étudiants resplendit d'un embrasement de lumières rouges et vertes qui pendent à la façade par grappes entières. Ce sont des « oh » des « ah » innombrables puis le potin s'enfonce dans notre local qui déborde de monde; par tant de chahut et de cris les étudiants étaient assoiffés et

la circonstance a montré qu'étudiant qui a soif sait boire.

Vers 9 heures eut lieu en la salle du Valentino une revue universitaire, accompagnée d'attractions dont la plus goûtée fut peut-être les rasades de blonde cervoise. C'est alors que Messieurs les Professeurs ont fait leur première apparition parmi nous et se sont vu saluer par de délirantes acclamations. Puis ce fut sur la scène l'évolution des poires estudiantines et des plus austères de nos professeurs au milieu des couplets de dure satire ou de bonne grivoiserie. Et comment dire le succès qu'obtint pendant un entr'acte le journal des fêtes, *Le Syndicat*, qui s'enleva en un moment à des centaines d'exemplaires; et comment dire l'épatement où la dissertation d'I. Storikul laissa tout le monde et l'engouement de tous pour le beau Carlos chantant l'*Appel*?

La revue finie, c'était la fin du programme des fêtes du samedi, mais non la fin des réjouissances; à preuve ces deux braves qui, pour trop s'amuser, se virent encadrés de *pinnes* et conduits au commissariat.

Dimanche 6. — On avait toute la matinée à soi avant d'être appelé sous les drapeaux pour se rendre en corps à la remise du drapeau. Il faisait beau; le soleil donnait bien et dès dix heures des voitures chargées d'étudiants ont commencé à sillonner la ville, à se rencontrer, à se mettre en queue et à former autant de manifestations improvisées.

A midi la grande salle du cercle Littéraire était envahie et nous reçûmes solennellement, en présence de nos professeurs et des autorités de la ville, la superbe bannière que nous offraient les Dames de la ville et qui doit désormais présider à nos destinées. On ne lança pas aux échos de la salle des flots de vaine éloquence, mais les paroles qu'on y dit étaient senties. Ainsi, après un discours du camarade Lippens, parlant au nom de ces Dames de la ville, après une réponse émue et enthousiaste du président Maurice, la cérémonie se trouva baclée.

On évacua la salle pleine d'ombre pour opérer une sortie triomphale, drapeau en tête, superbement déployé.

Et de nouveau de l'enthousiasme débordant qui se traduit en interminables monômes par toute la ville effarée de ces scènes carnavalesques. Sur les trottoirs couverts par la foule endimanchée, les papas prenaient des airs gourmés, grognant de cette manifestation d'exubérance, et les mamans se scandalisaient des ceillades généreusement lancées à leurs filles par la bande de fous joyeux qui leur passait sous le nez.

Pourtant, toutes ces bonnes gens ont su apprécier notre concert, le premier concert de l'année, que nous organisions avec le gracieux concours de la musique des orphelins. La place d'Armes regorgeait de monde, et au milieu de cette foule les étudiants se promenaient, curieux à voir, les bras ballants, en coiffures toutes au plus extraordinaires.

Un banquet de 300 couverts réunit ensuite tous les festoyants et ce qui en fit l'intérêt ce furent, non la chère plus que le vin — délicieux ô combien ! — mais les speeches qui firent prendre en quelque patience la lenteur du service. Après que MAURICE eût fait entendre son organe en mal d'éloquence, Monsieur le professeur VAN WETTER, recteur de l'Université, nous adressa une précieuse allocution qui déclencha des salves d'applaudissements. Puis les délégués des cercles universitaires dirent à leur tour leurs sentiments, et ce fut un grand flux de paroles entrecoupées de bravos.

On ne saurait parler de ce banquet sans évoquer la personne du docteur CHAMBARD, le grand Chambard dont parlent les journaux et qui stupéfia tout le monde par ses performances de pochard.

Les fêtes tiraient à leur fin, mais personne n'y songeait, tant le bal à venir promettait encore de plaisir. Et de fait, quelle rigolade, quel punch, quel chahut!!! Mais faut-il révéler ces nouveaux mystères que célèbre la jeunesse estudiantine?

Je ne voudrais rappeler que quelques scènes de bonne rigolade dont tous se souviendront longtemps. A moi il m'arrive de rire encore en songeant à ces deux types qui faisaient se tordre toute la salle; l'un, très grand, très gros —

vous le nommerez avec moi le gros Montois; — l'autre tout petit, très petit, si petit, qu'il est le plus petit étudiant de Gand : le nommer serait peine perdue. Le gros brandissait un siphon dont il lançait le contenu à la tête d'un peu tout le monde avec un air adorable de bon enfant; et le petit s'amusait tout seul et chantait en gambadant, coiffé d'un immense turlututu écarlate comme une écrevisse cuite...

Puis..., puis il y eut bien des choses encore et les étudiants étrangers auront certainement emporté un bon souvenir des bals de Gand.

Mais le punch qui réunit tout le monde en une suprême guindaille fraternelle était, hélas, le punch d'adieu et le lendemain c'était jour de cours à l'Université!

ACHE.





LES FÊTES UNIVERSITAIRES D'ANVERS

(AVRIL 1898).

Je ne sais pas, mais le souvenir des fêtes estudiantines auxquelles on a assisté, est tellement vague, que l'on croirait plutôt avoir rêvé y être allé, qu'en être tout à fait persuadé. J'ai été à Anvers, je m'y suis fort bien amusé, mais comment ? Voilà la question que des fois je ne saurais résoudre, d'autres que je ne pourrais résoudre. Cela dépend de l'état.... intellectuel. Pouvoir et savoir font deux.

KIKI, HARGOT et moi nous partîmes un beau jour d'avril pour Anvers. L'importance des personnages était en raison inverse de leur taille : KIKI était le président du collège, HARGOT le porte-drapeau, moi, rien du tout.

Pour commencer j'ai manqué mon train, et arrivé sur les bords de l'Escaut, j'ai pérégriné de tram en tram jusqu'au moment où un chambardeur respectable m'annonçait que j'étais proche d'étudiants. J'étais en retard de deux ou trois heures, mais ce n'était rien ; j'ai eu l'occasion de boire quelques verres et manger quelques Sandwichs qu'on avait gracieusement mis de côté pour les étudiants étrangers, et avisant un escalier qui me semblait fait pour s'en servir, j'arrivai à une ported'où j'entendais sortir des gémissements et le bruit du choc des verres.

Inconnu, je me souciais pas mal de l'accueil qui allait m'être fait et je pénétrai. KIKI était en train de pérorer. Il était, je crois, sur une table, ou tout au moins sur une chaise.

Son éloquence était grave et ponctuée ; ayant la haute mission de remercier les anversoises au nom des étrangers, il n'entendait plus rien, il ne voyait plus rien ; et quand il eut fini, que les derniers applaudissements s'éteignirent dans

un douloureux sanglot, son verre était vide et d'un geste noble il se contenta d'aspirer l'air qui seul s'y trouvait encore en buvant à la santé de nos hôtes.

Comme les sentiments qu'il avait exprimés correspondaient en tous points à ceux des autres délégués, ils jugèrent inutile de se faire entendre et comme il faisait passablement chaud dans la salle, une ballade en ville se faisait impérieusement sentir. Comme dans toutes les promenades de ce genre on fit beaucoup de bruit, on attroupa beaucoup de monde et on se fatigua beaucoup.

Rien de saillant si ce n'est une longue ovation, stérile entre parenthèses, à M. VAN RYSWYCK, bourgmestre, et la présence dans nos rangs, de personnes d'autre nature que nous.... Pure question d'électisme.

Vers 8 h. on arriva à l'*El Bardo* où, précaution très intéressante, on nous enleva nos cannes et parapluies, moyennant finances, évidemment. De gentes dames, « avec qui il y avait moyen de causer », assistaient à la représentation, fort bien donnée, du reste.

A noter de très, très jolis minois sur la scène, et une pochade des plus réussies par trois étudiants anversoïis.

Après cela, mystère!!! et silence.

2^{me} JOURNÉE.

Le lendemain était une journée sereine. Je m'invite à humer pour deux sous d'air au port et après avoir cherché longtemps une adresse qu'un mien ami m'avait donnée, je m'en fus dîner chez mon président.

Vers 3 heures, après nous être formés en cortège, KIKI, HARGOT, notre drapeau et moi, nous nous acheminons vers les nouveaux locaux de l'Institut. Une réception au champagne nous y attendait; Caviars et autres zwanzes de ce genre, puis visite au musée; seulement les portes étaient fermées et l'extérieur seul nous fut tangible. C'est un détail. Comme on était assez fatigué, que de plus il y a là de bons fauteuils,

quelques-uns de nous auraient pu s'oublier dans leur sieste et ne trouver pour camarade que Rubens et autres personnalités aussi muettes et peu étudiantes que célèbres.

A quelque chose malheur est bon.

Sur les escaliers on a pris notre poire, puis comme dans « Malborough » chacun s'en est allé.

Le banquet avait lieu à 6 h. Très chic, le banquet; ma veste, d'un goût trop bourgeois, jurait épouvantablement avec les habits, les chemises blanches et les décorations de ceux qui m'entouraient,

On y fit beaucoup de discours et puis après, comme à la page précédente, mystère!!!

3^{me} JOURNÉE.

Après les fatigues de deux journées de fêtes, on aurait dû nous laisser dormir. Hélas ! notre sieste fut des plus courtes et dès huit heures il fallait se mettre en route.

Au programme figurait une excursion en bateau à vapeur à Flessingue, mais on n'y arriva que « intellectuellement ».

La ballade aquatique fut un lunch où l'on mangea beaucoup, où l'on but de son mieux et où l'on dormit encore plus.

Comme jusqu'à présent le sommeil ne m'a laissé que des idées fort vagues, sur la réalité des choses, j'attendrai jusqu'au jour où il me sera possible de voir clair en dormant, pour vous donner la relation de ce qu'on fit.

Le soir eut lieu le bal qui doit terminer toute fête d'étudiants qui se respectent.

On m'a dit qu'on s'y est bien amusé ; on m'a reproché mon indolence, mais comme mon président était doué d'un courage peu naturel et que le mien est des plus naturels, il a pu s'y trémousser seul jusqu'au matin. Revenu à Gand, notre chef, amoureux du bel air que son frac et son écharpe lui donnaient, a tenu à exhiber aux professeurs et aux étudiants ébahis, la noble prestance et la mâle énergie qui le caractérisent.

Ainsi se termine cet épisode qui eût fourni à Homère un chant divin de plus.

GEORGES NILVA.



ANNÉE ACADEMIQUE 1897-98.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS
LIBÉRAUX.

Rapport de fin-d'année du secrétaire M. BRULÉ.

Grâce à l'activité de maints dévoués camarades, nombre de nouveaux étudiants sont venus grossir nos rangs; quelques unes de ces recrues ont même déjà rendu de réels services à la Générale.

En même temps que nous nous félicitons de leur arrivée parmi nous, nous devons regretter la disparition de deux de nos plus estimés amis : HOSTE et G. DE HEEM que la mort nous a ravis.

Dans le courant de cette année, quatre conférences ont été données. Ce fut d'abord notre excellent professeur M. DISCAILLES, qui vint un soir nous tenir sous le charme de sa parole en nous exposant une page d'histoire : « La Convention ». Inutile de dire les bravos qui accueillirent sa captivante causerie. Puis nous eûmes deux orateurs politiques : MM. BODDAERT et LORAND.

Le premier nous entretint avec succès de la « Crise du Libéralisme » exposa ses multiples causes, toucha un mot de ses remèdes. Quant à l'honorable député de Virton, magistralement il décrivit le « Rôle du parti progressiste » et détailla à fond quelques points de son programme.

Sous notre patronage le Bramacharin Bodhabikshu donna au Cercle Artistique devant un public distingué une conférence excessivement intéressante sur la « Religion en tant que science ».

A la campagne hélas, la Générale n'a pas organisé la moindre conférence. Le Comité objecta que la symphonie s'était éteinte et que son concours lui était indispensable, mais il sera toujours loisible de répondre qu'on aurait très bien pu ne pas dédaigner l'exemple du 't Zal qui a donné un concert-conférence à Nieuport en ne disposant que de quatre ou cinq artistes.

C'est une faute impardonnable de n'avoir rien fait à la campagne d'autant plus que nous étions en pleine année électorale et que l'on nous avait mis en demeure de prendre position vis-à-vis du « Cartel ».

Tout d'abord la Générale sembla repousser le Cartel en refusant d'envoyer des délégués favorables au congrès de Deynze; plus tard se croyant mieux éclairée elle se déjugea et devint Cartelliste.

On sait que cette adhésion s'est bornée à un simple communiqué au *Journal de Gand*.

Pourquoi, alors que nous avons cru bon de nous rallier à la cause du S. U. et de la R. P. n'avoir pas suivi le courageux exemple des étudiants libéraux-unis de Liège, qui eux n'ont pas eu peur de déployer fièrement leur drapeau et d'aller dans chaque village prêcher la liberté?

Peut-être cela serait-il de peu de résultat dans les Flandres honteusement asservies au clergé.

Bref, il est profondément regrettable que tandis que tant d'efforts sont faits pour reconstituer notre parti — à preuve « l'Alliance » et la formation des sociétés d'ouvriers libéraux; — la jeunesse estudiantine gantoise ne se croie obligée de rien tenter.

Quelques faits restent encore à signaler :

La participation d'une nombreuse délégation de la Générale aux brillantes fêtes organisées à Tirlemont pour célébrer le cinquantième anniversaire de l'entrée des libéraux au Conseil communal.

Ensuite : des étudiants de l'Université de Turin ayant pris

l'initiative d'une vaste pétition au Czar demandant la libération d'étudiants russes déportés, plus de 150 signatures ont été recueillies parmi nous.

La Société a également envoyé une adresse de sympathie à l'illustre écrivain Zola le félicitant de sa courageuse attitude dans l'affaire Dreyfus et blâmant les manifestations hostiles de certains étudiants français.

Une excellente mesure prise par le Comité a été de décréter l'envoi des journaux de la veille à l'hôpital. Nous espérons que cette mesure sera maintenue à l'avenir.

Le Comité avait également accepté au début de cette année de s'occuper du Denier de la Lutte. Quelques camarades ont fait de nombreuses collectes et ont certes droit à des félicitations. Parmi eux les toujours dévoués DE VIGNE et KREMER méritent une mention spéciale.

L'Almanach nous est arrivé cette année encore très tard. La cause en résidait, paraît-il, dans la trop tardive nomination de son comité. On y a porté remède et fermement nous comptons voir paraître à une date un peu plus raisonnable la seule publication estudiantine pouvant effectivement affirmer notre vitalité.

Si je dis deux mots de nos grandes Fêtes Universitaires, ce n'est point pour vous rappeler les noms de ces joyeux copains venus parmi nous et les noces faites avec eux, ou pour parler de notre Revue; ce n'est point pour citer le réconfortant discours de notre Recteur ou les vibrantes paroles de PAUL LIPPENS, un de nos anciens camarades de Gand; c'est pour adresser ici encore des remerciements chaleureux aux Dames de la ville du magnifique drapeau qu'elles nous ont offert et dont la Générale tâchera de rester toujours digne; c'est pour remercier aussi notre vaillant président MAURICE DUBOIS qui presque seul assura la lourde tâche d'organiser ces fêtes et y réussit pleinement.

Nos bals ont été folâtres comme par le passé, mais le punch à joué d'aussi vilains tours à ceux qui s'étaient approprié le

monopole de sa fabrication qu'aux petites femmes trop gourmandes.

Quant aux tonneaux on a eu la malencontreuse idée de les faire en général coïncider avec les séances sérieuses. Est-ce par crainte de nous voir réunir trop souvent ou bien est-ce pour faire perdre du prestige à nos séances et de l'entraîn à nos beuveries?

J'émetts donc le vœu de voir à l'avenir les séances complètement séparées des tonneaux. Ceux-ci quitteront alors leur glabre allure et les discussions emprunteront peut-être un ton plus courtois.

Les fêtes de fin d'année qui se sont déroulées dans le magnifique cadre de Bellem ont été superbes; les divertissements n'y ont pas manqué malgré la trop libérale arrosade que St-Médard a déchaînée sur nous dans la matinée. Faut-il rappeler les acharnés concours de jeu, les passionnantes courses pédestres? Peut-être. Mais le bain? Oh! non. Ce bain!...

Voici je crois les faits les plus saillants de cette année.

Est-ce nul comme d'aucuns l'ont dit? je ne le pense pas. Mais on eût pu faire plus, beaucoup plus.

Je souhaiterai, pour terminer, que les comités futurs maintiennent nos bals, qu'ils organisent de plus fréquentes réunions intimes : tonneaux, concerts, concours de jeux, mais je leur demanderai surtout qu'ils n'oublient pas que c'est une société libérale qu'ils dirigent et que leur devoir est de pousser tous les membres de la Générale à politiquer un peu plus afin de faire pénétrer dans nos chères Flandres les saines et larges idées libérales.

M. B.





INSTITUT SUPÉRIEUR DU COMMERCE D'ANVERS.

SOCIÉTÉS ESTUDIANTINES.

Fédération.

La Fédération des étudiants de l'Institut supérieur de commerce d'Anvers se compose de tous les étudiants sans distinction de nationalité, de religion, d'opinions.

Elle a pour but de servir d'intermédiaire entre les étudiants et les professeurs, de concilier les intérêts du corps étudiantin avec les exigences du corps enseignant. C'est grâce à elle que les cours dictés, cette plaie de l'enseignement supérieur, tendent à disparaître à Anvers et à être remplacés par des cours imprimés. C'est par son intervention que bien souvent des poursuites judiciaires à charge de camarades... malheureux ont été arrêtées; c'est encore la Fédération, qui lors de l'exclusion d'un d'entre nous, a envoyé une délégation au Ministre de l'Enseignement afin de faire casser la décision du conseil administratif.

Toujours et partout elle a obtenu gain de cause, ce qui, une fois de plus, confirme notre belle devise « L'Union fait la force ».

Président : DE VOS. — *Secrétaire* : RAMELOT.

Association générale.

L'association naquit de la réunion de deux sociétés: la « Sanitas » et la « Générale ». La première, souche de gens sérieux et de bloqueurs, la seconde, un ensemble réconfortant de vadrouilles. Comment concilier deux principes si opposés?

Tel est le grave problème que l'Association Générale a su résoudre, et de maîtresse façon. En effet son programme est composé de manière à séduire les plus difficiles : conférences, excursions scientifiques pour les travailleurs ; concerts intimes après chaque séance, tonneaux, fêtes, noces renversantes et pyramidales pour les bons vivants. Aussi 180 membres en font actuellement partie et, d'après le courant de sympathie ascensionnel qui se manifeste envers cette société, nous espérons y voir bientôt la totalité des Étudiants anversois.

Président ; CH. BELLIERE, — *Vice-prés. des sciences* : COUPEZ. — *Vice-prés. des fêtes* : VERSTRAETE. — *Secrétaire* : LANDOY. — *Trésorier général* : GODECHAL. — *Trésoriers adjoints* : VITCHEFF, ROMAN, SCHMITZ. — *Bibliothécaire* : DEBAUX. — *Porte-drapeau* : ROMANTCHENKO. — *Cornifère* : ROLAND.

Société Générale des Étudiants libéraux.

D'origine toute récente. Fut fondée en mars 1898 par l'initiative des camarades GOUTTIER et MARLIER. Son but est de propager les idées libérales, de les répandre dans la jeunesse belge et étrangère par des conférences publiques, par des écrits. Elle veut également donner à ses membres l'habitude de la discussion en provoquant le débat sur toutes questions d'intérêt général, questions tant économiques que philosophiques, tant intellectuelles que morales.

C'est grâce à ces vues larges et éclairées que le cercle a prospéré et aujourd'hui il est en passe de devenir quoique dernier-né un solide rempart du libéralisme. Son comité, qui bientôt va être renouvelé se compose de :

Président : GOUTTIER (belge). — *Vice-prés.* : BENIEST (hollandais). — *Secrétaire* : CALLEBAUT (belge). — *Trésorier* : BERENDEY (roumain). — *Comité de propagande* : WILLEMS, WILDIERS, MÜLLENDORF.

Nederlandsche Studentenkring.

Le plus gai de tout l'Institut.

Tout le monde a encore présent à la mémoire l'inoubliable soirée du déménagement du Cercle, où on jeta le président, le sympathique camadade Guss' (Verstraete pour les dames) par la fenêtre, en même temps que brocks, bibliothèque, corne et manuscrits du N. S. K. Les Flamands, à cause du transfert des locaux de la « boîte », transportaient leur local du « Witte Leeuw » au « Violier ». Pour ce faire, joyeux escoliers avaient organisé une calvacade dont le principal char était le camarade Guss, perché sur un tonneau hissé sur une charette à bras. D'où épatement des bourgeois anversoï et « hure » de leur(s) non moins sympathique(s) moitié(s). Cet épatement devint de l'abrutissement quand les dits bourgeois eurent entendu et vu l'ami V... ouvrir... mais passons et disons de suite que ce ne fut qu'après extinction et siccité d'un tonneau de 180 litres d'exquise orge que prit fin ce mémorable déménagement.

On pourrait remplir ce volume rien qu'en narrant les hauts-faits et les exploits du N. S. K. Hélas! ma place est limitée!
Président : DE VOS. — *Vice-président* : VAN BRABANDT. —
Secrétaire : VERHAEGHE. — *Trésorier* : VAN NITSEN. —
Secr.-adj. : DE MEULDER, — *Porte-drapeau* : GOZÉ. —
Bibliothécaire : PLOUVIER.

Cercle wallon.

L'année académique 97-98 fera époque dans l'histoire du *Cercle Wallon* : les séances, nombreuses, ont été pleines d'animation ; les fêtes et les excursions charmantes de gaité et d'entrain. Personne n'a oublié l'archi-épatante visite à Tamise, où se déployèrent à l'envi les qualités chorégraphiques et oratoires (le président voulait à toute force enseigner le borain aux habitants de cette partie des Flandres) des

membres du comité, mais qui malheureusement se termina d'une façon tragique.

Ce n'est certes pas le cercle des étudiants wallons d'Anvers qui démentira le dicton : « *Gai comme un Wallon* ».

Président CH. BELLIERE. — *Vice-Président* : WESTER. —
Secrétaire : H. GOURMONT. — *Trésorier* : ANCION. — *Commissaires* : CLAREMBAUX, SKIFFLET. — *Porte-drapeau* :
JAUMOULLE.

Cercle Polonais.

Curieux cercle que le Cercle Polonais !

Le plus caché et le plus sérieux !

C'est la société nationale qui compte le plus de membres ; aussi grâce aux efforts que s'est imposés de tous temps le comité, le Cercle Polonais est-il entré dans la voie du progrès et ne paraît-il pas encore disposé à la quitter !

Président : KURNATOWSKI. — *Secrétaire* : ZAREMBA. — *Trésorier* : FLRNKIEWICZ. — *Bibliothécaire* : MACIEJOWSKI. —
Économe : SCHMITZ.

Société des Étudiants bulgares : « *Avenir* ».

Fondé en 1886 d'une façon extraordinaire.

L'Institut supérieur de commerce d'Anvers ne comptait alors qu'un seul étudiant bulgare. Ce solitaire eut une idée géniale. Il fonda l'« *Avenir* » à lui tout seul, et adressant une demande de subsides à son prince Ferdinand, il en obtint un drapeau et une subvention annuelle de 300 francs. On comprend que dans des conditions pareilles la société, qui d'ailleurs est devenue aujourd'hui très puissante, ait toujours eu un fonds de caisse admirable. Les Bulgares sont d'ailleurs très économes de leur nature et malgré les dépenses nécessitées par leur abonnement à de nombreuses revues scientifiques et littéraires, malgré les frais occasionnés par la

fondation d'une bibliothèque ils se trouvent aujourd'hui dans une situation florissante.

Président : BAKRDJIEFF. — *Vice-Président* : AENAODOFF. —

Secrétaire-Trésorier : CALTCHEFF. — *Bibliothécaire* : NEDEFF. — *Porte-drapeau* : TSONEFF.

Cercle Roumain

(« *Societatea Studentilor Romani* ».)

N'a plus autant d'importance que les années précédentes.

Les roumains ont cependant fait tous leurs efforts pour maintenir le bon renom de leur cercle. Ils se sont notamment donné énormément de peine pour créer une bibliothèque.

Leurs conférences et leurs excursions ont été très nombreuses pendant l'année académique 97-98.

Président : BERENDEY. — *Vice-Président-Porte drapeau* : VOINESCU. — *Secrétaire* : HOROVITZ. — *Trésorier* : CHRISOVELONI.

Il resterait encore à citer un assez grand nombre de cercles d'étudiants; je me bonnerai à signaler les « *Longues Pennes* », composés des seuls carolo-régiens, le « *Kilog Club* » où il faut, pour pouvoir être admis, être à même d'absorber un kilo (deux demis) d'une seule gorgée, le « *Foot-ball Club* », le « *Roulo-Club* », le « *Cercle des Vadrouilles* », le « *Couion-Club* », l'« *Allemania* », etc , etc., enfin l'énumération de toutes ces sociétés qui font croire à l'étranger que l'Institut supérieur de Commerce d'Anvers compte 3000 étudiants!!

E. G.

vers, novembre '98.





UNIVERSITÉ DE BRUXELLES.
SOCIÉTÉS ESTUDIANTINES.

Cercle des Étudiants Libéraux.

Sa création remonte à quelques années à peine. Défendre l'idée libérale, déjà compromise à l'extérieur, et que ses ennemis venaient attaquer dans le sein même de notre Université, telle était la mission que, bravement, il acceptait. Vaincre la résistance des libres-penseurs, les forcer dans leur retraite même, et, profitant d'un succès momentané et de l'alliance du Gouvernement, contraindre les dirigeants de l'Université à renier tout un passé glorieux de luttes et de victoires, détruire l'œuvre même de Verhaegen et y substituer une succursale de Louvain, tel serait, paraît-il, le souhait même du cléricalisme. Il est dans tous les cas curieux que des jeunes gens, élevés dans des principes essentiellement contraires se résolvent à entrer dans une Université dont la base même est l'affirmation et la glorification du libre examen. C'est, nous semble-t-il, leur faire sentir, à eux-mêmes, leur propre... contradiction que de les vouloir exclure de l'Université Libre. Heureusement ces mesures radicales et peu dignes de la tolérance libérale, proposées par certains fanatiques de la liberté, ont été repoussées.

Il sied plus au Cercle des Étudiants Libéraux et de par la Jeunesse et de par l'Idée qu'il représente, de s'efforcer de gagner de nouveaux adeptes à sa cause par la parole plutôt que par des moyens draconiens peu dignes d'encouragement.

Le cercle l'a compris; aussi a-t-il créé une section de

propagande qui, nous l'espérons, aura à cœur de contribuer à la victoire des idées libérales et d'aider le jeune président dans son œuvre essentiellement anti-cléricale et progressive.

Comité pour l'année 1898-1899 :

Président : F. OEDENKOVEN. — *Vice-Présidents* : C. HERMANN et G. NAVARRE. — *Secrétaire* : F. FRANÇOIS. — *Secr.-adj.* : A. LIBIEZ. — *Trésorier* : E. KIRSCH. — *Bibliothécaire* : P. HEINERSCHIEDT. — *Porte-drapeau* : J. DESCAMPS. — *Membre* : A. WARNANT.

Association générale des Étudiants de l'Université libre de Bruxelles.

Elle s'est fondée dans le but d'établir des liens de solidarité entre tous les étudiants, sans distinction d'opinions ou de facultés, de représenter en toutes circonstances le corps des Étudiants de l'Université Libre, de favoriser le développement des relations universitaires internationales, d'encourager tout essor artistique, littéraire ou scientifique. C'est dans cet ordre d'idées qu'elle a voulu créer une Maison des Étudiants, telle qu'il en fonctionne une à Gand. Mais, malheureusement, l'aide des étudiants a manqué et l'œuvre a piteusement échoué. Il est du reste regrettable que chaque fois qu'il s'agit d'une œuvre, où l'énergie et l'activité particulières doivent constituer une aide puissante et indispensable aux dirigeants, les étudiants bruxellois et surtout libéraux ne sachent s'entendre ni se grouper. Là où ils échouèrent, les catholiques ont réussi, il vient en effet de s'ouvrir il y a peu de temps une Maison des Étudiants catholiques.

A part ce premier échec, qui du reste pourrait bien être réparé d'ici peu, l'œuvre de la Générale est très étendue et très utilitaire.

Elle a institué une section de librairie qui, s'adressant directement aux grands éditeurs, permet aux étudiants de se

procurer les livres avec une grande réduction, et qui commence à rendre d'importants services; un intermédiaire universitaire ayant pour but de procurer aux Étudiants, autant que possible, telles occupations qu'ils désirent; une section des fêtes, qui l'année passée a eu trois représentations à son actif; une section de charité, qui l'an dernier, a pu envoyer un important subside aux victimes de la catastrophe de Wasmes; une section d'art...

Il serait trop long d'énumérer tous les services rendus à la cause estudiantine par la Générale; citons le subside de 200 fr. voté à l'occasion des fêtes de Polytechnique.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de sa vogue et de sa prospérité.

Président : A. LEFÈVRE. — *Secrétaire* : EDM. BORCKMANS. —
Trésorier : CH. COHEN.

Cercle Polytechnique.

Est un des cercles les plus prospères de l'Université Libre de Bruxelles. Il compte plus de 150 membres, la presque totalité des élèves de polytechnique. Il a pour but de faciliter à ses membres la visite des établissements industriels belges et étrangers et de défendre les intérêts de la Faculté de Polytechnique.

Il organise chaque année une ou deux excursions en pays industriels, plusieurs visites d'usines bruxelloises, un certain nombre de conférences sur des sujets techniques.

Il a prouvé sa vitalité par les splendides fêtes qu'il vient d'organiser à l'occasion du 25^e anniversaire de la fondation de l'École Polytechnique. Réduit presque à ses propres ressources, et sans entamer le budget de l'année courante, il a pu, néanmoins, assurer à ces fêtes l'éclat qu'elles devaient comporter.

Nous ne serons donc pas optimistes en disant que le Cercle

Polytechnique promet une carrière comme peu de cercles auront jamais à leur actif.

Le Comité présidé à tour de rôle par chacun des membres se compose de :

Secrétaire : G. DELEENER. — *Questeurs* : R. VINCOLTE, E. ZÉGEIN. — *Trésorier* : N. ISRALSON. — *Bibliothécaire* : E. UYTBORCK. — *Secrétaire-adjoint* : M. VANDERBORGH.

Cercle des Nébuleux.

Composé de... sept membres (ils en valent cent cinquante) qui se dévouent également à la prospérité du Cercle. A uniquement pour but d'organiser des fêtes. Ses bals de rentrée ont une réputation qui certainement a franchi Bruxelles.

Citons encore pour mémoire :

- *L'Association des Étudiants en Médecine.*
- *Le Cercle des Étudiants Luxembourgeois.*
- *Le Cercle Wallon.*
- *Le Cercle des Sciences.*
- *Le Cercle Flamand.*
- *Les Sarraus hennuyers etc....*

Toutes sociétés de belle vitalité mais dont les exploits nécessiteraient certainement quarante bonnes pages d'Almanach.

M. I.





INSTITUT AGRICOLE DE GEMBOUX.
SOCIÉTÉS ESTUDIANTINES.

**Société agricole des Étudiants Libéraux de
Gembloux.**

Sous la présidence d'honneur de M. DANSLAUX, professeur à l'Institut de Gembloux, et de M. HAMBURSIN, ingénieur agricole, avocat, membre de la Chambre des représentants. Sa naissance, à quelques années près, doit remonter à la fondation de l'Institut : 1861. L'énumération de ses états de service serait chose fastidieuse. Disons cependant qu'elle ne cessa pendant les longues années que compte sa carrière de répandre les idées de progrès qui sont les nôtres dans les environs de Gembloux; possédant un Comité de Presse parfaitement organisé elle expédia en une seule semaine pendant la période électorale plus de 800 journaux de propagande!

Comme toute société, elle connut des jours heureux, elle connut aussi des moments de détresse.

Il y a quelque deux ans, elle traversait encore une crise : la plus aiguë peut-être dont elle eut à souffrir. Ses ennemis, et ils sont nombreux, se réjouissaient déjà de sa ruine. L'état comateux de l'ancienne commission leur permettait d'entrevoir la réalisation de leurs espérances!

Utopie! Sous l'impulsion d'un énergique défenseur, LUC BAILLON, les quelques membres, derniers survivants de notre ancienne société, secouèrent leur torpeur. Après quelques réunions ils se décident à adresser un pressant appel aux étudiants libéraux. Le succès couronna dignement leurs efforts désespérés. Les anciens eux-mêmes, devant la triste

situation de leur vieille phalange, se sentirent émus. Ils ne purent, les braves, se souvenir sans amertume de ses splendeurs d'antan. Spontanément ils offrirent leur généreux concours pour assurer la reconstitution.

Aujourd'hui, heureuse et fière, la Société Libérale, l'orage apaisé, vogue plus vaillante que jamais vers notre but à tous : la *Liberté* et l'*Egalité*.

Ses responsabilités, elle les a comprises : former les cœurs de ses jeunes membres suivant les traditions à nous laissées par les aînés, leur inculquer les idées larges du libéralisme. C'est la jeunesse actuelle qui peut espérer voir se relever le parti libéral. C'est à eux, les jeunes, qu'incombe le devoir de le reconstituer.

Le comité pour 1898-99 :

Président : M. WACRENIER. — *Vice-président* : L. LÉPOUTRE.

— *Secrétaire* : J. HABRAN, — *Secr.-adj.* : J. DE WOLFF. —

Trésorier : EDG. PATTE. — *Porte-drapeau* : N. ATHANASSOFF.

Laissons de côté pour l'instant la politique et ses adeptes pour parler un peu de la

« Société Générale des Étudiants ».

Elle n'a pas encore une carrière aussi illustre que sa consœur la Libérale. Sa fondation ne remonte qu'à deux années à peine. Mais depuis lors que d'homériques travaux n'a-t-elle pas accomplis. Vous qui ne connaissez pas le régime de l'internat ne pouvez vous imaginer les difficultés qu'il a fallu surmonter avant de pouvoir dire « La Générale est ».

C'est à notre ancien président et ami, Hermann Bensel, aujourd'hui ingénieur agricole que revient l'honneur d'avoir fondé la Société. Aidé de quelques Étudiants dévoués au salut de la corporation et un peu plus entreprenants que la grosse majorité, il élabore un règlement qui passa à la Direction, qui l'envoya au Ministère, qui le fit réexpédier à la Direction qui enfin le transmet au Président, avec l'approbation ministérielle. Ouf ! que de pérégrinations !

J'entends encore le soupir de soulagement sortir de toutes les poitrines, quand on apprit après de longs mois d'attente la reconnaissance officielle de la Générale.

On était enfin parvenu à mener à bien cette entreprise qui paraissait si téméraire dès l'abord et avait tant de fois sombré.

L'honneur en revient à BENSEL certes et aussi à Monsieur le Directeur qui voulut bien appuyer notre requête en haut lieu.

Il y a cependant un point noir à l'horizon.

Dans notre règlement se trouve une question de vie ou de mort : il est interdit à la Société de poser aucun acte politique ! Aussi avec quelle sollicitude notre président actuel (l'excellente « poire » que nous vous exhibons à cheval sur sa pipe) surveille sa tendre administrée. La situation étant, nous n'avons qu'à nous incliner. Que la Générale ait rendu notre séjour à Gembloux plus agréable, nul ne le contestera. Le local et la bibliothèque mis à notre disposition d'abord ; l'organisation de maintes petites fêtes, avec moult tonneaux, fournit un excellent prétexte aux pochardises remarquables tant au point de vue de l'intensité qu'à celui des illustrations pochardées !

Le Président et le Trésorier général en savent quelque chose.

J'allais m'étendre sur la fraternité, la solidarité, la sociabilité, des races estudiantines, en général, lorsqu'il me semble entendre des voix mélodieuses — des mélomanes sans doute — me crier que la musique est le propre de l'homme des champs. Aussi me hâterai-je de parler du

Cercle musical des Étudiants.

Un vieux de la vieille celui-là. Ses origines se perdent dans la nuit des temps. Malheureusement sa vitalité varie en raison directe des fluctuations des instincts musicaux des lapins⁽¹⁾. Parfois les nouvelles recrues sont rares. En général

(1) En style *giblottin* le mot « lapin » signifie « bleu », « nouveau », etc.

cependant le Cercle Musical est assez fort pour accompagner la Générale dans ses vadrouilles. Vous dire qu'au retour de ces expéditions instruments et instrumentistes se sont cruellement séparés non sans des blessures parfois irréparables, point n'est nécessaire. Souvent même, persuadés qu'il faut boire proportionnellement au volume d'air expulsé, les souffleurs du Cercle émettent des sons qui n'ont avec la gamme chromatique qu'une parenté très éloignée, très rapprochée au contraire avec certains bruits éminemment caractéristiques d'estomacs en délire.

Au surplus notre célèbre fanfare se paie à des intervalles trop éloignés hélas ! le luxe de charmantes fêtes intimes ou la Munich n'est pas épargnée. Ces réunions se terminent souvent par un chahut improvisé.

L'orchestre composé des solistes distingués de la phalange joue les danses les plus en vogue de son répertoire... vieux de deux lustres.

Bientôt nous allons avoir l'embarras du choix : Un brave lapin, HÆCQ (Vital pour les dames) vient de nous doter d'une *Société... chorale*. Vous raconter les vicissitudes du remarquable président qui eut la malheureuse idée d'accoucher d'un semblable projet : je ne l'essaierai pas. L'éloquence des 40 académiciens ne saurait elle même y suffire.

A une séance de la chorale tout membre qui se respecte doit avoir à cœur d'étaler ses dispositions tant vocales que beuglantes. Soyez bien persuadés que chacun y met toute son énergie. Parfois même de malencontreux renforts viennent apporter leur généreux concours à une cacophonie dont les cris sauvages des perroquets d'un jardin zoologique ne nous donneraient qu'une bien faible idée.

A notre tour, cher Vital, comme le Géronte du célèbre Molière nous pourrions nous écrier : que diable allait-il faire dans cette galère ! Espérons que tu en sortiras glorieusement et que ténors, basses et barytons reconnaissant d'un commun accord tes aptitudes, ton mérite, observeront bientôt le ton

et juste mesure dans leurs expansions par trop mélodieuses.

Au tour de notre vaillante *Société de Gymnastique* et de sa congénère « *La Pédestre* ». Toutes deux poussées par un sublime amour pour notre pauvre humanité visent à la régénération de notre race étique qui se consume et s'étiole en son intellectuel abrutissement. Arrière ! rachitiques ! Arrière ! pâles rêveurs aux longs cheveux, aux yeux cerclés de bistre. Arrière ! C'est ici le domaine de la matière qui s'affirme dans toute l'expansion de sa force et de sa vigueur.

Venez-voir ces hercules modernes enlevant dans un superbe démarrage les poids de cent livres. Venez les voir à la barre fixe, au trapèze, en leurs acrobatiques ébats. Venez les voir quand ils s'élancent plus rapides qu'Achille au pied léger dans les match sensationnels. Une discussion survient-elle, le cercle d'escrime est là. Le Moniteur affairé va, vient, court, vole chercher leurs fleurets, les masques et les témoins. La joute reste-t-elle indécise, on s'en rapporte au jugement de Dieu.

Et heureux alors quand il n'en reste pas un sur le carreau victime de ces épreuves judiciaires... et des nombreux pale-ale ingurgités.

Terminons cette longue énumération par le Benjamin de la famille : « *Le Cercle des Étudiants du Hainaut* ».

Son âge : 15 jours.

Son but : boire.

Son actif : Deux tonneaux à jauger endéans les 8 jours.

Ces nobles et bachiques tendances nous rassurent complètement sur l'avenir et la prospérité de la jeune société qui s'affirme si virile au début de l'existence.

R. LAURENT.

Gembloux, le 5 novembre 1898.





UNIVERSITÉ DE LIÈGE.

SOCIÉTÉS ESTUDIANTINES.

Si le Belge est, comme on l'a dit, l'animal sociable par excellence, ce ne sont certes pas les étudiants liégeois qui justifient le moins cette appréciation. Ce serait en effet une tâche singulièrement ardue et aléatoire que de vouloir nombrer tous les cercles, puissants ou insignifiants, amis du sérieux ou fervents de la blague, existant depuis longtemps ou se fondant, vivant et disparaissant pendant le cours d'une année académique. D'ailleurs, cette habitude des associations, si fortement implantée dans nos mœurs, n'a rien en soi que de très louable, car indépendamment des divers avantages respectifs que ces sociétés procurent à leurs membres, elles concourent toutes, plus ou moins puissamment, à produire cette vie, cette activité estudiantine que chacun appelle de ses vœux et qui, sans elles, ne pourrait guère se manifester.

Il sied naturellement de commencer cette courte notice sur les sociétés liégeoises par

l'Association générale des Étudiants.

La nécessité d'une telle association, surtout dans un centre universitaire important, est aujourd'hui si universellement reconnue, le principe sur lequel elle est fondée est si unanimement admis que je ne pourrais écrire dix lignes à ce propos sans abonder en redites et en déplorables truismes. Je me contenterai donc de constater que l'A. G. a eu, en ces dernières années, un remarquable regain de prospérité et de popu-

larité, dû en majeure partie aux efforts de M. Raiponce, qui fut président en 1896-97 et de son successeur M. O. Gilbert. Parmi les faits les plus intéressants qui marquent l'année écoulée, citons, outre la guindaille et le bal traditionnels — tous deux très animés — la fête si agréable du 16 mars, où se firent entendre tant d'excellents et originaux artistes, et surtout la sensationnelle conférence du brahme indou, le Brahmachârin Bodhabhikshu, qui fut « un véritable événement psychique dans nos milieux intellectuels » et qui laissa à tous une impression inoubliable. Signalons aussi la création d'une section de gymnastique, et rappelons que l'*Harmonie des Étudiants*, fondée au sein de l'A. G. par L. Raiponce, a plus que jamais fait preuve d'activité, qu'elle a prêté son concours à toutes les fêtes et à toutes les manifestations d'un caractère estudiantin et que, sous l'égide paternelle de son président d'honneur, M. Linder, si prodigue de sa succulente Munich, elle a organisé une foule de guindailles, piqueniques, banquets, excursions, etc...

Pourtant l'A. G. n'a pas été, cette année, sans courir quelques dangers, vite conjurés d'ailleurs et dont le plus grave fut une crise présidentielle, heureusement de courte durée.

Actuellement, la nouvelle commission n'est pas encore réélue, mais le nombre des membres qui se sont fait inscrire jusqu'à ce jour fait augurer excellemment de l'année qui commence.

Cercles de Facultés.

L'*Association des Élèves des Écoles spéciales* est la plus ancienne et la plus importante de nos sociétés facultaires. Elle fut fondée en 1880 et possède aujourd'hui un magnifique local, une bibliothèque scientifique et technique d'une grande richesse et de fort belles collections; elle offre à ses membres, outre des guindailles et des fêtes d'agrément, de nombreuses conférences données par des professeurs et des spécialistes de haute valeur; elle leur procure le moyen de visiter

les différents établissements industriels des environs et a même organisé l'an dernier une importante excursion dans le bassin de Charleroi; elle vient enfin de décider l'impression d'un *Bulletin* mensuel qui ne pourra manquer d'occuper une place honorable parmi les publications similaires.

Au point de vue philanthropique, l'*Association* a organisé l'an dernier, au profit des victimes de la catastrophe minière de Wasmes, une collecte qui a rapporté la jolie somme de 900 frs; elle a de même pris l'initiative d'organiser, le 19 mars dernier, dans la salle du Conservatoire, un superbe concert artistique, au profit de la caisse de prévoyance des ouvriers mineurs de la province de Liège; ce concert, — auquel notre société chorale la *Légia* prêtait son gracieux concours et qui comportait notamment l'exécution, pour la première fois à Liège, du célèbre oratorio de Listz, *la Légende de Sainte-Élisabeth*, — fut une des plus belles solennités artistiques de la saison et rapporta plus de 4000 frs à la caisse des ouvriers mineurs. C'est là un magnifique résultat dont il convient de féliciter le comité et surtout l'ancien président M. Mommens.

L'*Association des Étudiants en Médecine*, fondée en 1888 a su, elle aussi, grouper en son sein bon nombre d'étudiants et elle ne cesse de donner des preuves de son activité et de son bon vouloir. Sans parler des fréquentes fêtes intimes et de caractère tout estudiantin, elle se préoccupe aussi de par-faire l'éducation scientifique de ses membres à l'aide de conférences données régulièrement, soit par les « fortes têtes » de l'*Association*, soit par les professeurs et les sommités médicales les plus connues. Elle patronne aussi cette œuvre si bienfaisante des *Convalescents*. Bien qu'à ce sujet, les renseignements précis me fassent défaut actuellement, je sais que cette œuvre est une des plus actives et des plus méritoires qui soient et que, par le moyen de sorties-collectes, tombolas, dons, représentations etc..., elle secourt chaque année un nombre considérable de malheureux.

L'*Association des Étudiants en droit*, qu'on avait accusée

dé se maintenir volontairement en dehors du mouvement universitaire, semble avoir eu à cœur, en ces dernières années, de prouver le mal fondé de cette accusation et de montrer qu'elle tient à solidariser avec les autres sociétés estudiantines.

Les fêtes — pour avoir revêtu un caractère plus sérieux que ce n'est d'ordinaire le cas dans les autres facultés — n'en ont été que plus brillantes, plus intéressantes, et plusieurs même ont eu une indéniable portée intellectuelle. C'est ainsi que nous citerons le concert donné en novembre, avec le concours de la cantatrice parisienne NINI BUFFET, interprétant, dans un but de charité, les chansons de JEAN RICHEPIN; la conférence du célèbre criminaliste ENRICO FERRI, professeur à l'Université de Florence, sur ce sujet passionnant : *Le Crime comme phénomène naturel et social*, conférence qui souleva tant de controverses et qui mit tant de cerveaux en ébullition; celle de M. KURTH, contre l'éducation classique, corollaire inattendu d'une polémique engagée dans *Liège-Universitaire*; de M. E. MOREAU sur *le calcul des probabilités* et de M. A. SEGARD qui a parlé en fin connaisseur d'*Armand Sylvestre et du Parnasse contemporain*, etc... Bref, les Étudiants en droit s'attestent comme des jeunes gens sérieux et fortement animés de l'esprit de recherche.

Les *Étudiants de la Faculté des sciences* se sont, eux aussi constitués en société et ils ont appelé parmi eux les élèves des deux premières années des mines. Sans perdre absolument de vue le but scientifique de leur association, sans négliger d'appeler à leur tribune les orateurs les plus autorisés, ces étudiants, pour la plupart jeunes et pleins d'entrain, me paraissent néanmoins s'être proposé de faire prédominer la franche gaieté et l'amusante fantaisie sur un pédantisme ennuyeux et guindé. Ils sont là un bon nombre de joyeux bambocheurs, qui se réunissent périodiquement en d'aimables petites fêtes intimes où l'on absorbe — en quantité parfois immodérée — de l'excellente Culm-bacher ou de la délicieuse Pschorr Munich; où l'on débite des chansons et des mono-

logues d'allures plutôt délurées; où l'on admire de jolies et humoristiques projections lumineuses etc... Puis, la bonne saison venue, on entreprend une petite ballade pittoresque à Spa, Aywaille etc. qui se corse, cela va sans dire, de nocces pantagruéliques et de soulographies indescriptibles. En vérité, je crois qu'on ne s'ennuie pas aux *Sciences*.

N'est-ce pas là, d'ailleurs, l'essentiel? Comme je l'ai dit, cette société compte au surplus bon nombre de jeunes gens sérieux qui savent à propos mêler l'utile à l'agréable.

Il existe aussi une *Association des élèves en Pharmacie*, mais elle est notablement moins connue que les précédentes et n'a guère, que je sache, donné cette année signe de vie.

Cercles régionaux.

Ils sont très prospères à notre Université. La plus entière cordialité y règne entre les membres, qu'a réunis l'amour du foyer natal et les « jeunes », quittant la maison familiale et se trouvant seuls et dépayés dans un milieu tout nouveau pour eux, trouvent en ces sociétés des camarades qui les encouragent et les initient avec bienveillance à leur nouvelle existence.

En raison même du but commun à ces différents cercles, on ne doit pas s'attendre à voir s'y manifester, en général, une activité intellectuelle intense.

Néanmoins tous donnent régulièrement des conférences sur des questions variées et ces conférences sont même parfois rendues obligatoires pour tous les membres, à tour de rôle, avec forte amende pour ceux qui refusent de s'exécuter.

Parmi les plus importants, nous nommerons d'abord, le cercle des *Étudiants du Hainaut*, qui compte en son sein un grand nombre de jeunes gens remuants, pleins d'entrain et d'initiative et dont plusieurs sont de gros bonnets du mouvement universitaire.

Sans entrer dans de trop longs détails, citons seulement à l'actif de ce cercle, la 1^{re} représentation, au théâtre du Gym-

nase, du beau drame de JEAN RICHPIN : *le Chemineau*, organisée au profit des victimes de la catastrophe de Wasmes; cette représentation qui se donnait avec le concours de M. DECORI, de l'Odéon de Paris et pour laquelle de M. RICHPIN avait gracieusement abandonné ses droits d'auteur, fut un éclatant succès et rapporta aux malheureux la somme de 900 fr. Félicitons à ce propos MM. LARUELLE, SELLIEZ et CARLOT, qui se sont tout particulièrement dévoués.

La *Société des Étudiants namurois* et l'*Union luxembourgeoise* rivalisent d'activité avec les Hennuyers et l'année 1898 comptera certainement parmi les fastes de ces deux vaillants cercles. Longtemps, en effet, on se souviendra des fêtes splendides qu'elles donnèrent simultanément les 22, 23 et 24 janvier, respectivement à l'occasion de leur XX^e et de XXX^e anniversaire et qui comprirent notamment : guindaille monstre, cortèges, banquet, bal, prise de photographie, lunch, excursions etc...

Notons pourtant que l'*Union luxembourgeoise* a, cette année, traversé une crise grave, qu'une scission s'est produite et qu'il s'est constitué une *Nouvelle société luxembourgeoise belge* où ne sont plus admis les étudiants du Grand-Duché.

Les étudiants flamands, eux aussi, se sont constitués en un cercle *Onze taal* qui fut fondé en 1863 sous le titre *Zonder Nijd* et qui a pour but essentiel de cultiver, par des conférences, lectures, discussions, leur langue maternelle et de lui conquérir ses droits. Les 12, 13 et 14 mars, furent également célébrées de grandes fêtes à l'occasion du XXV^e anniversaire de la société. Du programme, fort alléchant, extrayons seulement ce numéro : *le Congrès flamand*, où parlèrent notamment M. BELLEFROID, professeur à l'Université et M. RUIFFELAER, président du Kinkergenootschap et qui s'affirma comme une manifestation d'union cordiale et sympathique entre Flamands et Wallons.

Citons enfin le *Cercle des Étudiants Wallons* fondé en 1897 par M. A. LEROY, où l'on s'occupe beaucoup de folk-

lore et de littérature wallonne, qui a eu à sa tribune nos meilleurs écrivains wallonnisants, entre autres MM. LEQUARRÉ, DELAITE et GILBART et qui a participé au meeting national organisé en avril par la ligue wallonne.

ASSOCIATIONS POLITIQUES.

Liberté et Progrès.

Fédération des Étudiants libéraux unis.

En 1874, se fondait à l'Université de Liège une *Société des Étudiants libéraux*. Elle prit rapidement une grande extension et connut de longues années de prospérité. Mais peu à peu les désastreuses divisions du libéralisme pénétrèrent jusqu'à elle : une scission eut lieu et bientôt il n'exista plus à Liège de groupe d'étudiants libéraux.

A la fin de 1896, un réveil se produisit : La *Fédération des Étudiants libéraux unis* se constitua le 3 décembre sous la présidence de M. PAUL HENRICOT. Celui-ci fut puissamment secondé par un gantois, M. PAUL LIPPENS qui apportait de sa ville natale la confiance et l'énergie de tradition chez les libéraux de Gand, et qui devint président à son tour l'année suivante.

La Fédération a pour but :

1^o de développer l'éducation politique de ses membres par des conférences et des discussions.

2^o de propager les idées libérales à l'Université et au dehors, notamment par la distribution de journaux et de brochures.

3^o de soutenir les œuvres philanthropiques et spécialement celles qui se rattachent à l'enseignement officiel.

Malgré des difficultés de toute sorte, la Fédération est constamment en progrès et son activité va croissant.

Pendant ces deux années, elle a entendu à sa tribune des hommes politiques tels que MM. de Kerchove de Denterghem, Eugène Robert et Neujean, des orateurs étrangers comme M. Victor Charbonnel et même des adversaires

comme M. Emile Vandervelde. Elle a patronné diverses œuvres de bienfaisance et organise cet hiver des cours publics d'économie sociale à l'intention des ouvriers.

Les étudiants libéraux de Liège forment un groupe compact et résolu, sur lequel le libéralisme peut compter et qui se montre d'autant plus dévoué qu'il s'est fondé aux jours de défaite.

Le cercle des Étudiants Socialistes, bien que ne comprenant qu'un nombre assez restreint de membres, témoigne de l'ardeur inlassable de ceux-ci et de leur belle et forte conviction dans les idées qu'ils défendent. Ils ont donné maintes conférences intéressantes, dont une d'E. Vandervelde, se sont assuré l'appui de hautes personnalités comme MM. Debrouckère, Elisée Reclus, Anseele, Jaurès et ont pris part aux récentes campagnes électorales et au Congrès socialiste international de Verviers.

Enfin j'ai ouï dire que l'*Union* des étudiants catholiques était assez prospère, mais rien de ce qui s'y passe ne transpire au dehors, ce qui me dispense d'en parler plus longuement. Disons pourtant que d'importantes fêtes ont été projetées pour le mois de décembre prochain, auxquelles assisteront notamment les étudiants louvanistes.

Divers.

Sous cette rubrique, rangeons d'abord le cercle si connu des *Conférenciers* dont le titre indique suffisamment la raison d'être et qui existe depuis 1888. M. Bure y a donné cette année une conférence sur le *Théâtre Grec*, M. Demiomandre a traité de transcendantale façon le sujet du *Problème cosmogonique*, M. Laruelle a fort éloquemment apprécié Georges Eekhoud et son œuvre; enfin M. Edmond Picard est venu donner, à l'occasion du X^e anniversaire de la société, une magistrale conférence sur *l'Antisémitisme scientifique*. En résumé, ce cercle est un des plus ardents foyers de la vie intellectuelle à notre Université.

Citons aussi dans le même ordre d'idées le *Cercle d'Études synthétiques*, le *Cercle de Philologie* etc...

Le *Cabaret des Escholiers* qui constitue une heureuse tentative de réveil artistique à Liège, a réuni ces deux dernières années, en des séances fort remarquées, tout ce que notre ville compte de talents ardents et juvéniles.

Le *Cercle musical*, lui, a groupé quelques jeunes gens amateurs de bonne musique, enfin le *Club des XIII*, le *Coye-Club*, le *Scotch-Club* etc., etc... sont quelques-unes de ces innombrables sociétés formées par un certain nombre de joyeux drilles, désireux de s'esbaudir ès franches ripailles et beuveries et causant le cauchemar des bourgeois et des sbires.....

Cette notice ne serait pas complète si je ne faisais ressortir la part considérable prise par *Liège-Universitaire* au mouvement intense de ces deux dernières années. Ce journal, qui s'est tout de suite conquis une incontestable popularité, a fait connaître toutes les notabilités du corps professoral et les plus originales frimousses estudiantines. Tout en se faisant l'écho des potins les plus cocasses et des plus abracadabrantes fantaisies, il a toujours courageusement défendu les prérogatives des étudiants et a publié une foule d'articles sérieux sur des questions à l'ordre du jour, des nouvelles et des contes exquis, et des vers de très réelle valeur. Ce beau résultat est dû surtout au rédac-chef Olympe Gilbert, lequel est sérieusement secondé d'ailleurs par toute une pléiade de collaborateurs courageux et talentueux.

V. B.

Liège, le 25 novembre 1898.





ÉCOLE DES MINES DE MONS.

SOCIÉTÉS ESTUDIANTINES.

Dans notre Ecole qui n'est pas très peuplée relativement aux autres universités, il ne pouvait y avoir un bien grand nombre de cercles estudiantines.

Cependant, il y a quelques années, il n'en existait pas moins de quatre :

La société Générale, Le cercle Français, Le cercle Borain, Le cercle Carolorégien.

Soit désintéressement des anciens membres, soit pénurie de régionaux, le cercle Carolorégien s'est éteint il y a deux ans. Cette année, le Cercle Borain l'a suivi dans la tombe.

Quant aux deux autres, leur vitalité est beaucoup plus grande et notamment,

La Société Générale,

qui existe quasi depuis la fondation de l'École. Elle portait alors le titre de *Cercle Libéral*, titre qui lui convenait on ne peut mieux dans une localité qui fut pendant si longtemps l'un des derniers remparts du parti libéral belge. Mais sous la censure, on peut dire sous le joug de nos chers gouvernants, tout s'abaisse, tout se déprime, et la Jeunesse qui était autrefois le refuge des idées libres et justes semble fléchir à son tour sous le poids du harnais.

Mais passons, espérons des jours meilleurs et revenons à notre cercle.

La politique fut abolie en 1894 et, au *Cercle Libéral*, succéda la *Société Générale des Étudiants des Écoles des Mines de Mons*.

L'ancien drapeau bleu, acheté en 1847 existe toujours et continue comme par le passé à mener les futurs ingénieurs aux fêtes et aux réjouissances.

L'abolition de la politique eut pour effet d'augmenter énormément le nombre des adhérents et maintenant, rares sont les étudiants qui n'en font pas partie. Son existence se trouve ainsi assurée pour longtemps.

C'est à Mr WUILLOT que revient l'honneur d'avoir fondé cette société nouvelle.

Les présidents furent : Mr MORBAIX qui mit le cercle au point de prospérité qu'il a atteint ; puis viennent en 1896-97 : Mr GOORMAGTIGH, en 1897-98 : Mr DORZÉE et voici pour cette année la composition du comité :

Président : PASSAGEZ. — *Vice-président* : LESSOILLE. — *Secrétaire* : BARRAULT. — *Secr.-adj.* : PASSELECQ. — *Trésorier* : ERMEL. — *Porte-drapeau* : BALAES et CHEVILLE. — MOTTE, CARLIER, HUBERT, VLOEBERGHEN, CHEVY, LONJARRET, THIRIFAY, MBSDAGD, PHILIPPOT, COURBOT, *Commissaires*.

Disons maintenant quelques mots du

Cercle Français.

L'existence d'un cercle étranger dans une école aussi peu populeuse peut paraître assez étonnante de prime abord, Cet étonnement cesse lorsque l'on sait que notre colonie française compte presque le quart de la population de l'École.

Fondé en 1896, ce cercle a supporté vaillamment les nombreux orages survenus dans son sein. Car n'allez pas croire que comme dans la plupart des cercles estudiantins on ne s'occupe que de s'esbaudir. Les questions les plus graves s'y agitent. Politique, intérêts généraux et privés sont discutés

ardemment et même, les changements de gouvernement n'y sont pas rares.

Président : LESCART. — *Vice-président* : CHARTON. — *Trésorier* : LONJARRET. E. D.

Nous regrettons n'avoir pu publier les aperçus historiques des Hautes Écoles qui nous sont parvenus ; cela eut donné à notre almanach un volume par trop considérable. Nos courageux correspondants voudront bien nous excuser.

Le comité.





A PROPOS DU DÉSARMEMENT.

La proposition du Tsar en faveur du désarmement a soulevé l'enthousiasme universel. Il n'en pouvait être autrement : tous les peuples gémissent sous le poids écrasant des charges militaires, et la paix armée, la paix casquée et cuirassée qui règne aujourd'hui en Europe, n'est, en un certain sens, qu'une parodie de la véritable paix.

Désarmer ou déchoir, s'écriait déjà en 1872 le comte Goblet d'Alviella; depuis lors le mal n'a fait que grandir et il est certain qu'à cette question de principe : faut-il désarmer? tout le monde répondrait : oui!

Mais est-il possible de désarmer? Ceci est une autre question beaucoup plus difficile à résoudre. Que le Tsar ait cru devoir attirer l'attention de l'Europe sur l'extrême urgence de mettre un frein aux armements à outrance, c'est là certes une généreuse pensée et nous n'examinerons pas si elle ne cache pas quelques dessous intéressés. Toutefois il est permis de

dire que la Russie est de toutes les grandes puissances celle qui a le plus à gagner à modérer les armements : elle est pauvre malgré l'immensité de son territoire ; elle a besoin de routes, de canaux, de chemins de fer ; ses innombrables foules de paysans sont plongées dans l'ignorance la plus abjecte ; elle manque d'ouvriers habiles et de capitaux pour mettre en œuvre les richesses de son sol et développer ses industries. Dans ces circonstances, les charges militaires pèsent plus lourdement sur elle que sur toute autre puissance ; elle serait bien aise de s'en affranchir et de consacrer ses ressources à relever le niveau social et économique de ses populations.

Mais les autres états de l'Europe ne se trouvent pas dans cette situation, et c'est une véritable utopie que de croire qu'il leur serait possible de désarmer actuellement. Comment le pourraient-ils, alors que tant de graves questions les divisent ? Ces questions là l'Europe d'aujourd'hui ne les a pas fait naître, elle les subit ; c'est le lourd héritage des siècles antérieurs ; elles se tiennent comme les anneaux d'une chaîne dont les commencements se perdent dans la brume des vieux âges, et se figurer qu'on peut les supprimer d'un trait de plume, c'est en vérité faire preuve d'un optimisme par trop naïf.

On semble toujours croire qu'il n'y a au monde que la question de l'Alsace Lorraine, et remarquons que cette question même n'est pas nouvelle, car si l'Allemagne a pris l'Alsace et la Lorraine à la France en 1870, la France les

avait prises à l'Allemagne au XVI^e et au XVII^e siècle.

Mais il y a bien d'autres questions que l'Alsace Lorraine. Et la Pologne? Oublie-t-on qu'il y a un siècle à peine la Pologne formait un puissant état qui s'étendait de la vallée de l'Oder à celle du Dniéper et de la mer Baltique aux confins de la mer Noire? Et la question Tchèque, et la question croate, et celle des Balkans, et celle d'Égypte et par dessus tout les redoutables questions coloniales qui viennent de surgir dans l'extrême orient?

Désarmer, c'est bon à dire, mais il faudrait d'abord que toutes ces questions et bien d'autres fussent résolues. Sans doute on peut y arriver sans avoir recours aux armes; mais qui ne voit que si les négociations diplomatiques, si les arbitrages peuvent parfois réussir et remplacer la guerre, c'est que derrière les diplomates et les arbitres, les nations en litige ont leurs puissantes armées rangées en bataille? Ce sont ces armées qui leur permettent de discuter et de traiter à l'aise, car elles sont la garantie suprême de leur sécurité et de leur existence même. Que serait l'Angleterre sans sa formidable flotte de guerre, que serait l'Allemagne sans ses épais bataillons?

Sans doute, les armées coûtent cher; tous les ans les budgets militaires dévorent des milliards; mais ces milliards sont, en somme, dans l'état actuel du monde, une prime de sécurité. C'est un mal, si l'on veut, mais un mal nécessaire. Demander aux puissances de réduire leurs armements, c'est leur demander de

s'amoindrir de propos délibéré. En vain soutiendrait-on que la mesure serait la même pour toutes; toutes ne sont pas dans la même situation; les unes, à la suite de diverses circonstances, sont mieux armées que les autres; l'Angleterre a ses cuirassés, l'Allemagne ses régiments. Comment amènerait-on ces nations qui ont la conscience de leur force, à changer leur bonne épée contre un sabre de bois?

Du reste les fortes armées des grands états européens ne sont pas seulement une prime de sécurité, mais parfois aussi une prime de prospérité, en ce sens qu'elles protègent et favorisent le développement du commerce et de l'industrie nationale dans les divers pays du globe; c'est le cas notamment pour l'Angleterre et pour l'Allemagne.

Ceux qui pensent que le désarmement est possible par cela seul qu'il est juste, raisonnable comme si le concert des nations était une assemblée de sages; ils oublient que les peuples, comme les individus, ont leurs passions, leurs appétits et leurs ambitions contradictoires. Certes il vaudrait mieux qu'ils fussent autrement; mais ils sont ainsi, et il faut les prendre tels qu'ils sont. D'ailleurs, il est permis d'espérer que dans les temps futurs, avec les progrès de la civilisation, les nations distingueront plus clairement que leur véritable intérêt n'est pas de s'élever aux dépens d'autrui et suivront sans effort les lois de la sagesse; mais dans l'état actuel du monde il n'en est pas ainsi.

Cela veut-il dire qu'il n'y ait rien à faire? Non

pas; si le désarmement proprement dit est une utopie, les armées peuvent devenir moins vexatoires. Le grand mal des armées d'aujourd'hui, ce n'est pas tant l'argent qu'elles coûtent que le régime de la caserne. Enlever tous les ans à un pays la fleur de la jeunesse; confiner pendant plusieurs années les jeunes gens entre les murs des casernes, à l'âge où la plupart ont besoin de tout leur temps pour se faire une carrière, voilà ce qui est souverainement odieux et ce qui doit disparaître.

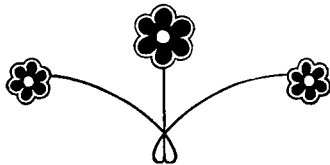
Et cela disparaît déjà! Par la force des choses, à mesure que le service militaire se généralise, le temps du service diminue. Cela est fatal. Autrefois quand les armées ne comprenaient qu'un nombre restreint de citoyens, et que par suite de la courte portée des armes à feu les troupes s'abordaient souvent à l'arme blanche, le séjour sous les drapeaux était long, parce que toute la force de l'ensemble dépendait de l'éducation militaire et de l'expérience des individus. Mais aujourd'hui une armée n'est autre chose que la nation en armes, et si le nombre des soldats est devenu énorme, la valeur militaire de chacun d'eux a beaucoup diminué, car il n'est plus possible de maintenir longtemps de pareilles masses sous les drapeaux, et d'autre part, il est inutile de donner à des soldats munis de fusils à longue portée et à tir rapide les qualités spéciales du soldat d'autrefois. Dans les colossales armées de nos jours, les hommes ne sont plus que des unités toutes semblables, de simple jetons entre les mains des états majors. Le maniement des ar-

mes et quelques exercices suffisent pour former le soldat actuel. A quoi bon dès lors le long temps de service? On l'a compris partout, en Allemagne comme en France. Tout récemment encore un officier français d'un mérite éminent reconnaissait que le service d'un an pouvait suffire; la première année, disait-il, le soldat apprend, la seconde, il désapprend. On pourrait aller plus loin et soutenir que, sauf pour les armes spéciales, le service de six mois serait amplement suffisant. Mais alors, à quoi bon la caserne? Pourquoi faire perdre aux jeunes gens un temps précieux en les occupant de cent besognes fastidieuses? Pourquoi ne pas s'inspirer du système suisse?

Que l'on dise ce qu'on veut, les armées modernes ne sont plus que des armées de soldats citoyens, c'est-à-dire des armées de milices, comme dans l'antiquité. En pareil cas la caserne devient un anachronisme; et, bon gré mal gré, elle est destinée à disparaître. Cela ne se fera pas en un jour sans doute, mais cela se fera cependant et plus tôt qu'on ne croit. A mesure que le temps s'écoule, les peuples comprennent mieux tout ce que la caserne a d'odieux et d'inutile. Ce mouvement est général, même chez les nations les plus militaires comme l'Allemagne. Diminuer le temps du service, diminuer le séjour à la caserne, tel est le vœu unanime des peuples. Or les peuples sont à peu près maîtres aujourd'hui de leurs destinées, ils le deviendront davantage encore et dès lors la caserne disparaîtra ou tout au moins sera réduite au strict nécessaire.

Et pour en arriver là, point ne sera besoin de congrès ni de protocoles. Cela se fera tout naturellement, chez tous les peuples à la fois, lentement, sans secousses, suivant les lois de l'évolution. Et quand la caserne aura disparu, l'on peut dire que la question du désarmement sera entrée dans une phase décisive et que l'utopie d'hier sera près de devenir une réalité.

H. PERGAMENI.





NOS PORTRAITS.

M. VICTOR DENEFFE.

M. VICTOR DENEFFE naquit à Namur, le 23 juin 1835. Élève des plus distingués de notre Université, il y obtint avec la plus grande distinction, en 1860, le diplôme de docteur en médecine, chirurgie et accouchements.

Déjà en 1858 il avait été proclamé lauréat au concours universitaire. Un séjour de deux ans à Paris d'abord, à Londres ensuite, permit au jeune docteur de fortifier et d'étendre son éducation scientifique, sous la direction des meilleurs cliniciens français et anglais.

En 1864, M. DENEFFE obtenait le diplôme spécial de docteur en sciences chirurgicales, et peu après, le 9 janvier 1864, il fut nommé adjoint du cours d'accouchements à l'Université de Gand. D'autre part, les succès de sa pratique et la haute valeur d'un cours libre d'histoire de la chirurgie qu'il donnait à cette époque, attirèrent bientôt sur lui l'attention du Gouvernement, qui le chargea en 1867 du cours de pathologie chirurgicale.

Un arrêté royal du mois de septembre 1868, le nomma professeur extraordinaire à la Faculté de Médecine. Il y fut chargé du cours de



pathologie chirurgicale et de la théorie des accouchements. En octobre 1869, déchargé du cours d'accouchements, il reçut dans ses attributions la clinique ophtalmologique et une partie du cours de médecine opératoire.

En 1873 il fut promu au rang de professeur ordinaire et en 1875 chargé du cours de clinique ophtalmologique et de celui de médecine opératoire. En 1876 il renonça définitivement à son cours de pathologie chirurgicale.

Chevalier de l'Ordre de Léopold en 1881, M^r DENEFFE fut en 1891 promu au grade d'Officier de l'Ordre.

M. DENEFFE est membre titulaire de l'Académie Royale de Médecine, qu'il eut l'honneur de présider en 1893, membre des Sociétés et Académies de Médecine de Gand, Liège, Anvers, Bruxelles, Naples et Reims.

Le savant a été l'objet des distinctions les plus flatteuses de la part des gouvernements étrangers. Il est Commandeur de l'Ordre du Sauveur de Grèce et Officier de l'ordre de la Couronne Royale de Prusse. Son dévouement pendant l'épidémie de choléra qui sévit à Gand en 1866 lui a valu la médaille civique.

M. DENEFFE ne s'est pas désintéressé non plus de la chose publique. Il siège au Conseil communal de Gand, où sa compétence en matière d'hygiène est particulièrement reconnue.

Nos lecteurs verront par la liste que nous donnons ci-après, des travaux et des articles publiés par l'éminent professeur, notamment dans les *Annales de la Société de Médecine de Gand*, la *Gazette des Hôpitaux de Paris*, les

Annales de la Société anatomique de Paris, les Bulletins de l'Académie Royale de Médecine de Belgique, combien considérable a été son activité littéraire. *ou en fait qu'*

Dès ses débuts dans la carrière universitaire, M. DENEFFE s'y montra professeur de talent, comme il s'était révélé praticien brillant dans la clientèle.

Les nombreuses générations d'étudiants qui ont eu la bonne fortune de suivre ses cliniques ophtalmologiques rendent hommage à la valeur de l'enseignement du maître. Claire d'exposition, élégante de forme, la leçon reçoit dans chacune de ces parties son juste développement. Le mot amusant, l'expression pittoresque ou osée ajoutent au charme de la phrase.

M. DENEFFE est d'ailleurs orateur, sachant habilement nuancer le débit de son cours. L'opération se déroule devant l'esprit de l'élève, qui, sans peine, suit le développement de l'idée du professeur.

L'étudiant est initié au diagnostic. Il est fait appel à son raisonnement. Rien n'est laissé à la mémoire.

M. DENEFFE a de plus dans ses attributions le cours de médecine opératoire. Là aussi se retrouvent la clarté et la concision du maître, si particulièrement nécessaires à cet enseignement. Son esprit novateur lui fit imprimer à ce cours, presque exclusivement théorique jadis, un caractère nettement et résolûment pratique.

Comme directeur de la collection d'instruments de chirurgie antique, M. DENEFFE a enrichi le musée chirurgical d'un grand nombre

de reproductions d'instruments rares et intéressants. N'épargnant ni ses peines, ni sa bourse, il a pendant de nombreuses années parcouru la plus grande partie de l'Europe à la recherche de quelque instrument curieux destiné à compléter sa collection. C'est ainsi que l'Université de Gand possède les fac-similé des instruments trouvés dans les fouilles de l'Acropole et de Pompéi, d'autres datant des époques gallo et germano-romaine, un bandage herniaire de guerrier franc et une série nombreuse de superbes dentiers phéniciens et romains.

L'esquisse rapide que nous venons de tracer de la carrière du professeur serait incomplète si nous ne rappelions ici les sentiments d'ardente sympathie que l'homme sut toujours se concilier dans le monde universitaire. M. DENEFPE est de toutes nos fêtes l'un des hôtes les plus assidus. Aussi les étudiants lui montrèrent-ils l'affectueuse estime qu'ils avaient pour lui, quand, dans une manifestation dont le souvenir ému est encore à la mémoire de tous, élèves et anciens élèves, parmi lesquels des professeurs d'Université, lui firent la remise de son buste.

De l'admiration et de la gratitude qu'ont pour lui ses élèves d'hier, nous, ses élèves d'aujourd'hui, nous lui donnons en ces pages un nouveau et sincère témoignage.

BIBLIOGRAPHIE.

1859. Anatomie du système séreux. — Mémoire couronné au concours général des Universités de Belgique (1858-1859).

1860. Observation sur l'emploi du glycérolé de tannin et du chlorure de zinc dans le traitement de la vaginite et de l'urétrite. (*Bulletin de la Société de Médecine de Gand*).

1861. Des injections encéphalo-rachidiennes et de leur application au traitement du Tétanos. (*Annales de la Société de Médecine de Gand*).

1861. De l'emploi des appareils ouatés de Burggraëve dans le traitement des maladies articulaires (*Gazette des Hôpitaux de Paris*).

1862. Séries de leçons professées à la Faculté de Médecine de Paris par le professeur Pajot (*Gazette des Hôpitaux de Paris*).

1861-1862. Leçons recueillies dans les cliniques des professeurs Pajot, Ricord, Velpeau (*Gazette des Hôpitaux de Paris*).

1862. De la fonction de la chambre antérieure de l'œil, considérée comme moyen de guérison des cataractes (*Bulletin de la Société de Médecine de Gand*).

1863. Arthrite rhumatismale de l'articulation sterno claviculaire, Absès circonvoisin. Pyohémie. Mort (*Id.*).

1863. De l'Arthrite sèche (*Id.*).

1863. De la fonction de la vessie (*Id.*).

1864. De la névralgie du nerf lingual et de son traitement par la faradisation de la corde du tympan (*Id.*).

1864. De la fonction de la vessie et de son application à la rétention d'urine causée par le rétrécissement infranchissable de l'urètre.

1865. Impuissance. — Guérison (*Bul. Soc. Méd. Gand*).

1865. Extraction d'une tumeur glandulaire du voile du palais (*Bul. Soc. Méd. Gand*).

1865. Chute sur le périnée. — Rupture complète du canal de l'urètre. Mort (*Id.*).

1865. Du décollement total de la muqueuse de la vessie (*Annales de la Soc. anatomique de Paris*).

1866. Accouchement prématuré artificiel par l'emploi du laminaria digitata. (*Bull. Académie Royale de médecine de Belgique*).

1867. Nouveau cas d'accouchement prématuré artificiel par le *laminaria digitata* (*Id.*).

1867. Recherches sur l'expansibilité du *laminaria digitata* comparée à celle des autres corps dilatants employés en chirurgie (*Id.*).

1869. Du traitement des affections des voies lacrymales (*Gaz. des Hôpitaux de Paris*).

1871. De la coxalgie et de son traitement par l'appareil de Sayre (*Presse médicale Belge*).

1871. Du camphre bromé et de ses applications à la thérapeutique médicale (*Presse médicale Belge*),

1871. De l'influence de l'alcoolisme aigu sur les centres optiques (*Id.*).

1871-1872-1873. Comptes-rendus de la clinique ophtalmologique de Gand (*Id.*).

1872. Du traitement des métrorrhagies par le sulfate de quinine (*Bul. Soc. Méd. Gand*).

1872. De l'emploi du sulfate de quinine dans le traitement des rétinites congestives et séreuses (*Id.*).

1872. De l'emploi du sulfate de quinine dans les inflammations de la rétine et du nerf optique (*Id.*).

1873. De l'emploi du sulfate de quinine dans les hémorrhagies utérines (*Id.*).

1873. Etudes cliniques sur les fistules vésico-vaginales (*Bul. Soc. Méd. Gand*).

1874. De la fonction de la vessie (*Mémoire couronné par l'Académie Royale de Médecine de Belgique*).

1874. De la rétention d'urine et de son traitement par la ponction capillaire de la vessie, avec aspiration (*Annales de la Soc. Méd. Gand*).

1874. Fistule vésico-vaginale guérie par cautérisation (*Bull. Soc. Méd. Gand*).

1874. Fistule vésico-vaginale guérie par cautérisation. (*Bull. Soc. Méd. Gand*).

1874. Des larges ulcères perforants du voile du palais et de leur traitement par la cautérisation (*Annales Soc. Méd. Gand*).

1875. Gangrène dans la jambe par embolie de l'artère poplitée. — Amputation de la cuisse. — Anesthésie locale par le sulfure de carbone (*Annales Soc. Méd. Gand*).

1876. Gangrène de l'avant-bras par embolie de l'artère brachiale. — Amputation tardive. — Guérison. (*Annales Soc. Méd. Gand*).

1875 Anesthésie par injection intra veineuse de chloral. (*Mémoires et Bulletin de l'Académie Royale de Médecine de Belgique*).

1876. Nouvelles études sur l'anesthésie produite par injection intra veineuse de chloral (*Bull. Académie Royale de Médecine de Belgique*).

1877. Nouveaux cas d'anesthésie produite par injection intra veineuse de chloral (*Bull. Acad. Royale de Méd. de Belgique*).

1880. Nouveaux trocarts pour la ponction hypogastrique de la vessie (*Bul. Acad. R. Méd. Belgique*).

1883. L'ophtalmie granuleuse et le Jequerity (*Bull. Acad. R. Méd. Belgique*).

1883. Creuznach. Etudes médicales sur ses eaux chlorurées-iodo-bromurées (Bruxelles, Manceaux, éditeur).

1884. Le Jequirity et la Jequiritine dans le traitement du trachome (*Bull. Acad. R. Méd. Belgique*).

1884. 2^e édition de Creuznach. Etudes médicales sur ses eaux chlorurées-iodo-bromurées (Brux., Manceaux, éditeur).

1884. Le chlorhydrate de cocaïne dans la chirurgie oculaire (*Bulletin de l'Académie Royale de Médecine*).

1884. Le chlorhydrate de cocaïne dans la chirurgie oculaire (*idem*).

1886. 3^e Édition de Creuznach. Études médicales sur ses eaux chlorurées-iodo-bromurées. Bruxelles, Manceaux, éditeur.

1886 Rapport sur l'organisation de l'enseignement odontologique en Belgique et sur les modifications à apporter à la loi sur l'art dentaire (*Bull. Acad. Médecine*).

1883. De la perfectibilité du sens chromatique dans l'espèce humaine (*Bul. Acad. de Médecine*).

1890. De la fonction hypogastrique de la vessie (*Bull. Acad. de Médecine*).

1890. Enquête sur l'état de l'ophtalmie granuleuse en Belgique (*Bull. Acad. R. de Médecine*).

1893. Rapport sur les documents relatifs à l'enquête instituée par le Gouvernement sur l'état de l'ophtalmie granuleuse en Belgique (*Bull. Acad. R. de Médecine*).

1896. L'ophtalmie granuleuse devant le Conseil provincial de la Flandre Orientale (*Bul. Acad. R. de Médecine*).

1896. L'Eucaine en ophtalmologie (*Le Scalpel* 1896).

1897. L'Holocaine en ophtalmologie (*Bull. Acad. R. de Médecine*).

1898. Le Protargol en ophtalmologie (*Bull. Acad. R. de Médecine*).

1893. Étude sur la trousse d'un chirurgien Gallo-Romain du III^e siècle. Cools, éditeur, Anvers.

1896. Les Oculistes Gallo-Romains au III^e siècle. Cools, éditeur, Anvers.

LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA.

Nous nous sommes efforcés, dans cette notice qui n'est d'ailleurs que bien peu personnelle⁽¹⁾, d'esquisser la biographie et l'œuvre du Comte GOBLET D'ALVIELLA. Il s'agissait de faire connaître d'un peu plus près un homme dont la science embrasse un énorme domaine. La tâche était ardue et nécessitait, en outre, un cadre moins restreint. Nous réclamons donc l'indulgence.

(1) BIBLIOGRAPHIE. — Article *Goblet d'Alviella*, dans le *Dictionnaire des Contemporains d'A DE GUBERNATIS*, Florence, 15 novembre 1889, p. 1071, d'après l'*Encyclopédie Contemporaine Illustrée*, Paris, 5 février 1888 article de PH. LINET. — *Biographie Nationale*, vol 7, p. 822, article *Goblet* (Albert-Joseph). — *Bibliographie Académique*, 1866, article *Goblet d'Alviella*.

Né à Bruxelles, le 10 août 1846, le comte Eugène Goblet d'Alviella descend d'une famille dont les chefs avaient depuis trois générations successivement représenté leurs concitoyens dans les assemblées électorales de notre pays. Son arrière grand-père, un éminent magistrat, après avoir servi Joseph II, devint membre du Corps législatif du premier empire français; son grand-père Albert-Joseph Goblet, comte d'Alviella, général belge, prit une grande part à la révolution de 1830, fut plus tard envoyé extraordinaire en Portugal, et se conformant aux instructions du roi Léopold, devint le conseiller de la jeune reine dona Maria; celle-ci pour les services rendus lui conféra le titre de Comte d'Alviella, du nom de l'un des domaines de la maison de Bragance; les électeurs libéraux l'envoyèrent à différentes reprises à la Chambre et il occupa même deux fois le poste de ministre des affaires étrangères durant sa longue carrière (1790-1873).

Ainsi, M. GOBLET puisa à bonne source les principes du libéralisme dont il est l'un des plus dignes représentants. Envoyé d'abord à l'Athénée de Bruxelles, il poursuivit ses études humanitaires à Paris, au Collège Sainte-Barbe et au Lycée Louis le Grand, où il obtint une distinction au concours général de rhétorique en 1864. Il étudia ensuite la philosophie et le droit à l'Université de Bruxelles, où il reçut successivement le grade de docteur en droit, et de docteur en sciences politiques et administratives.

En 1870, il commença son stage d'avocat au barreau de Bruxelles; mais il ne tarda pas à abandonner cette carrière pour se livrer au goût des voyages, au cours desquels il recueillit les éléments de ses nombreux travaux géographiques, et put étudier sur place ces religions dont l'histoire allait devenir une préoccupation de toute sa vie.

Durant l'intervalle de ses examens, il avait parcouru l'Irlande (1865); puis il visita la Suisse et l'Italie (1867), la péninsule scandinave jusqu'au Cap Nord par la Laponie (1868), puis l'Écosse (1870), la Sicile, la Corse et la Sardaigne (1871); le Sahara Septentrional (1872), les îles Canaries; enfin comme l'auteur de la *Vie Simple* il alla au Maroc

(1873). Ces voyages furent décrits dans de nombreux articles de la *Revue de Belgique*, la *Discussion* et le *Courrier de Nivelles*⁽¹⁾, mais d'autres aussi parurent en volumes — *Sahara et Laponie* : I. Un mois au sud de l'Atlas; II. un voyage au Cap Nord. Paris, Plon, 1873; (1 vol. in-18, de 302 pages avec 18 gravures), qui fut réédité et augmenté en 1876; cet ouvrage eut les honneurs de la traduction en anglais par la romancière bien connue, M^{ss} Cashel Hoey sous le titre de *Sahara and Lapland* (London, 1874), et de la traduction en polonais en 1875. En 1873, il publia un voyage *Au Pays des Dolomites*, en un volume illustré de photographies (Bruxelles, Weissenbruch), et trois après dans la Bibliothèque Gilon ses souvenirs d'un voyage dans l'Atlantique : *Comment je n'allai pas en Espagne*, avec une carte.

Monsieur Goblet avait du reste débuté fort jeune dans la littérature; à dix neuf ans, en 1865, il avait écrit l'avant propos du second volume des mémoires sur la révolution de 1830 publiés par son grand-père, le général comte Goblet d'Alviella, sous le titre : *Dix-huit mois de politique et de négociations*, extrêmement curieux pour les négociations de Londres en 1831-32. Quatre années plus tard il écrivait en utilisant les papiers de l'ex-envoyé en Portugal, un livre concernant l'*Établissement des Cobourg en Portugal, étude sur les débuts d'une monarchie constitutionnelle* (Bruxelles, 1 vol. 1869); il traite des difficultés du règne de Dona Maria II qu'avait épousé en 1836 le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, un parent de notre premier roi.

C'est vers ce temps que cinq ou six jeunes avocats libéraux

(1) *Revue de Belgique*. — Une excursion dans l'archipel des Lipari, mai 1871. — Souvenirs de l'Irlande occidentale, octobre 1871. — L'île d'Elbe, décembre 1871. — Un prétendu voyageur belge dans l'Afrique centrale, Pierre Fardé, février 1878. — Souvenir du Canada, septembre et octobre 1881. — Huit jours dans l'archipel anglo-normand, septembre 1894. — Dans la *Discussion*, Bruxelles, 1870-73 : Ruines et Décombres, 18 juin 1871. — Correspondance antédiluvienne, 26 nov. 1871. — Lettres sur les Cornouailles, 13, 20 et 27 octobre 1872. — Dans le *Courrier de Nivelles*, l'île de Skye, 1872.

fondèrent un journal libéral progressiste, *la Discussion* (1870-1873) où M. GOBLET fit son apprentissage de polémiste; les collaborateurs n'étaient autres que MM. GRAUX, son collègue actuel de l'Université de Bruxelles et ancien ministre des finances; OLIN, qui devint ministre des Travaux Publics; CH. BULS, qui depuis de longues années est bourgmestre de Bruxelles, etc.

Cette même année ayant lu dans les journaux l'annonce d'un concours ouvert à Paris par la *Société des Amis de la Paix*, pour la rédaction de l'ouvrage le plus utile à la propagation des vues de cette société, il profita de ses vacances universitaires pour rédiger un manuscrit qu'il envoya à Paris vers la fin de l'année.

Le jugement du concours n'était point rendu quand éclata la guerre de 1870 qui porta un coup si sensible aux aspirations humanitaires de l'époque; on n'a qu'à lire par exemple les illusions de M. LAURENT dans son dix-huitième volume des *Etudes sur l'Histoire de l'Humanité* paru à la veille de la déclaration de guerre.

Depuis il donna une préface à un opuscule d'un anonyme : *La France veut-elle la guerre avec l'Allemagne* (1872)? Quelque temps après le comte GOBLET d'ALVIELLA se trouvait au delà de Touggourt, dans le Sahara, avec l'expédition française du général LACROIX, ne pensant plus ni à son manuscrit, ni au concours, quand une lettre vint lui apprendre que le jury avait partagé le prix entre trois concurrents sur quarante manuscrits, et qu'il était l'un des trois vainqueurs. Un des deux autres était M. MÉZIÈRES, aujourd'hui membre de l'Académie française et ancien député de Meurthe et Moselle.

Le rapport de M. FRÉDÉRIC PASSY, l'éminent économiste bien connu, disait entr'autres du travail de M. GOBLET : « Cet ouvrage, parfaitement résumé dans sa devise : *Désarmer ou Déchoir*, prévient dès l'abord en sa faveur par de justes dimensions aussi bien que par la netteté matérielle de ses divisions; il ne dément, à l'examen, aucune de ces bonnes impressions. C'est d'un bout à l'autre un travail excellent. Le sujet, bien compris et bien étudié, est traité avec méthode dans une

série de chapitres bien distribués. Le style précis et toujours clair, va droit au bout comme la pensée, sans effort, sans grand élan, à vrai dire, mais aussi sans écart et sans rien donner à la piperie des mots ni à fantasmagorie des idées... La fin, à laquelle les événements terribles de 1870 sont venus donner une trop éclatante confirmation, quoique entachée de quelques légères inexactitudes économiques, est fort belle, et d'une vigueur qui permet de supposer que l'écrivain s'est à dessein contenu pour rester simple et éviter jusqu'à la moindre apparence d'exagération et d'enflure ». Quand l'ouvrage parut en 1872 (chez MUQUARDT, Bruxelles) M. F. PASSY le fit précéder d'une lettre des plus flatteuses à son auteur. On ne sait que louer dans l'ouvrage ou la clarté du plan ou la lucidité de l'exposition : pénétrant jusqu'aux origines de la guerre, il nous montre successivement l'opinion de l'antiquité, du christianisme et de la philosophie du XVIII^e siècle sur cette institution atroce, dénie à la guerre toute assimilation au droit, attire l'attention sur le fait que les peuples ont senti eux-mêmes qu'il fallait en atténuer les faits, que beaucoup d'esprits se sont déjà ingénies à trouver une combinaison pour assurer le règne de la paix et conclut au désarmement général après avoir insisté sur les résultats désastreux de la paix armée pour la richesse publique.

Dans sa postface intitulée la *Réforme internationale au point de vue pratique et actuel*, M. GOBLET soutient que l'arbitrage est insuffisant pour suppléer à l'absence de ces institutions et préconise l'organisation d'une juridiction internationale chargée de régler les conflits⁽¹⁾.

La même année où parut ce volume, les électeurs de Bruxelles l'envoyèrent siéger au Conseil provincial du Brabant. Comme cette assemblée ne tient guère qu'un mois de session par an, l'exercice de son mandat ne l'empêcha pas de poursuivre le cours de ses voyages. C'est ainsi qu'en 1875 il accompagna le prince de Galles, comme correspondant spécial

(1) Ce livre se trouve à la Bibliothèque de l'Université de Gand, Jurisprudence 8921, III.

de l'*Indépendance Belge*, dans le voyage féerique que l'héritier de la couronne britannique poursuivit à travers les provinces anglaises et les cours indigènes de l'Inde. Pendant que ces *Lettres de l'Inde* étaient avidement lues par le public belge, un roman anonyme *Partie Perdue* parut dans la *Revue de Belgique* (dont il était depuis 3 ans le Directeur), qui intrigua vivement le public par les connaissances de la situation politique et sociale en Belgique qu'il révélait; plein d'exquises descriptions des Ardennes Belges, il fut très goûté; l'on ne connut le nom de l'auteur que lorsque l'année suivante il parut en volume à Paris (FISCHBACHER, 1877); ce fut d'ailleurs la seule incursion de M. GOBLET dans le domaine du roman. FLORENT MORE le traduisit en néerlandais en 1882 sous le titre de *Verloren!* Durant son séjour dans l'Inde, M. GOBLET put étudier *de visu* les diverses religions de ce coin mystérieux de notre globe et en rapporta une ample moisson d'observations. A la fin de son séjour dans ce pays, il entreprit pour son compte personnel, une excursion chez les bouddhistes de l'Himalaya jusqu'aux grands monastères bouddhiques, les *Wiharas*, qui bordent les frontières du Thibet. Le récit en parut sous le titre *Inde et Himalaya, souvenir de voyage*, avec 1 carte et 10 dessins d'HENRI DE MONTAUD, (1 vol. 1877 Paris, PLON) qui eut bientôt une seconde édition (1880)⁽¹⁾.

Les travaux géographiques et les voyages de M. GOBLET avaient depuis longtemps attiré sur lui l'attention des spécialistes; les rédacteurs de l'Encyclopédie Nationale, *Patria Belgica* lui confièrent en 1875 le soin de faire l'histoire des *Voyages, découvertes et émigrations des Belges* (III^e volume, pp. 185-214), où il put développer ses vastes connaissances basées sur une érudition étonnante; jusque là on ne possédait qu'un mémoire vieilli de JULES DE SAINT-GENOIS et des biographies particulières de voyageurs belges, entr'autres par DE REIFFENBERG.

(1) Nous recommandons vivement cet ouvrage aux membres du *Polyclinic Club*, dont les tendances deviennent de plus en plus bouddhistes [Grand-Véhicule].

Le travail de M. GOBLET, condensé et exact, doit être consulté par quiconque s'occupe des émigrations et colonies des Belges, car l'auteur déclare dès le début que les Belges n'ont jamais fait aucune découverte géographique; il y met à juste titre en doute celles des Açores attribuée à des Flamands, et met à nu la supercherie d'un prétendu voyage de P. FARDÉ, un missionnaire Gantois, dans le Sahara; l'auteur insiste en terminant sur les nécessités de l'organisation sérieuse de l'étude de la géographie en Belgique.

Aussi quand M. GOBLET fut rentré de l'Inde dans la patrie, fut-il appelé par le roi Léopold II, avec les sommités géographiques de l'Europe, à la conférence internationale qui se tint en septembre 1876, au Palais de Bruxelles, sous la présidence du roi et d'où sortit l'œuvre du Congo. Les travaux et les publications du Comte GOBLET D'ALVIELLA lui ont valu, du reste, d'être élu, à deux reprises à la présidence de la Société Royale Belge de Géographie.

Ce fut également en 1876 qu'il lança une brochure contenant les *Documents du procès intenté au général Benens pour défendre la mémoire du général comte Goblet d'Alviella*, son grand-père, et émit le vœu de voir s'organiser des promenades scolaires dans le *Projet d'organisation de l'enseignement populaire*, publié par la Ligue de l'Enseignement. Les rédacteurs de la *Belgique Illustrée* lui demandèrent une description du bassin de l'Ourthe (1878, t. II), et il accorda également sa collaboration à l'encyclopédie *Cinquante ans de Liberté*, où il traita la Vie politique de Belgique de 1830 à 1880 (t. I, 1882). En effet M. GOBLET envoyé en 1878 par les électeurs de l'arrondissement de Bruxelles à la Chambre des Représentants s'y était fait remarquer dès l'abord par son éloquence et l'étendue de ses connaissances; il s'était depuis longtemps fait connaître par son hostilité en politique au cléricanisme et maint article de la *Revue* qu'il dirigeait étaient consacrés à ce thème.

Quant aux *Lettres de Belgique* qu'il adressa (1876-1877) au *Temps* de Paris, elles témoignent d'une connaissance profonde de la situation politique et sociale de notre pays à cette

époque. Un article qu'il publia dans la *Revue de Belgique* en juillet 1876 : *Comment on élève autel contre autel*, est l'exposé d'une tentative qui, si elle eût réussi, eût placé notre pays dans un état tout autre au point de vue politique. Pénétré de la nécessité de concilier la religion avec les tendances progressistes de notre époque, il participa à la campagne entreprise par l'éminent économiste et penseur EMILÉ DE LAVELEYE, professeur à l'Université de Liège, pour aider en Belgique au développement du protestantisme libéral, plus favorables aux libertés publiques et aux institutions démocratiques que le Catholicisme papal, qui condamne toute idée de progrès. On sait que beaucoup de libéraux de marque, professeurs d'université, avocats, médecins, se rallièrent à ce mouvement : mais son but était trop élevé pour qu'il put entraîner la masse.

Aussi dès son entrée dans le Parlement, poursuivit-il la campagne, commencée dans la *Revue de Belgique*, pour la séparation complète de l'Etat et des Eglises. C'est surtout dans la discusion de ce qui touchait à l'instruction publique que M. GOBLET D'ALVIELLA exposa ces idées nobles et bien-faisantes dont l'élévation faisait d'autant mieux ressortir l'ignorantisme et l'esprit réactionnaire de ses adversaires.

Il fut réélu en 1880, et pendant quatre ans il voua toute son activité à veiller aux intérêts matériels et moraux de ses concitoyens. On sait qu'en Belgique le peuple ne voulut pas de l'instruction et fit tomber ceux-là qui voulurent lui en faire donner : Monsieur GOBLET partagea avec ses amis de Bruxelles l'échec que subit en 1884 le parti libéral tout entier; il se retira dès lors, peut-on dire, de la politique active pour se livrer tout entier à ses études philosophiques qui, depuis son voyage dans l'Inde, l'ont de plus en plus attiré vers l'histoire des religions.

En effet M. GOBLET paraît avoir trouvé alors seulement sa véritable direction; c'est dans ces études qu'il put développer ses connaissances étendues et les résultats des observations qu'il avait recueillies au cours de ses grands voyages. Déjà quatre articles dans la *Revue des Deux Mondes* traitant ce sujet

épineux de tentatives modernes de quelques peuples de concilier la religion et la raison, avaient fortement attiré l'attention sur lui; deux d'entre eux furent traduits en Amérique, un autre dans l'Inde. En 1884, il reprit ce thème dans un grand volume : *L'Evolution Religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous*⁽¹⁾. L'auteur y étudie le conflit croissant entre le dogmatisme et le rationalisme; toute révélation tend à se confondre avec le mythe dont elle est une forme moins diaphane sous l'influence de la Raison que Locke croyait devoir être son alliée. L'individu en arrive ainsi au rejet de toute croyance, mais forcé de vivre sous les lois d'une éthique sans attrait, froide et impérieuse, dénuée de cet idéalisme quasi-mystique propre au dogme, il s'aperçoit bientôt que la raison ne doit pas toujours le dominer en maîtresse absolue, qu'il faut une place au sentiment; que c'est même un charme pour la raison de s'humilier parfois, un autre de se taire quand le cœur parle.

Il vit alors que la démolition de l'édifice idéaliste s'était faite trop rapide; il considéra de plus près ses ruines, chaque échelon posé par une longue génération depuis les fétichistes jusqu'au déisme: il fallait réédifier après avoir détruit. Ce fut le sentiment de son impuissance d'élaborer une philosophie qui unirait les exigences de la science positive et de l'idéalisme moral qui l'étreignit tout d'abord, mais par un effort génial tentant cette fusion bienfaisante il plaça sur l'autel cette même Raison par laquelle il venait de faire crouler le temple dogmatique.

Cela restait debout pour d'autres, en dehors de l'intellectuel hardi qui venait de secouer ses préjugés; mais la révolution qui venait de s'opérer dans l'Idée ne pouvait rester sans influencer les religions révélées qui dominaient. Une évolution se produisit dans leur sein, et les Eglises protestantes de par leur principe même de libre interprétation du texte en ressentirent

(1) Université de Gand, *Catalogue des accroissements de la Bibliothèque* N° 13544. Publié à Paris, GERMER-BAILLÈRE, 1884.

les premiers effets. C'est surtout en Angleterre et aux Etats-Unis que M. GOBLET avait pu étudier ces phénomènes curieux, pour examiner ensuite « l'action de la culture anglo-saxonne sur l'esprit de la vieille philosophie hindoue ». Le fait que l'éminent professeur de Bruxelles se trouve étranger à toute Eglise, le rendait particulièrement bien placé pour entamer cette étude avec impartialité. Aussi reçut-il un accueil des plus favorables, non seulement parmi les sectes dont l'auteur décrivait les rites et les tendances, mais encore dans les revues et journaux, tant orthodoxes que libéraux, des protestants (DE PRESSENSÉ, dans *la Revue politique et littéraire*), des juifs (*the Jewish World*), des brahmaïstes (Miss S. D. COLLET, *Modern Review*), et même dans la *Revue Catholique*. La raison de ce succès doit-être cherchée, sans doute en premier lieu, dans l'impartialité de l'ouvrage.

« C'est, si je ne me trompe, — disait à ce propos, dans la *Revue critique d'Histoire et de Littérature*, un juge compétent entre tous, M. JAMES DARMESTETER, — le premier travail d'ensemble qui ait encore été fait sur ce grand mouvement, et il est tracé avec une ampleur de lignes, une clarté et une simplicité de vues que la critique religieuse de nos jours, semblait avoir oubliées ».

En second lieu, l'auteur s'attache à faire ressortir plutôt les principes concordants et utiles des religions, que leurs côtés contradictoires et pernicioeux (Introduction, p. IX), à montrer que toutes les religions, produit de causes naturelles, renferment à côté d'inévitables erreurs, un élément de vérité et restent soumises à la loi du progrès (p. XIX); aussi sont-elles à la fois vraies et bienfaisantes en tant qu'elles symbolisent et encouragent la tendance vers la perfection. — A peine ce livre eût-il paru que déjà en 1885 le Rev. J. MODEN le traduisit à Londres sur le titre de : *The Contemporary Evolution of Religious Thoughts in England, America and India*.

L'année précédente, la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Bruxelles, appréciant la haute valeur de ces beaux travaux, conférait à M. GOBLET D'ALVIELLA, chargé

de cours, le titre si rarement accordé de docteur *honoris causa* et créait pour lui une chaire d'histoire des religions, la première qui ait été établie en Belgique, inaugurant ainsi un enseignement nouveau, dont l'importance à tous égards avait été trop méconnue. Depuis longtemps les travaux des aryannistes avaient permis par l'amoncellement de matériaux innombrables et des plus précieux, et par l'étude des débris d'un passé reculé, de remonter jusqu'aux sources des cultes modernes. Il fallait quelqu'un pour étudier ces documents nouveaux au point de vue de la morale et de la philosophie; les travaux de VERNES et de MULLER, de DARMESTETER et de BURNOUF avaient montré l'inanité des prétendues innovations en matière religieuse en prouvant par les écrits védiques et zendes qu'il y a là bien peu de neuf. Dans son discours ou *Leçon d'ouverture* sur les préjugés qui entravent l'étude scientifique des Religions, M. GOBLET prend position entre les linguistes et les ethnographes pour ce qui concerne la méthode d'investigation : « pas d'exclusivisme, pas de préjugé », dit-il (p. 28). Il prétend que toutes les religions sont des produits nécessaires de l'esprit humain, qu'elles sont soumises à des lois naturelles dans leur naissance, leur développement et leur déclin, comme les autres manifestations de l'esprit humain et que toutes représentent des efforts imparfaits pour réaliser un idéal parfait.

En 1887, il publia dans *la Revue de l'instruction Publique* le Résumé de son cours, qu'il fit paraître ensuite sous le titre : *Introduction à l'Histoire générale des Religions*⁽¹⁾.

Partant du principe que la religion est née pour ainsi dire avec l'homme, elle s'est trouvée en rapport au début avec *l'état rudimentaire* de son intelligence.

Tour à tour litholâtre et hydrolâtre, il adora aussi les arbres et les animaux, les phénomènes du ciel, le feu et les astres; d'autres vénérèrent la terre, le ciel, les esprits, les morts. Cette dernière croyance engendra les conceptions

(1) Bruxelles, Muquardt, 1887. — Biblioth., Univ. de Gand, Acc. 21421.

relatives à la vie future, bases de tous cultes; mais ceux-ci n'ont pu se débarasser, tout perfectionnés qu'ils furent, du conservatisme des éléments absurdes et immoraux des mythologies dont ils sont le progrès, continuant à subsister à côté des aspirations les plus hautes de l'âme humaine.

Comme appendices à ce livre Monsieur GOBLET publia un éloquent plaidoyer sur la *Nécessité d'introduire l'histoire des religions dans l'enseignement public*⁽¹⁾ puis s'attacha à réfuter les différentes *Objections* présentées à la méthode de son cours. Ce livre, en somme l'un des plus suggestifs pour tous ceux qui sont déjà quelque peu initiés à l'histoire des religions antiques, devrait être consulté par tous les étudiants et surtout par ceux de philosophie.

Pendant qu'il professait ses premiers cours, M. GOBLET avait pris parti pour SPENCER qui, fidèle à ses idées sur l'évolutionnisme, avait émis la théorie du rôle social des religions⁽²⁾.

Et dans sa *Religion ou Irréligion de l'Avenir*⁽³⁾ il revenait à son idée favorite « que toutes les religions renferment une part de vérité, mais seulement une part, et, à ce point de vue, elles se complètent les unes les autres, sans cependant épuiser dans leur ensemble l'idéal dont elles ont pour mission de nous rapprocher sans cesse. »

Cette même année 1887, M. GOBLET fut nommé membre correspondant par la classe des lettres de l'Académie Royale de Belgique.

Détail assez curieux : il était, lors de son admission, le plus jeune membre de la classe, comme il avait été le plus jeune

(1) Reproduit dans la *Revue de l'Histoire des religions* (t. VI, 1882) et en appendice dans l'ouvrage de M. MAURICE VERNES : *L'histoire des religions en France et à l'étranger* (Paris, 1887).

(2) *Revue de l'Histoire des Religions*, t. IX (1884), t. XI (1886); la défense de Spencer, « Sur la valeur religieuse de l'inconnaissable », contre la critique de F. HARRISON, a été traduite en anglais dans l'ouvrage du professeur E. L. YOUMAN, *The Nature and Reality of Religion, a Controversy*, N. Y. APPLETON, 1885.

(3) Bruxelles, MUQUARDT, 1887.

membre du Conseil Provincial, et, plus tard, de la Chambre des Représentants, lors de son entrée dans les assemblées politiques.

Entre temps l'éminent professeur continuait ses recherches laborieuses ; l'éditeur GILON de Verviers lui demanda, pour sa *Bibliothèque*, l'*Histoire religieuse du Feu* (1886). Mais bientôt parut de lui une œuvre capitale, refonte d'une foule d'articles parue dans la *Revue des Deux-Mondes*⁽¹⁾, les *Bulletins de l'Académie Royale de Belgique*⁽²⁾, la *Revue de l'Histoire des Religions*⁽³⁾.

A chaque page l'on perçoit la profonde intimité de l'auteur avec toutes les littératures anciennes et modernes : sous ce rapport, je ne pourrais mieux faire que de le comparer à EM. DE LAVELLEYE, son ami, à qui il dédia son *Evolution religieuse*. Etudiant les *Migrations des Symboles*⁽⁴⁾, il montre les nombreux emprunts que les religions diverses se sont permises l'une à l'autre, par le désir d'arriver à une représentation insaisissable de la Réalité suprême où toutes tendent, et prouve par là que tout symbole en soi est bienfaisant dans la mesure où il contribue à éveiller en nous les idées du Bien et du Beau.

Il les poursuit dans leur évolution, les compare, les analyse soit pour les ramener à leur vraie origine, soit pour déterminer leur véritable signification, empruntant à la Sigillographie, à la Céramique, à la Numismatique, à la Glyptique et surtout à l'Archéologie, ses documents les plus sûrs et les plus marquants.

M. GOBLET présida la même année que parut ce curieux volume, la septième session du Congrès de la Fédération archéologique et historique et prononça en cette qualité un

(1) Mai 1890.

(2) T. XVI, 333, 623; t. XVIII, 291; t. XIX, 633; t. XX, 359.

(3) T. XX, 1889, 315.

(4) *Les Migrations des Symboles*, Paris, Leroux, 1891. (Traduit en anglais avec introduction et notes de Sir GEORGES BIRDWOOD sous le titre de : *The Migration of Symbols*. London, 1894). Bibl. Univ. Gand, Acc. 22363.

remarquable discours d'ouverture⁽¹⁾, et quand les membres du Congrès vinrent rendre visite à Court-St-Etienne où il réside habituellement, le président leur remit le *Petit Guide Pratique de C. St-E. et de ses environs* qu'il avait publié pour leur utilité.

Cette même année encore les administrateurs de la *Fondation Hibbert* pour la propagation de l'unitarisme, invitèrent le savant professeur de Bruxelles à donner à Oxford l'histoire des religions dans la chaire illustrée depuis 1878 successivement par MM. MAX MULLER, LE PAGE RENOUF, T. W. RHYS DAVIDS, KUENEN (de Leyde), ERNEST RENAN, ALBERT RÉVILLE, PFLIEDERER (de Berlin), RHYS, SAYCE et HATCH, tous trois de l'université d'Oxford. Et ce fut là qu'il donna ces belles conférences sur l'origine et le développement de *L'Idée de Dieu d'après l'Anthropologie et l'Histoire* que le révérend PH. WICKSTEED traduisit bientôt en anglais⁽²⁾.

Plus encore que dans ses écrits antérieurs, l'auteur refuse de se placer à un point de vue latéral pour reconstituer les premières formes et les premiers développements de la religion, mais prétend tirer parti à la fois de l'histoire et l'ethnographie comparée, de la linguistique et de la psychologie. Après avoir ainsi discuté et affirmé sa méthode, il aborde le problème difficile de la Genèse de la notion du divin, déjà effleuré dans son cours de l'Université de Bruxelles, et montre les phases diverses de ce concept depuis le polydémonisme au monothéisme à travers les stades intermédiaires du polythéisme et du dualisme physique, puis moral. Il ne s'arrête point à l'idée du Dieu unique, mais montre le combat engagé dès lors par la science contre les religions, non contre la religion; la reprise de la lutte antique non contre l'existence de Dieu, mais de ses hypostases intermédiaires, contre les dieux

(1) *Compte rendu de la septième session du Congrès de la Fédération archéologique et historique*, 1829, p. 126. [Bibl. Univ. Gand, Acc. 21554].

(2) Bruxelles, MUQUART, 1892. [Bibl. Univ. Gand, Acc. 23906]. — *Lectures on the Origin and the Growth of the Conception of God*, London, 1892 (Collection des HIBBERT'S Lectures).

« seconds ». Il semble se rallier à l'opinion de SPENCER sur l'Inconnaissable, « l'Énergie infinie et éternelle dont procèdent toutes choses », définition que M. ARNOLD a élargie en dénommant l'Être suprême, « l'Éternel pouvoir qui travaille pour la droiture ». Mais ce que je préfère dans ce livre c'est le beau chapitre sur « l'Avenir du Culte d'après son passé » ; M. GOBLET se console en présence du pessimisme et du matérialisme moderne que tout Dieu « individuel » peut périr, mais ce qui ne peut s'éteindre, c'est la conception, enfermée dans ce vocable, d'un Pouvoir surhumain, qui, se réalisant suivant des lois, se révèle à l'homme dans la voix de la conscience et dans le spectacle de l'univers.

Depuis 1892 M. GOBLET s'est signalé par des articles clairvoyants sur la politique intérieure dans la Revue qu'il dirige. Je signalerai seulement : *Les débuts du suffrage universel* (novembre 1894), la *représentation proportionnelle et les alliances du libéralisme* (15 juillet 1896) enfin dernièrement *Les ballotages et la morale des dernières élections*.

En 1894 l'auteur de si remarquables travaux fut nommé professeur extraordinaire à l'Université de Bruxelles puis peu après promu à l'ordinariat. Quand en 1896, il professa à l'Extension de l'Université libre ses belles conférences sur les *Premières Civilisations*, parues dans la *Revue de l'Université de Bruxelles* (janvier 1896) une foule considérable suivit fidèlement les enseignements du savant éminent.

Nommé recteur en 1896, il prononça un discours très remarqué sur la *Personnification civile des Universités* tout inspiré de la sollicitude et du dévouement sans bornes pour l'institution qu'il dirigeait.

M. GOBLET n'avait nullement abandonné dans l'entretemps ni ses recherches sur les symboles, ni ses études sur les religions de l'Inde.

Une nouvelle étude sur *Le thème symbolique de l'arbre sacré entre deux créatures affrontées* avait paru dans les Bulletins de l'Académie en 1892 ; ce fut là aussi que le savant critique donna deux rapports sur les travaux de l'érudit sans-critiste de l'Université de Gand, M. LOUIS DE LA VALLÉE

POUSSIN, présentés à la Classe des Lettres de l'Académie : *Des impuretés et des Purifications dans l'Inde antique* (1890), et le mémoire couronné sur le *Bouddhisme du Nord de l'Inde (Népal)* (1896). Et ce même courant d'idées anime sa lecture faite à la séance publique de la Classe des lettres, le 13 mai 1896 intitulée : *Au vingt-troisième siècle avant notre ère.*

En 1897, l'Académie voulant donner à M. GOBLET un éclatant témoignage de son admiration pour les hautes qualités scientifiques qui le distinguent, désigna le brillant professeur pour la présider.

Cette même année il publia à Paris chez LEROUX un volume illustré où, reprenant une idée déjà émise en germe dans *La Migration des Symboles*, il montrait *Ce que l'Inde doit à la Grèce*, travail des plus nouveaux et des plus remarquables.

Nous ne pouvons citer les nombreux articles des revues nationales ou étrangères que M. GOBLET fait paraître sans cesse. Nous nous bornerons seulement à signaler une brochure parue il y a un an : *Rapport sur la situation du parti libéral*, présenté au Conseil général de l'*Alliance* (qu'il avait contribué à fonder), et où l'auteur montre, sans rien vouloir atténuer, dans toute sa netteté l'état réel de notre parti en ce moment.

Telle est, à notre connaissance, l'œuvre actuelle du comte GOBLET D'ALVIELLA.

Puisse-t-elle, féconde, se continuer dans le domaine politique comme dans le domaine scientifique!

J. STORIKUUL.





GALERIE
DES
CÉLÉBRITÉS ESTUDIANTINES
PASSÉES ET PRÉSENTES.

Maurice Lippens : *L'Étudiant*. — Il le fut si peu, — du moins dans le sens qu'on attache d'ordinaire à ce mot. Il n'aimait ni les joyeuses guindailles, ni les bruyants tonneaux, ni les bals enivrants, ni les expéditions nocturnes. On ne le voyait à la Générale que lorsqu'on discutait une question sérieuse. Ce fut lui qui proposa d'envoyer une adresse d'admiration à Julie pour le féliciter de sa noble attitude⁽¹⁾. Ce fut grâce à sa généreuse intervention, que la Générale possède sa nouvelle et superbe lumière⁽²⁾.

Tout le monde se souvient encore du magistral discours qu'il prononça lors de la remise du drapeau.

Longtemps économiste puis administrateur de la Maison des Etudiants, il fit preuve dans ses délicates et difficiles fonctions, d'une zèle et d'une rare compétence — je parle sérieusement — et il aurait passé de la vice-présidence à la présidence,

(1) La première épreuve nous ayant apporté avec cette facétieuse coquille un moment de douce joie et de suave mélancolie, nous ne l'avons pas corrigée. C'est Zola qu'il faut lire.

(2) Encore ce typo! Le Gros en aura la jaunisse, car l'éclairage de la Générale lui est un cauchemar affreux. C'est bannière qu'il faut lire.

si sa modestie — ou son papa — ne l'avait empêché d'accepter cette haute fonction.

Le sous lieutenant... aux chasseurs-éclaireurs. — Par sa noble prestance, par son allure élégante et martiale et surtout par ses connaissances approfondies en matière d'art militaire, — je parle encore sérieusement — MAURICE LIPPENS était appelé à occuper de bonne heure un grade élevé dans le corps d'élite qu'est le bataillon des chasseurs-éclaireurs. Il était encore étudiant que déjà ses brillantes qualités lui valurent les galons de caporal. Puisse l'avenir rendre justice mieux encore à ces superbes dispositions, c'est le vœu que nous formons, nous et toute la jeunesse intellectuelle.

L'avocat. Le plus grand avocat du barreau de Gand — par la taille — en attendant qu'il le devienne par sa profonde science, ce dont nous ne doutons nullement.

PIERRE.

Eugène Boddaert.

En r'montant, en r'montant le boulevard St-Miche.

En r'montant, en r'montant le boulevard des étudiants!

C'est EUGÈNE qui chante, c'est sa voie claironnante qui résonne, déchirant la fumée des pipes qui l'entoure d'une auréole bleue. Voyez comme il se démène, comme il gesticule!

Ses bras, pareils à des ailes de moulin fouettées par un vent furieux, s'agitent au dessus de sa tête qui pirouette. Tout son être se contorsionne! Est-il crâne, est-il beau, lui, l'éphèbe qu'on acclame, qu'on ovationne!

Car on n'y résiste guère, à son entrain endiablé, et j'ai vu maint étudiant pris de délire rien qu'à l'entendre.

Le chant pourtant ne l'a pas toujours tenté et le temps où il jouait la comédie dans le monde select, où de jolies mains de femmes l'applaudissaient, n'est pas bien loin encore.

On m'a assuré qu'il excellait dans cet art et qu'il a fait battre plus d'un cœur.

Pourquoi alors, me demanderez vous, a-t-il abandonné cette voie, pourquoi a-t-il renoncé à ses succès d'anlan? Qu'est-ce

qui a pu le déterminer à fuir les salons, où son élégante personne attirait les regards des belles dames, pour se lancer dans le monde étudiantin ? On a prétendu qu'il chauffait sa candidature de président de la « Générale », mais jamais il n'a brigué cet honneur, pas plus à la « Médecine » qu'à la « Littéraire ».

Mystère quo tout cela ! Seraient-ce par hasard les succès éclatants que son ami SIMON a remportés dans ces derniers temps comme chanteur, qui ont mis l'étincelle à sa nouvelle passion ? Serait-ce un brin de jalousie qui se ferait jour chez lui sous forme de romances et de gestes ? S'il en est ainsi le mal n'est pas grand et nous nous garderions bien de nous en plaindre ou de l'en blâmer.

— A ses heures, il est aussi conférencier, dernièrement encore il fit à la « Littéraire » une causerie très goûtée sur « Cyrano de Bergerac » pour lequel il était follement emballé. Il a d'ailleurs rapporté de ses tournées en France un accent tout à fait parisien qui a contribué pour une bonne part à faire son nom.

Mais ses talents ne se bornent pas là. Comme acrobate il est d'une force peu commune. Qui ne l'a admiré faisant des séries, non de caramboles, mais de cumulets ?

Qui ne se rappelle ses parties de lutte avec son alter ego, « le Mensch », la nuit, par un beau clair de lune ? Un jour aussi, Nouveau St-Antoine, il prit sous sa protection un petit cochon de lait qu'il dressa dans les Jardins de la Biloque.

En lisant ces lignes, vous croyez sans doute, cher lecteur, avoir affaire à un dilettante qui cherche à se désennuyer de la sorte d'une existence sans but ! Eh que non ! Vous avez sous les yeux les traits d'un futur disciple d'HIPPOCRATE et du frère CÔME.

Chassant de race, EUGÈNE étudie la Médecine et il l'étudie bien. On ne croirait jamais que c'est là l'étudiant qui jadis, par ses espiègleries, faisait le désespoir de ses maîtres. Quantum mutatus ab illo !

Il a passé de brillants examens, a été interne à l'hôpital et

est actuellement aide de clinique. La chirurgie l'intéresse surtout, il a déjà manié le bistouri avec succès. J'eus l'heur d'assister à sa première opération et puis vous affirmer qu'il la fit avec brio. A cette occasion un poète l'a chanté dans des vers très suggestifs. Plus tard il redressera des bossus et les façonnera à son image, impeccable comme lignes. Pourtant il ne néglige pas les autres branches de la médecine et a fait des études spéciales sur le choléra. Jef vous le dira.

Mais tout homme, quels que soient ses talents, ses qualités, a son petit défaut, son faible comme on dit communément.

EUGÈNE n'échappe pas à la règle : il est coquet. Les cheveux bien pommadés, sentant bon, la ligne irréprochable, la moustache à la russe, la cravate correcte, il apparaît sous sa jaquette sanglant sa taille svelte, comme le modèle du gynécologue fin de siècle. Devant l'objectif du photographe il pose volontiers de profil, et, caressant sa moustache du revers de la main, prend un air digne.

Mais son grand faible, voulez-vous le connaître? Approchez l'oreille, mais chut! entre nous...

RIELLA.

Léon Adam. — Namur vit naître par un jour froid de janvier un jeune poupon criard qui devait étonner plus tard les éphèbes réunis pour sucer la science à la mamelle gonflée de l'Université de Gand. Les fées assemblées autour de son berceau discutèrent longuement le nom à lui donner. Une d'elles voulait à toutes forces l'appeler Charles; mais voyant déjà dans son regard l'oculus medicus, elles trouvèrent que l'alliance de ces deux noms *Charles* et *Adam* serait peu favorable à notre futur hippocrate et ouvrirait un champ trop aisé à la plaisanterie facile.

Après avoir poli sa part des bancs de l'école moyenne et de l'athénée, il débarqua à l'Université le chef coiffé d'une casquette en drap de billard authentique et la dextre armée d'un chéne de dimensions respectables qu'il appelait modestement son porte-mine. — Membre assidu de la Générale et de la Médecine il défendit avec acharnement sa

virginité comitardienne jusqu'à ce que l'ineffable Mensch et le suave Jef le décidèrent de leur voix la plus douce à accepter les fonctions de commissaire du doctorat dans le comité de la Médecine — Mais il était parti et quand il eut goûté des honneurs son appétit ne connut plus de bornes.

Il est vice président de la Médecine et l'année prochaine verra j'en suis sûr se couvrir ses épaules de la peau de chat présidentielle.

Namur est, dit-on, célèbre par ses couteaux. — D'aucuns vous diront que ses scies ne sont pas mauvaises non plus. Car quand notre ami Léon a quelque chose en tête il ne l'a pas dans le grand fessier : les murs de la Générale pourraient vous dire ses interpellations et ses discussions acharnées quand il défend une de ses idées. —

Voilà 5 ans qu'il est à l'Université et il représente bien le type de l'étudiant, celui d'autrefois, pas celui d'aujourd'hui. On les compte ceux-là car il sont devenus bien rares. — Bon bourgeois, si tu es réveillé la nuit par une sorte de tronc d'arbre traînant sur le pavé et si tu entends chanter d'une voix claire : « Un vibrion qui danse-an-anse », ne mets pas ton respectable nez à la fenêtre, sois sûr que c'est Léon qui rentre chez lui... ou chez elle.

Vous parlerai-je de ses amours? Il n'aime pas qu'on y touche, mais moi qui le connais dans les coins je vous assure que son cœur est vaste comme un chœur de cathédrale et qu'il renferme toujours une ou plusieurs fidèles. Je crois cependant qu'il est un autel sacré où il ne cesse d'apporter ses dévotions en cachette.

Je vous dirai peut-être un jour comment il se fit qu'une fois je devins son frère tout en étant — c'est une histoire très compliquée. Mais chut ! je l'entends déjà qui me crie :

« *Fa ne veux pas que tu racontes cela* ». Je vous dirai peut-être aussi pourquoi pendant un mois environ il m'a traîné dans des parages inexplorés, là-bas, bien loin. — C'était pour prendre l'air, *m'a-t-il dit*. »

Comment d'ailleurs voudriez-vous qu'il ne soit pas cher à nos grisettes qui trouvent que c'est un *Camée Léon*. Enfin je

vous dirai encore qu'il s'est *coiffé* par intermittence d'un chapeau et de guêtres invraisemblables, qu'il est resté, malgré ses 5 ans d'université, fidèle à notre vieille *feuille de chou*, et qu'il est adversaire absolu du féminisme.

GUSTAVE DE NONANCOURT.

Gustave Bonnay de Nonancourt. — Gargantua, en naissant, s'écria à boire ! Gustave ne fut certes pas aussi précoce, mais, à la manière vorace dont il se précipita sur le sein qu'on lui tendait — aux innocents les mains pleines — il était facile de prévoir qu'il était né pour de larges lampées. Qui se fut douté, en le voyant palper les rotondités de sa nourrice, que cet amour des hémisphères devait lui rester et grandir avec lui ? — C'est ce qui arriva pourtant car après une prime jeunesse plutôt calme, notre ami se révéla soudain un véritable coq.

Cela commença par une retraite ténébreuse près de Liévin Bauwens où, dans l'ombre et le mystère, fleurissait une Rose exquise dont tout le parfum allait à lui. Mais la constance n'était pas son fort et les amours se succédèrent tant et si bien que je n'oserais en essayer l'énumération.

N'allez pas croire cependant que Vénus soit son seul culte. Il est aussi fervent adepte du roi Gambrinus. La bière le fait sortir complètement de son calme habituel et je me rappelle certaine nuit où, après une séance de la Médecine, Gustave, avec des vociférations extraordinaires, se mit à exécuter soudain une vertigineuse danse du scalp, brandissant sa canne au-dessus de sa tête en guise de tomahawk, le tout au nez d'un veilleur épouvanté par ces exercices chorégraphiques démoniaques. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois qu'il réveillait en sursaut les échos des rues silencieuses et troublait le repos de respectables matrones.

Bien d'autres choses sont chères à son cœur : telle sa pipe. Ah, ne touchez pas à sa pipe, surtout quand elle est culottée. Il pleure encore celle qu'un carabin hilare lui a cassée au souper de la Médecine. Ne touchez pas non plus aux Étudiants

Libéraux. Un soir un imbécile, pour une parole imprudente sur ce sujet, se vit illico flanquer à bas des escaliers du « Central ».

A l'Université Gustave fut immédiatement sympathique à tous, ce qui n'a rien d'étonnant étant donné le bon cœur qu'il a et l'excellent camarade qu'il fait. Il fut secrétaire de la Générale et de la Médecine; ses comptes-rendus sont restés célèbres. Comme ami, c'est un trésor.

Gustave a en horreur tout ce qui est pose ou affectation. Je suis sûr que bien des lecteurs qui le voient tous les jours auront été étonnés de voir son nom au complet. Il a en effet jeté son *Bonnay* par-dessus les moulins. Ce garçon simple et joyeux était le type du parfait boute-en-train; mais un grave événement est advenu; notre lion est amoureux pour de bon. Vous le savez l'amour est le plus terrible ennemi de la fête; aussi notre héros subit la loi fatale: il se range! On est toujours puni par où l'on a péché.

Pour finir, quelques signes caractéristiques: adopte de temps à autre une expression qu'il ne lâche plus, bourre sa pipe à l'aide de l'extrémité inférieure de sa canne et envoie son plus doux sourire à toutes les jeunes filles qu'il rencontre.

L. ADAM.

Paul De Jonghe. — « On parlera de sa gloire. » Non, de ses amours, puisqu'il le redoute. Avant de paraître devant le *deus ex machina* de la caricature, M. DE SÆGHER, tout simplement, *Ils* ont du avoir le colloque suivant :

Lui : Chère, cette fois, ma volonté sera faite. Avoir son « portrait » dans l'almanach, c'est un honneur que beaucoup ambitionnent, que peu obtiennent. Et puis c'est un souvenir. A mes fils plus tard je dirai : C'est moi... dans le temps.

Elle : On parlera... on dira...

Lui : Qu'on en parle ou non, je veux... non, je voudrais...

Elle a baissé pavillon. C'est qu'un Flamand, c'est têtù! Et Paul est un flamand, petit, râblé, aux épaules larges — *Elle* en sera contente — avec une paire de moustaches soyeuses — *Elle* en sera fière — avec une voix aux résonances terribles — *Elle* sera soumise.

Sans moustaches il a une tête bête à la *n^{me}* puissance : sa *poire* est un *melon*. Il a voulu s'en assurer, soutient-il. Chose curieuse dirait ce bon M. Mansion — la police recherchait précisément l'auteur du crime de la rue Plateau, un nommé DE JONGHE, son homonyme, soutient-il encore — il s'est un jour amené rue Plateau, à la « boîte », sans son principal ornement. Elle ne l'a plus embrassé pendant un mois. Il en a été tant chagrin que sa moustache, — la gueuse, — s'est ornée de poils blancs.

Sa voix a des inflexions terribles, ai-je dit. Surtout quand elle demande : A boire ! Dans un portrait remis précédemment au comité, mais qui avait été jugé par trop piquant, on faisait remarquer que la capacité buvatoire de DE JONGHE était en raison directe de la gratuité et qu'elle s'exerçait étonnamment aux tonneaux de la Générale. Mais il rachète et la voix et la capacité par le bon enfant avec lequel il raconte l'histoire de « La petite Louise » — qui — « au bord d'un ruisseau » — « aperçut un petit écrevisse ».

On entend à la façon tendre dont il raconte cette élégie, que ce garçon est un brave cœur. Il l'a du reste montré en une circonstance quasi solennelle : lors de la démolition de la rue Tortueuse, Paul a pleuré. Cette rue lui rappelait l'habitat de la tendre petite Louise, — assure-t-on.

On assure également qu'il ne s'est jamais permis qu'une fois une cuite monstrueuse : A Liège, représentant du *t Zal*, Paul était dans un état tellement avancé, que... il chantait ? Non, mieux que ça ! — il titubait ? Mieux que ça !... — des discours aux réverbères ? Mieux que ça ! — ... dans l'égout ? Pis que ça ! Il discutait sur la nature de l'amour !

DR.

John Canaille. — Il manque un *ve* à son nom. Ça commence par *cave*. J'entends, lecteur, tu dis *ne cadas*. Eh bien, tu te trompes, d'où diable pourrait-il tomber, il est presque aussi petit que Kiki et puis, ses occupations sont graves : il manie le pilon du matin au soir et le soir, il ne chahutte pas, il ne gigotte pas, il va se coucher.

On l'appelle JOHN parce qu'il a eu, dans le temps, une cousine anglaise...

La cousine anglaise a été remplacée, paraît-il. C'est pour la remplaçante qu'il fait maintenant — et toujours ajoutera-t-il en lisant ces lignes — des rêves d'or où dansent en sarabandes effrénées frais visage, rouge comme pomme d'apis : amour — cucurbites et pillules : autre amour, — queue de billard : troisième amour... et puis plus rien, — que je sache.

Je plains la définitive remplaçante si JOHN, le matin, éprouve le besoin de lui écrire ses rêves d'or. Que les rêves d'amour soient charmants, je n'en doute pas, — tous les rêves d'amour le sont, — mais l'écriture ! La pauvre enfant doit se crever les yeux. JOHN, je t'en prie, ne lui écris pas.

DR.

P. S. J'ai oublié de dire, — on me l'a fait remarquer, — 1^o que l'éclipse de JOHN à la générale ne date pas de longtemps, — influence du remplacement, 2^o qu'il a des talents chorégraphiques réellement remarquables : Voyez danse serpentine, 3^o que sa gracieuse feuille de chou fait le désespoir de sa maman qui a, — paraît-il toujours — réquisitionné le Mensch et bien d'autres encore afin de déterminer JOHN à déparer sa tête de cette honnête coiffure.

Oscar Dumon. — Fûtes-vous à Bellem ? Non ? Permettez-moi de vous dire que vous avez perdu des sensations exquisés, des impressions d'art tout à fait inédites. Oscar y joua un rôle dont la poésie n'est surpassée que par la nudité nécessaire à son accomplissement... Rassurez-vous, Mesdames, il est beau, et puisque nous parlons d'art, rien que d'art.... !

Superbe comme Apollon, il apparut prêt pour le bain, évoquant ces divines incarnations mythologiques de la Grèce antique. Cette révélation plastique fut saluée... par un éclat de rire général.... Oscar est roux, mais d'un beau roux doré, franc, soyeux, onduleux, et complètement.... Donc vous m'avez compris ! A cette hilarité indécente, Oscar gagna une célébrité

certainement peu commune.... Lorsque glissant comme un sylphe parmi les nénuphars, on le vit telle une fleur d'amour se livrant toute aux baisers passionnés du soleil, carresser de ses mouvements souples et gracieux d'Ondine les irrisations bleues de l'étang de Bellem, l'enthousiasme devint du délire....

Merci, Oscar, pour cette impression d'art que tu as royalement donnée à tes amis !

Si vous le permettez, habillons notre héros et transportons-le dans la sphère universitaire Gantoise. Ici nous l'appellerons Monsieur le « Voorzitter van het 't Zal Wel Gaan »... à 20 ans ! « Quelle noble destinée s'ouvre devant tes yeux, ô Oscar ! Est-ce ta voix magique, puissante, écrasante, éclatante, que t'a conquis de tels honneurs.... ou par hasard, par extraordinaire, seraient-ce des talents ignorés.... car je ne me fie ni à ta barbe en pointe, ni à tes moustaches attirantes.... pas plus qu'à ta perruque dorée, ô mon bel ami ! »

Quoique enfant de Bruges, la mélancolie n'est pas son fait. Tout au plus voit-on passer quelquefois dans son regard des évocations très lointaines de cygnes blancs glissant sur les canaux de Bruges ... Ce qui ne veut pas dire que son regard soit flou ! Non ! Oscar est beau. On ma même raconté que sa satanée barbe (Oh, une barbe superbe) lui a joué déjà de vilains tours.... On a surpris quelque jour cette partie capitale de sa personne doucement emprisonnée dans une main féminine.

....Mais je pense avec terreur que je joue gros jeu en vous dévoilant un peu de la vie très intime de notre héros, il est temps que je m'arrête. Je voudrais pouvoir vous raconter encore bien des choses arrivées au jeune Oscar, mais il soulève des poids de cent kilos avec une désinvolture inquiétante, et je n'en pèse que septante....

Soyons prudent.

H.

Wayenberghe. — Comme le pélican.... il marche les pieds en dehors. Sa culotte est large, genre terrassier ou état-major français. Sa barbiche, blonde. Feuille de choux, gourdin, bouffarde vieux système. Le voilà campé.

Habite Ledeberg parce qu'il n'y a pas de « Waker » et que le garde-champêtre de service nocturne est de ses amis.

Très intelligent, il a eu la prescience de s'y faire naître.

La distance qui sépare son village natal de la « boîte » lui donne souvent soif. Très pieux, il fait les chapelles.

Les oiseaux des champs lui ont passé une voix de stentor, mélodieuse, profonde. Mais ses exigences répétées finissent par agacer bon nombre de ses camarades. Il est partout demandant, harmoniquement :

« Qu'on verse dans mon verre le vin de Marsala. » Dis donc, Willem, et la triple ?

Il s'en est aperçu, le brave ; on assure que dorénavant il va varier ses chansons et que, pour nous punir de notre exigence, il va commencer son pot-pourri par... la fin :

« Et tout est fini, mes amis. » D.

Max. — « Diseur de bons mots, f...ichu caractère, — à esquisser. »

PASCAL ET LE COMITÉ.

Stoyan. — Quoique Bulgare — c'est un échappé de Tirnova — il fredonne des chansons... bulgares ? Non ! Russes, Serbes, Turques ? Jamais de la vie !... Des chansons gantoises : « Leve de Bulten » et « Eh ! Mie » Cela lui donne un parfum cosmopolite dont raffolent, je n'en doute pas, les jeunes couturières qu'il dépasse de trois têtes minimum.

Signalement : Yeux : noirs.

Cheveux : noirs.

Moustache : noire.

Barbiche : noire.

Teint : sur le noir.

Vêtu : de noir.

Etudie : le niveau Lenoir.

Signe particulier : Répond au doux nom de Vladimir. .

D.

Ravaillac. — Pas celui qui assassina Henry IV sur le pont Neuf ! Non, mais Ravaillac quand même, Ravaillac pour tout le monde et Jules pour absolument personnel

Type estudiantin, — type, c'est le mot — unique en son genre. Et quel genre!... Casquette tout aussi unique, pour sa forme et sa couleur. Qu'a-t-il donc pu faire de cette fameuse casquette pour lui donner pareille teinte? On se le demande. Vous représentez-vous d'ailleurs Ravillac en chapeau? Non, n'est-ce pas; ce serait trop drôle! Et en casquette blanche d'officier bulgare? L'avez-vous vu, une nuit d'illustre mémoire?

Moralement tout aussi tapé, tout aussi peu ordinaire. Lisez « L'Étudiant est mort » dans l'Almanach de l'an dernier et vous serez édifié.

Un désillusionné? Non, pas tout à fait. Un sceptique?

Peut-être, jusqu'à un certain point. En tous cas et avant tout un amateur de bonne Triple, et aussi, entre minuit et deux heures, de Bovril, mais toujours.... sans célérité! Pourquoi?... soyons discret.

Ce qui est encore certain, c'est qu'il est Wallon; mais Wallon en plein, Wallon de corps, d'âme, d'esprit, de sentiment, Wallon jusqu'au bout des ongles. Cela ne l'empêche pas, quand il est dans le pays « de vigne » de se croire, ou tout au moins, de se dire Lorrain.

C'est chez lui un moyen, — assez piètre entre nous — de gagner le cœur des femmes; car, chose étonnante, en amour il ne sort pas du commun des mortels; il est amoureux comme vous et moi; mais amoureux platonique seulement, puisqu'il l'est d'une « Fleur » de... vertu. Oh! cet amour! Allez le voir à l'œuvre : vous vous tordrez, je vous le jure!

Depuis qu'il est amoureux, il joue beaucoup moins au couïon qu'il a remplacé par le polignacolmar, auquel d'ailleurs il gagne toujours. Pauvre Ravillac! Prends garde! Heureux aux jeu, malheureux en amour! Et si tu ne me crois pas, lis l'Almanach de 1898. Tu seras littérairement convaincu.

Mais non, tu ne lis plus, tu ne travailles plus.... Tu passes toutes tes nuits à discuter, avec un abruti de ton espèce, les suites probables de l'affaire de Fashoda ou la question du corset. Car, sachez-le, quand Ravillac se demande si

M^{me} Bristol a un corset, on peut se dire que.... ça y est! C'est comme lorsque « la bière a un goût de pale-ale ».

A deux spécialités : celle de vaciller assez souvent sur ses quilles, — c'est pour cela qu'il étudie la stabilité — et celle de s'endormir au café.... Mais allons tous dormir, voulez-vous. C'est salulaire le sommeil : j'en sais quelque chose.

Zur!

Barbatus. — Change de nom comme le caméléon de couleur : c'est son dada. S'appelle successivement et même collectivement Adhémar ou Barbatus pour ses amis, Grande Plaque Vrèboi pour les « Boudhistes », Polleke (peut-être par analogie avec Bollekevet) pour les dames et Louis pour sa mère.

Physiquement, Adhémar représente assez bien ce que les femmes sont convenues d'appeler un beau mâle. Yeux luisants, barbe caressante, moustache fuyante, bedaine de propriétaire, marche un peu gondolante ; voilà Louis !

Au moral, être complexe et peu compréhensible ; très naïf ou zwanzeur en diable, je ne sais, mais je penche surtout vers la première hypothèse.

Bon camarade et ne se fâchant jamais ; caractère jovial, franc et très amoureux : le fut à Gand, à Furnes, à Dunkerque et surtout à La Roche.

Malheureusement pour lui, et plus encore pour l'objet de sa flamme, son amour n'est qu'un feu de paille... desinitque in piscem.... (pardon, Horace, d'avilir ainsi ta poésie!)

Bien que ne l'ayant jamais vu à l'œuvre, je sais, grâce à l'indiscrétion d'une brune « callypige », qu'il rend les préliminaires délicieux, mais hélas ! mainte belle de rencontre, affolée par ces préliminaires, n'en fut que plus déçue par les suites !

Console-toi pourtant, Louis. Un jour peut-être tu trouveras à La Roche ou ailleurs, une âme sœur de la tienne, l'âme de « deux yeux verts » flanqués de leur tante, qui, reléguant à l'arrière plan ce que la misérable humanité considère comme le summum en amour, se contentera de l'enivrante mélodie de tes préliminaires !

Si l'objet de ses pensées, — pensées seulement, — change souvent, ne soyez pas surpris : car

Tout lui dit d'être infidèle
Le papillon et l'hirondelle.

Ne riez pas, lecteur ! Ces vers sont de lui.

Au fait, vous vous en souvenez tous ? Et de « La Bague » (lisez « bâghe ») aussi n'est-ce pas ? Et de « Léa la Brune » ? Vous vous rappelez tous le succès (hum !) remporté par « Barbatus dans ses Œuvres » ?

A d'ailleurs — que de naïveté ! — quelque prétention à la calligraphie, à la poésie et à la musique : certain « temple » de l'art retentit encore des échos de ses poèmes et de ses démonstrations wagnériennes en quinte et en sixte.

Entre nous, je crois pourtant que son bagage musical n'est pas très lourd, car il n'est jamais parvenu à jouer, même avec l'aide de sa cousine, « un » *octave* !

Fils de notaire, il était tout indiqué pour occuper aux Colonies Scolaires et à la Générale le poste de trésorier.

S'attribue audacieusement, — pas la caisse de la Générale, évidemment ! — mais bien la paternité de « scies » épatantes inventées par d'autres. Voulez-vous un exemple :

« Garçon ! Un soda avec six morceaux de sucre. Allons ! Vlucht garçon ! Plus vlucht que ça ! »

Enfin, pour finir, je dirai qu'« il est un fait que »... Louis, « à la chevelure rubiconde d'ailleurs, » possède une longue-vue extraordinaire, datant au moins du 10^e siècle, qu'il prête gracieusement à un de ses meilleurs amis pour que ce dernier puisse admirer de plus près « la plus jolie fille du monde »...

Quiconque dira le contraire, aura z'à faire t'à moi !

Zur !

Nota bene : Fume les cigares d'Amédée et le tabac de tout le monde. Beware you !

.

Au dernier moment nous apprenons que cet excellent Louis

vient enfin de se fâcher. Et pourquoi, *bone deus* ? Peu de chose allez ; à propos d'un tout petit poisson... une sardine !

ZUT !

Blondeel, Jules — mais ce n'est pas Jules, le concierge, — heureusement ! Son visage n'a rien de celui d'un pochard — « au contraire, point virgule ». C'est une petite tête imberbe. A peine un simulacre de moustache estompe-t-il sa lèvre supérieure. Deux yeux noirs dont l'éclat est un peu voilé par un binocle, donnent à sa physionomie quelque chose de vague et d'indécis : comme son caractère d'ailleurs. Tour à tour joyeux, réjoui, sceptique, morose, — en un mot, c'est un être extraordinaire et bizarre. Réjoui quand il vadrouille, morose, quand il pense à l'amour, car, il est, croyons-nous, éperdument amoureux. Mais... silence ! L'amour n'est pas cause chez lui, comme chez certain de nos camarades, de misanthropie outrée, « au contraire point virgule » ; il est l'ami de tous, et même un des membres fondateurs et des plus bouillants du cercle ténébreux et noctambulesque, du « polyclinique club », où il a mérité, grâce à sa science dans la matière, le grade « d'Alcibiade Vrebos ».

Fait étrange : alors que ses copains, initiés comme lui au culte secret de Boudha, sont dans un état... avancé, Jules — il le semble du moins — est maître de sa respectable poire. Storikul a beau beugler, Barbatu a beau psalmodier un cantique bouddhiste, qu'accompagne la danse du ventre, exécutée par le gros Charles, B...del reste impassible.

Aussi le voit-on rentrer, quand les étoiles pâlissent, aussi sérieux, aussi grave que lorsqu'il lui arrive de se rendre le matin au cours.

Certains, pourtant, prétendent, que souvent il s'oublie dans ses rêves vagues, jusque bien loin dans la matinée. Ces mauvaises langues l'accusent encore d'avoir voulu reprendre la succession d'un médecin de bord, en fatiguant comme lui, de ses assiduités, une blonde d'un café bien connu.

Semble être né pour écrire ; secrétaire de la Générale, de la Médecine, des Colonies, il le serait du *t'Zal*, s'il était flamignant.

BARBATU.

Signe particulier : A toujours des cols, des cravates et des cannes « acabra...cabantes »... pardon ! abracadabrantes.

Georges Penne. — Le voyez-vous, le parapluie de sa sœur sous le bras, parcourir à pas pressés, la rue de Flandre. Il est six heures; c'est l'heure des chopes et il se sent attiré par une force irrésistible, vers le « Tonneken ». Pendant une heure, il s'y délectera du liquide nectarien, qui le repose du travail de la journée. — En effet, pour avoir une idée nette de ce qu'est Georges, il faut se le représenter dans un café enfumé, la bouffarde en bouche, la feuille de choux recouvrant une partie du frontal, du temporal, de l'occipital et tout le pariétal. Sous la face inférieure de ces os susnommés, se trouve un cerveau scrutateur, chercheur, travailleur; aussi passe-t-il de brillants examens, et s'intéresse-t-il avec ardeur à tout ce qui regarde l'art d'Esculape.

Son activité se reflète dans ses yeux brillants, qui font si bien dans l'ensemble de sa belle tête blonde, — une vraie tête de bébé, réjoui, tétant goulûment un sein abondant; on la dirait sortie d'une toile où Jordaens nous fait sentir la joie de vivre, — une tête de Christ enfant; si Raphaël eut fixé sur la toile ses traits angéliques, il nous l'eût montré, caressant non pas un agneau, mais un tonneau de triple, au ventre rebondi. — Fait étrange, la bière n'altère pas du tout ce visage rose, elle semble plutôt lui imprimer un cachet d'exubérante santé.

Garçon serviable entre tous; porte outre le titre de trésorier de la Médecine, trésorier de la Générale, celui qu'il ambitionnait tant; préparateur du cours d'anatomie.

BARBATUS.

Kiki : — Entrez !

Et j'entre dans le sanctuaire. Bibi est dans son canapé, qui réve, — pas le canapé,

— Bibi, où est Kiki ?

— Chut ! ... il dort ...

— Ça tombe bien ! Je venais t'interviewer à son sujet...

— Non ! Non !

— ... pour l'Almanach,

— Alors, c'est différent.

— Dis-moi des choses, tu sais, des choses intimes ... mais avant voyons s'il dort bien ...

Bibi me prend par la main et à pas de lous nous allons le voir.

Il dort ... paisible comme un enfant, la respiration tranquille,

— Ça est pur, dit Bibi.

Et le petit moine, le gros petit moine, recroquevillé sous les couvertures perdure dans son sommeil angélique.

Les yeux de Bibi se mouillent.

Puis, fier de son poupon, fier de son gros moine, Bibi se penche vers Kiki, tire un pan des couvertures, et avec l'orgueil d'une mère, me montre oh ! shoking ! me montre ... des seins splendides, des seins fermes, des seins savoureux, des seins très écartés comme ceux d'une vierge, des seins ... que j'en tombe pâmé.

Tout à coup, Bibi est devenu tout pâle et retenant sa respiration, il écoute. Kiki vagit :

« Un pâté ... un gros pâté ... il ne peut pas entrer dans ma bouche, le vilain pâté ... un neufchatel de la rue du soleil à crème ! ... »

Quel affreux cauchemar ! fait Bibi. Et, après avoir essuyé la sueur qui perle le front de Kiki, Bibi me reprend par la main et plein de respect pour cette autorité, — il est président de la Wallonne, — qui dort comme un juste à des heures indues, il me reconduit, silencieux, dans le bureau.

.

Kiki entre en coup de vent, en pans volants :

— Si, si, j'ai entendu, ce n'est pas bien, aller raconter des choses pareilles ! Quelle belle grande femme sera encore amoureuse de moi ? Si je devais dire ce que je sais sur ton compte ...

— Mais Kiki, je n'ai rien dit.

— Au fond, ça m'est égal, tu peux dire ce que tu veux ... excepté que je suis un pochard. Un pochard c'est « un » qui a l'habitude de se souler. Or, je ne ... jamais.

— Oh!... Aux fêtes de Gand, j'ai dû te lier avec des serviettes à un poteau.

— Oui, mais ça

— A un tonneau de conscrit tu as éprouvé le besoin de passer à travers une chaise.

— Oui mais ça

— Aux fêtes d'Anvers tu t'es permis trois ..., absences en un jour !

— Oui mais ça c'est dans les grandes occasions.

— Soit ! Je peux dire tout de même que tu es un dormeur, que tu es atteint de certaine somnolence, je gazerai, je ne dirai pas tout. Je ne dirai pas que je suis obligé de te déverser un pot plein d'eau sur la tête, non, obligé seulement de souffler sur le bout du nez pour te réveiller.

— Mais je ne suis pas dormeur. Si j'ai le sang lourd....

A ce moment la discussion revient sur ses pas, Kiki retourne à sa définition du pochard.

— Je bois des « chaffards », dis que je bois des limonades, ça tu peux dire.

Bibi ne démord pas. Mais Kiki est têtu comme une mule et il a affaire à forte partie.

· J'assiste impassible à une scène de ménage

— Je dirai que tu vas travailler tous les « lundi de la semaine prochaine », et que c'est parce que tu étais si petit qu'on t'a nommé porte-drapeau de la Wallonne, et qu'à Tirlumont tu as lâché un mot à la Cambronne à une édilité gantoise.

— Ça n'est pas vrai, hurle Kiki.

— Et que tu n'as pas honte de te faire voiturer dans des charrettes de commissionnaires, et que tu es une petite chose ronde à opinions carrées — surtout quand on se permet de douter de la difficulté des études, aux ponts et chaussées. Ce que tu les ramasses, alors ! — que tu es moqueur, je citerai tous ceux dont tu te moques, je ...

Cela devient compromettant

Kiki est comique en chemise, malgré qu'il soit tout rouge de colère : on dirait une tomate sortant d'un lys, — ou d'un

lit, — et comme je crains de lui rire au nez, je m'esquive : ils me tomberaient à deux sur le dos, comme dans Sganarelle.

Je m'en vais donc, pardonnant cette scène, — après trois ans de cohabitation, c'est permis, — en ne comprenant pas comment Kiki, dont la philosophie est de n'avoir pas de philosophie et dont le tic est de vouloir être reconnu « flegmatique comme un anglais » (C'est son mot), peut se laisser aller à un oubli pareil de dignité, à un tel dévergondage.

DRA.

Bibi. — « Tu signeras ; allons ! voyons, tu ne peux pas refuser ton appui à la seule manifestation intellectuelle de notre Université. Je t'en prie, fais-moi ce plaisir ».

Il est minuit, il pleut, il vente, il fait un temps d'enfer et la rue est déserte. Un paisible camarade au sortir du « Cercle » s'en regagne en toute hâte son perchoir. Un autre, dont les poches se gonflent de listes de souscription de tout acabit, l'a vaguement reconnu au passage, a jeté le grappin dessus, et maintenant il ne le lâche plus :

— « Allons ! tu ne vas pas me refuser cela ! —

L'autre en maugréant tâche de se tirer de la griffe de ce fâcheux ; en vain !

— « Regarde ! tu seras le cinquantième de la journée — j'ai juré d'en avoir autant, tu n'auras pas la cruauté de refuser ! »

Une dernière tentative d'évasion sans succès, et le malheureux, de guerre lasse, consent à se laisser plumer, signe, et s'enfuit. Triomphalement, l'autre rentre chez lui, se répétant avec une pointe d'orgueil :

— « Je l'ai bien dit ! Ils y passeront tous ! — Absolument tous ! » —

C'est une scène « d'extraction » entre mille, et toujours Bibi soulage le patient, car il est l'activité en personne, l'homme qui ne se rebute jamais de rien, le fléau des contribuables grands et petits, qui tantôt de bonne grâce, plus souvent à leur corps défendant, se rendent à ses désirs.

Comme Damon appelle Pythias, comme Castor appelle Pollux et comme la lèvres appelle le baiser, ainsi Bibi appelle Kiki. Ils avaient usé mainte culotte sur les bancs de l'Athénée

de Gand, indifférents l'un à l'autre, lorsqu'un beau jour par un phénomène d'aimantation subite, devant le matricule où tous deux venaient s'inscrire comme étudiants, il se sentirent irrésistiblement attirés l'un vers l'autre et se jurèrent mutuellement fidélité, secours et assistance. Notez que ce coup de foudre n'eut pas en l'occurrence les effets éphémères, et le rapide dénouement des passions brusques; il suffit pour le constater de voir quel ménage modèle ils forment ensemble, quelles prévenances maternelles Bibi a pour Kiki, quelle reconnaissance encore Kiki témoigne à Bibi.

Un an Bibi se prépara dans le recueillement et le silence, au milieu de cette atmosphère de sagesse qui aborde le Strop; de là, scrutant le monde universitaire, il y chercha sa carrière. La « Littéraire » alors languissait; dans son vingtième printemps, la malheureuse s'anémiait au point, que d'anciens nourrissant des projets criminels guettaient une occasion de l'expédier pour de bon. Bibi — cœur plein d'amour — s'en éprit follement, se fit son chevalier servant et sortit de sa solitude. Alors, entra sur la scène estudiantine ce petit homme remuant, qui, sans trêve ni repos, toujours convoquait, sermonnait, aiguillonnait, racolait Pierre et Paul, et de gré ou de force, découvrant aux plus paisibles le démon littéraire, les enrégimentait dans l'escorte de sa bien-aimée. Celle-ci fortifia à vue d'œil, et aujourd'hui, robuste et accorte elle se glorifie de conquêtes plus spontanées.

Organisateur de tout crin, il infuse le microbe du travail aux rêveurs les plus réfractaires. Ingénieur comme Barnum, entreprenant comme Eiffel, il épatera les populations quand il aura quitté ce monde restreint de l'Université, pour se lancer sur de plus vastes champs. Il élèvera des tours jusqu'aux cieux et percera les isthmes les plus panamiques.

Voilà pour Bibi, affairé — et quand l'occasion se présente de rire — drolatique, gambadeur, exécuteur de cabrioles mirifiques qui lui donnent des airs de jeune chevreau en goguette. Mais bonnes gens, ne vous y trompez pas, sous cet extérieur envolé il y a une âme douce, pensive et rêveuse. Changement de décors: ce n'est plus Bibi, c'est Drailly! Versons un pleur

silencieux sur le cœur énamouré qui s'en va pèleriner à Oostacker, et sur le pauvre papillon qui sert de jouet à des mains cruellement enfantines. Versons idèlement un pleur silencieux sur le penseur encoiffé de sincérité, d'expression intégrale, qui cisèle des vers mystérieux, malarméens. Le vulgaire ne te comprend pas, ô Drailly ! mais tu as de précieuses compensations ! ton idéal ne reste pas incompris ; Victor Hugo à la fin de sa vie n'était plus compris que par Dieu ; plus heureux que lui, tu trouves un écho un peu plus terrestre mais qui suffit à ton bonheur.

Mais je m'arrête, car sous cette incarnation mon sujet m'inciterait à de trop thuriféraires remarques. Or, il est entendu que cette fois nous ne pouvons que démolir, maltraiter nos célébrités — procédé d'ailleurs assez répandu.

De ce que j'en ai fait, je m'excuserai en disant qu'il est dur pour un fils de médire de son père, surtout quand il a l'avantage de voir le jour trois mois plutôt que de règle — car vous le savez, cher lecteur, grâce à son procédé de culture nouveau, cet almanach, fleur jadis encore tardive — cette fois, apparaîtra avant les primevères.

VIANNES.

Nous avons le plaisir d'étendre la *Galerie des célébrités estudiantines présentes et passées* aux autres Universités. On nous excusera de ne pas présenter une série complète, eu égard aux difficultés matérielles qui hérissent tout début.

Qu'il nous soit permis de remercier tout particulièrement M. Edmond Delsa, l'excellent peintre Liégeois, d'avoir bien voulu nous prêter son gracieux concours en cette circonstance.

LIÈGE.

Olympe Gilbert. — Olympe ! Nom évocateur d'éclatantes images homériques ! Aussi bien, celui qui le porte appartient en quelque sorte aux temps héroïques de notre

histoire estudiantine. Pour dignement le célébrer, ce ne serait pas trop d'emboucher les buccins sonores : pardonne donc, ô lecteur, si je ne pindarise, si mon style n'a point revêtu ses habits d'apparat et si, loin de gongoriser et d'enfourcher mes grands chevaux, je m'acquitte à la diable d'une tâche que de plus dignes auraient dû assumer.

D'allures plutôt réservées; de complexion délicate, du moins en apparence; visage franc et ouvert où ardoient deux yeux intelligents et qui s'encadre d'une chevelure « à l'artiste »; parole ardente; gestes nerveux et énergiques; — tel est, au physique, OLYMPE GILBART.

Il jouit à Liège d'une popularité incontestée, qu'il doit d'abord à ses qualités d'excellent camarade, aux services multiples qu'il a rendus à la grande cause universitaire et surtout à ses mirifiques exploits aux soirs flamboyants de guindaille et de vadrouille; en ces moments, il est littéralement rayonnant de verve, de gaieté et de fantaisie, et sur les copains subjugués, s'épanche à longs flots son éloquence intarissable. J'ajouterai que, mieux encore que tout ceci, de certains couplets... patriotiques, dont il est l'auteur inspiré l'ont pour ainsi dire fait entrer vivant dans l'immortalité.

Depuis les sept ou huit ans que l'Université a l'honneur de le posséder, il se montra toujours comme un des plus vaillants protagonistes du mouvement estudiantin. Il se dévoua spécialement pour l'*Association générale* dont il fut longtemps commissaire et dont il devint président l'an dernier. Il fonda jadis un journal, *La Lanterne estudiantine*, qui ne dura point, et en 1896, *Liège-Universitaire*, dont la vitalité s'affirme chaque jour davantage.

C'est peut-être pour le plaisir de rester sur la brèche, pour ne pas abandonner ses frères au plus fort de la lutte que cet organisateur de la victoire, après s'être fait nommer docteur en philosophie, s'est tout simplement remis à faire des études de droit. Je ne jurerais pas qu'il ne prendra pas après cela, pour passer le temps, un diplôme de médecin ou bien d'ingénieur. Quoi qu'il en soit, ses qualités de joyeux fumiste ne l'empêchent nullement d'être un garçon extrêmement

sérieux. Parmi les jeunes écrivains de l'heure présente, il en est à coup sûr peu qui puissent se prévaloir d'une plus franche originalité; il a en art des vues profondes et très personnelles et son style est sobre, net et nerveux.

Collaborateur d'un grand nombre de journaux et de revues, c'est aussi un poète des plus exquis, qui chante avec un égal bonheur les ivresses sensuelles et les enveloppantes mélancolies des heures vespérales. C'est un penseur hardi et vigoureux, qui s'est de bonne heure libéré des préjugés déprimants dont l'éducation encrasse systématiquement les jeunes cervelles; c'est enfin un orateur de très réelle valeur, dont tous les traits portent, dont la parole cingle et qui, en dehors des innombrables circonstances où il adresse à ses « frangins » des speechs fantaisistes, a maintes fois affirmé ses talents de fort brillante façon.

Signe particulier. — A comme manie, lorsqu'il est dans les pampres, de disserter sur l'Idéal. L.

Léon Laruelle. — Et d'abord, lecteur indulgent, dispense-moi d'un toujours insipide « portrait physique » en te délectant dans la contemplation de la frimousse, si lestement troussée par le plus épatant des dessinateurs.

Si cette paradoxale chevauchée t'intrigue outre mesure, apprends qu'elle n'est qu'un symbole dont je vais te donner la signification.

Sache donc que **LÉON LARUELLE** est un carabin qui n'éprouve qu'un enthousiasme tout relatif devant une énumération d'apophyses, qui se plie malaisément au travail régulier et monotone des « bloqueurs », qui se montre réfractaire à toute discipline intellectuelle étroite, mais qui s'est par contre épris d'une belle passion pour l'anatomie et la physiologie cérébrales et pour ces sciences connexes ayant trait à l'hypnotisme, à la transmission de pensée, aux hallucinations etc...

L'hypnotisme surtout est resté sa marotte; il a donné à ce propos maintes conférences et séances intéressantes et est devenu d'une force respectable. Etant d'une moralité irréprochable, il n'en abuse point d'ailleurs, et je n'ai nulle raison

d'attribuer à la suggestion hypnotique les sentiments plutôt tendres qu'il a inspirés, paraît-il, à maintes charmantes petites personnes.

D'autre part, les lecteurs de cet Almanach auront eu l'occasion d'apprécier ses talents littéraires, d'autant plus remarquables qu'ils se sont développés en fort peu de temps et que rien ne nous porte à croire que cette rapide évolution en soit arrivée à son terme.

Style riche, exubérant, luxuriant d'images, pensées amples et puissantes, observation juste et parfois aiguë, telles sont les qualités peu banales que chacun reconnaît à ce jeune débutant. J'ajoute qu'il écrit purement en amateur, pour prouver qu'il peut réussir en littérature comme en toute autre chose. Car il s'est occupé, plus ou moins en dilettante, d'une foule d'autres questions, et il s'est notamment voué sérieusement à l'étude des problèmes philosophiques.

Au point de vue estudiantin, son entrain, sa gaieté et les articles amusants qu'il a écrits dans *Liège-Universitaire* lui ont conquis une excellente renommée. Il s'est dévoué pour l'A. G., pour les Hennuyers, les Wallons, les Conférenciers, etc... Quelques soulographies épastroueillantes l'ont même rendu célèbre.

Signes particuliers. — A de nombreux surnoms et pseudonymes : L'Borain, El Petit Viau etc...; fut une « grosse légume » du cercle des « Potents »; ne s'aperçoit qu'il a des cours qu'aux approches du mois de mai; s'accoude parfois de longues heures à sa fenêtre et met en jeu toutes les forces de son être pour en arriver à cracher deux fois au même endroit.

L.

Golichemanche. — Etrange étranger. Nous est arrivé des rives du Danube en paysan plus que dégrossi. Doué d'un larynx redoutable, il joint aux accents d'une voix stentorienne, la tension formidable de muscles fascinateurs. Est contaminé du prurit de la parole et, bien qu'il donne à tout instant des crocs-en-jambe à la syntaxe, lâche sempiternellement les vannes des écluses d'où le flux de ses discours s'irruë

en vagues tumultueuses dans les oreilles épouvantées de ses rares auditeurs.

A côté de ses éléphantaisies, possède de précieuses qualités d'organisation. Ne ménage pas son temps à la cause estudiantine qui reconnaît en lui un de ses plus vaillants champions. Possède à un haut degré la manie des manifestations, qu'il conduit avec un tact peu commun et un goût que lui envient bien des gens qui ne sont pourtant pas du Danube.

Porte dans son cœur le drapeau vert de l'Association Générale, comme François Coppée substitue à son viscère cardiaque une cocarde tricolore. Consacre tous ses loisirs — et ils sont nombreux — au bien de sa chère et adorée A. G. Ne rêve qu'habits et sautoirs. Tout ce qui apparaît officiel l'hypnotise et sa plus grande joie serait de voir les étudiants belges adopter un rutilant uniforme.

Très coté dans le beau sexe où sa mâle prestance fait augurer de viriles amours.

Pas du tout rasta.

Signe particulier : En lisant ces lignes, entrera dans une tonitruante colère qui n'aura d'égale que notre hilarité.

GABRIEL DARCIÈS.

MONS.

Notre Charles. — C'est la personnalité la plus populaire de l'Ecole. Premier commissaire à la Générale, il y représente la troisième année avec un dévouement et un désintéressement dignes des plus grands éloges; organisateur de toutes les fêtes, membre viril... et actif de tous les comités, Charles est toujours sur la brèche, coiffé de sa rutilante casquette; le pince-nez (verre n°6) gaillardement maintenu sur une proéminence respectable par une chaînette d'un métal précieux, il s'éponge, il s'essouffle, il s'éreinte... il « *Se dévoue* ». Nommé caporal à la première compagnie de la garde-civique à l'unanimité moins une voix (la sienne), il s'est noblement désisté, ses fonctions estudiantines lui imposant des obligations incompatibles avec celles d'un « *officier* ». Il a conservé

par mesure spéciale, le titre honorifique de son grade et a obtenu l'autorisation d'en porter l'uniforme; il a pour celui-ci une sympathie marquée... sauf peut-être pour celui des pompiers. Il est vrai qu'il est si terne !

Charles est connu en ville comme à l'Ecole, c'est un *type*; il a popularisé ici la fameuse Brabançonne « à deux battants » qu'il chante avec des accents aussi graves que patriotiques.

Signes tout à fait particuliers : On l'a surnommé Démosthène — à cause de son éloquence sans doute — et une personne qui le connaît très intimement assure que c'est un puits de science. Chi lo sa ?

IKSE.

Gaston Boulanger. — Si « notre Charles » fait l'honneur et les délices de notre garde-civique, le sympathique Gaston n'a, — malgré l'homonymie de son nom avec le général français, — pour la tunique et le shako qu'une sympathie plutôt vague.

Il s'est tiré de cette galère, l'heureux mortel, grâce, croit-on, à l'appui de l'agence Mystère. On se souvient en effet de la mémorable séance d'admission de notre Gaston à cette réunion commérço-zwanzo-psychologique. La martialité de sa conduite en cette circonstance faisait augurer un avenir splendide.

Hélas ! il a tôt vu l'inanité des grandeurs !

D'une bonté suave il s'est donc consacré au bonheur de ses condisciples et surtout au succès de leurs études. Voyez la distribution des autographies de M. Beaupain.

Il a un second dada. Comme je ne sais plus quel personnage de Dickens il a à cœur de montrer aux bourgeois de la ville la bonne tenue et l'élégance. Il a donc relégué la casquette et, le dimanche, à midi, on le voit avec un sourire non dénué de bon enfant saluer ses inférieurs.

S'occupe de sport et de pétomanie. S'habille selon les goûts de ses sœurs. Porte des sous-pieds et une raie dans le c...œur.

IGREC.

GEMBLoux.

Wacrenier. — Comment nous dépeindre le copain Wacrenier, l'homme mystérieux s'il en fut. Ses occupations? je n'en ai pas la moindre idée : les interview les plus serrés n'ont pu avoir raison de son obstiné mutisme. A un faible bien caractérisé pour la politique. Président de la Société Agricole des Étudiants libéraux il en est l'élément le plus militant. Il faudrait l'entendre dans les séances tumultueuses caractériser par des mots secs et tranchants le gouvernement et son administration.

Assez souvent il offre aux E. L. soit un tonneau, soit un punch, ce qui naturellement le relève d'un ton dans l'estime de chacun.

Au physique, ni grand ni petit, ni gros ni maigre. A sans doute des intelligences avec les dindons, car son menton aussi glabre qu'un genou se refuse à tout signe secondaire de sexualité.

Au moral, charmant garçon, dévoué à ses amis, toujours prêt à les obliger.

A quelques petites toquades : L'escrime qui n'a pour lui aucun secret, le foot-bal sport dans lequel il est passé maître. Pendant la dernière année académique remplissait les fonctions de Secrétaire au sein de la Société Générale dont il s'est attiré la haine en dévoilant dans le « Journal des Etudiants » une des gaffes de la commission. Démissionne quelque temps après pour se consacrer exclusivement à la Libérale.

Vous connaissez l'individu autant que moi! Ajoutons qu'il éprouve toujours une maligne jouissance à plénifier les amis qui vont lui rendre visite et cela au point qu'on lui refuse même cet agrément.

R.

Van Weyenberghe. — Connaissez-vous Gembloux, ami lecteur? Non! c'est pardonnable, car ce n'est somme toute qu'un triste trou. Au moins connaissez-vous le Prési-

dent? Pas plus! Oh mais ceci n'est plus pardonnable. Il ne me reste alors qu'une chose à faire : vous le présenter.

Pour le contempler dans toute sa splendeur, il faut le voir déambuler par la Grand-Rue un jour de haute liesse. Sa voix atteint des sonorités inquiétantes bien différentes du son lamentable qui lui est particulier. Il n'a plus cette démarche vague de tuberculeux à la recherche d'un crachoir, non! il s'avance fièrement, ses moustaches relevées en croc, semblant défier tout, même les bonnes vieilles façades qui le soutiendront tantôt, alors que la terre l'abandonne.

Voulez-vous une autre occasion d'assister au rayonnement de sa gloire? Allez l'admirer quand il préside les mémorables séances de la Générale. Le front haut, l'œil étincelant, il voit du fond de la salle arriver l'ouragan. Soudain un geste ample et majestueux, un autoritaire et tonitruant : Silence Messieurs! puis plus rien! le calme... le néant.

Ajoutons qu'il ne manie pas mal du tout la parole, se lance parfois dans de dithyrambiques tirades, ronflantes et redondantes qui lui valent chaque fois une ovation nouvelle.

Oh! ce n'est pas tout. Il eut bien d'autres succès, nombreux autant que légitimes. Pour ne citer que ceux-là, parlons de sa bannière et de la fancy-fair.

Est-il assez fier de cette bannière, prise d'honneur remportée sous sa haute direction par le char des Etudiants Giblotins à la cavalcade de Namur.

S'en vanta-t-il assez chez lui! Il paraît même qu'il le fit trop et comme nul n'est prophète en son pays, son ancêtre le zwanza bellement et le traita de vieux farceur, ce qui porta au comble son indignation.

Et la fancy-fair, organisée par les gentes demoiselles de Gembloux! Il y fut bien brillant, malgré certaines recommandations formelles de l'ancêtre précité: « Mon fils sache que le démon, sous la forme de la... (Discours d'un père à son fils partant pour l'Université, chapitre XXXVI; un volume in-8° 500 pages). Mais le silence est d'or!

Disons toutefois qu'il n'eut qu'un tort, c'est de rentrer chez lui en de telles conditions qu'il s'obstina à prendre l'en-

GALERIE
DE
CÉLÉBRITÉS
& PRÉSENTES
& PASSÉES.



Maurice Lippens



Eugène Boddaert



Léon Adam



Gustave Bonnay de Donancourt.



Paul De Jonghe



John Canaille



Oscar Dumon



Weyenbergbe.



Max.



RDS

Stoyan.



RDS

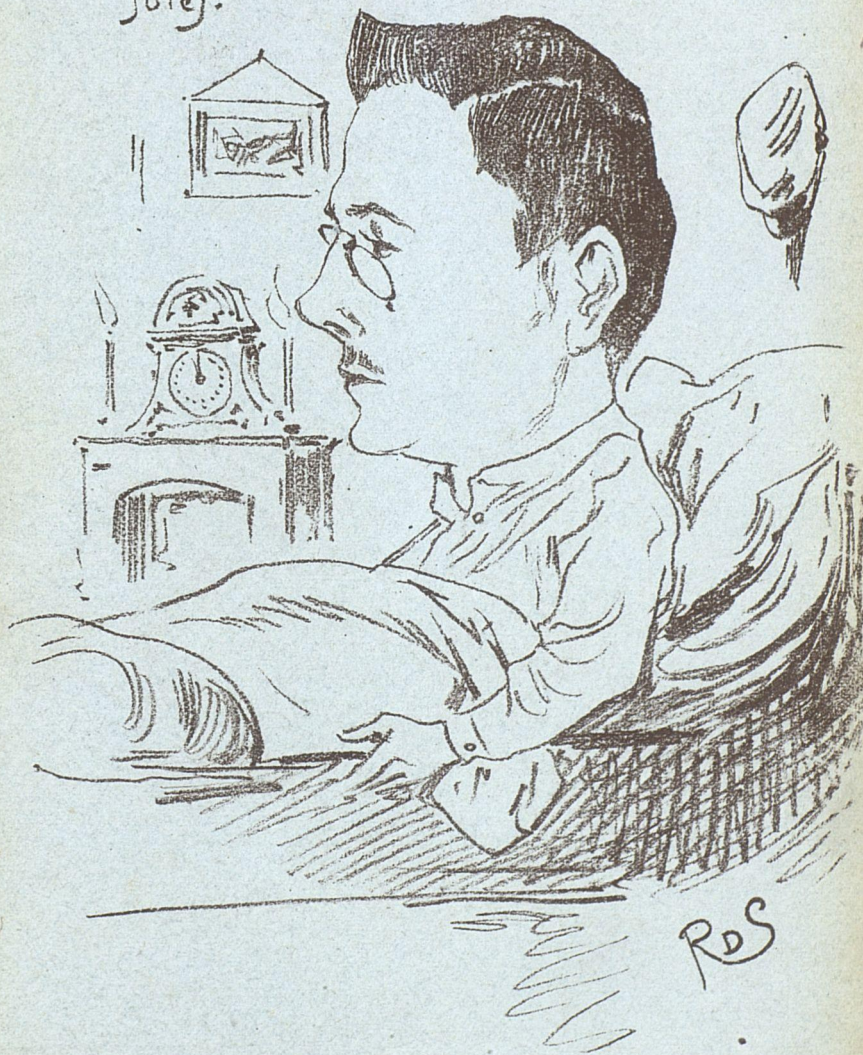
Ravaillac.



Barbatus



Blondeel
Jules.

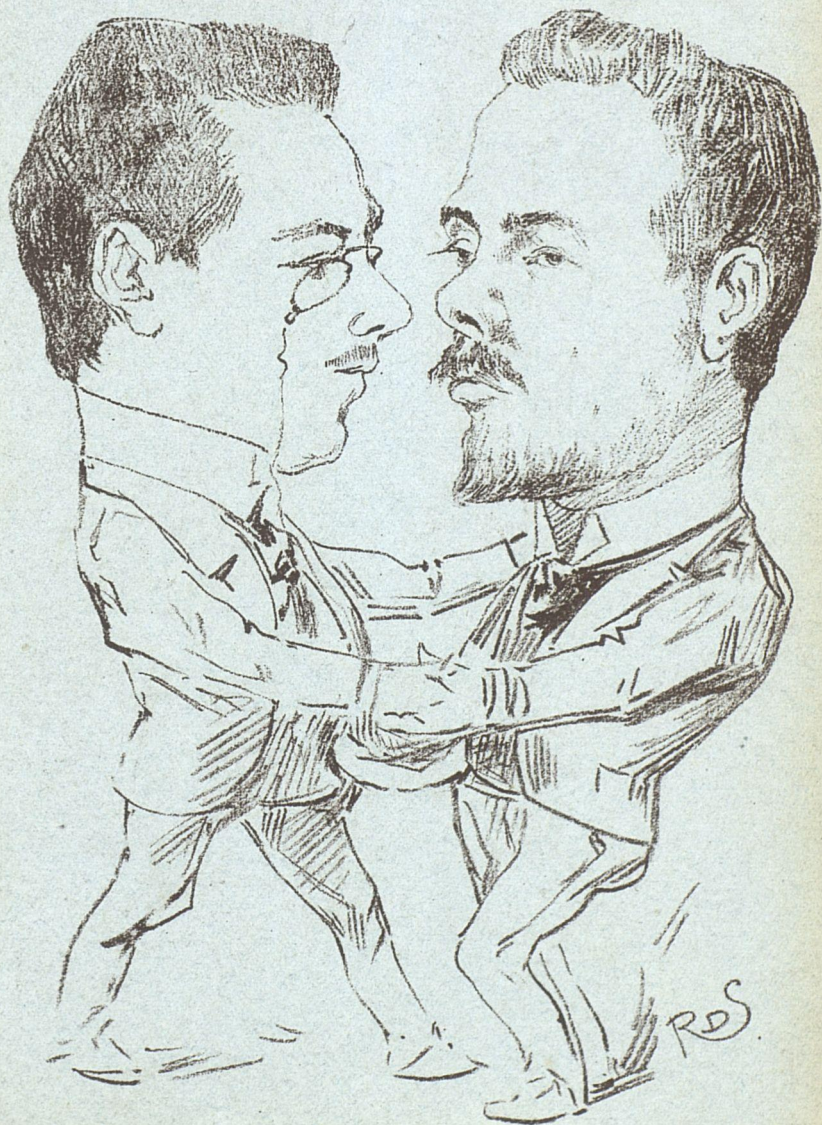


Penneman



Kiki

Bibi



Olympe Gilbert.



Laruelle.



Golichemanche.

Je semande la parole!!!!



Charles
Vloeberghen



Gaston
Boulanger



Wacrenier



R.L.

Van Weyenberg.



coignure de la porte pour la porte elle-même, ce qui amena des suites très fâcheuses pour son gracieux individu.

Quelques chères manies de ce cher Président. D'abord, la pipe ! C'est pour lui la suprême jouissance que de s'absorber en les graciles spirales bleues d'un infect calumet. Le monde n'existe plus pour lui ! C'est de l'extase ! Si bien que lui ayant bourré sa pipe d'un mélange de tabac et d'articles du Patriote il la savoura avec la même béatitude que si c'eût été le plus suave Obourg.

Ajoutons pour terminer qu'il est profondément imbu d'idées artistiques. Excelle à faire à lui seul une fanfare militaire qui fait sentir l'artiste à la ronde.

Pour lui le suprême de l'art est la marche des carabiniers, qu'il exécute avec un brio remarquable.

Au demeurant, c'est un excellent camarade franc et sympathique. Malgré l'inévitable désillusion de trois années d'abrutissement, il est resté un de ces enthousiastes de la vieille école, celle qu'on renie, la bonne, hélas ! un de ces chauds partisans de... la franche gaieté et de la sincère fraternité estudiantines.

A part ces quelques traits rien ne le distingue des autres. Ecce homo.

S.



NOTRE REFERENDUM

Nous avons cru qu'il était de notre devoir de songer à l'Almanach de 1900. Aussi posons-nous la question :

Quelles sont les réformes à introduire dans l'enseignement ?

On est prié d'adresser les réponses, avant le 1^r novembre (1), au secrétaire de publication, rue des Vanniers, 36, Gand.

On nous a prié également de demander pour laisser le champ libre aux imaginations drolatiques :

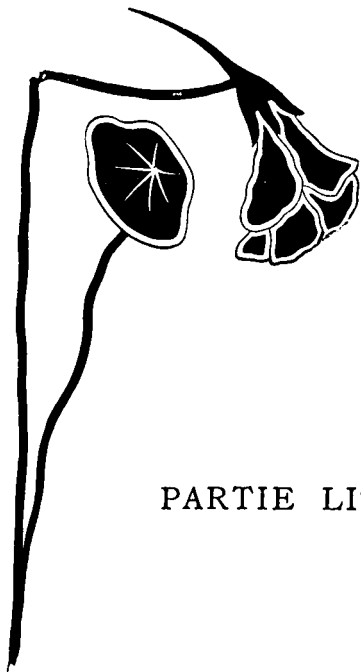
Quelle question pouvions-nous poser ?

Et pour les imaginations satiriques et critiques :

Quelles sont les réformes à introduire dans la publication de l'Almanach ?

Le Comité.

(1) A ce propos nous regrettons ne pouvoir publier, en cet almanach, les articles de MM. FR. LUTENS, JIDDE, R. WILLEMAERS, qui nous sont parvenus trop tardivement.



PARTIE LITTÉRAIRE



L'OBSESSION

(MÉMOIRE DE L'ASSASSIN)

Pourquoi j'ai tué cette vieille femme, je ne sais pas. Je l'ai tuée; je ne sais pas autre chose. Je ne la connaissais pas; je suis entré, je l'ai frappée. Il y avait généralement plusieurs femmes dans la chambre; je savais qu'elles étaient trois sœurs, et tantôt l'une, tantôt l'autre demeurait près de la fenêtre à regarder passer le monde sur le trottoir. Mais, quelquefois, elles étaient toutes trois à la maison: alors on voyait leurs trois têtes derrière la vitre. Cela, je le savais. J'ai guetté sur le trottoir. J'ai attendu qu'il n'y en eût qu'une. Si, en entrant, je les avais trouvées toutes trois réunies, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Je n'avais nul sujet de rancune contre l'une plutôt que contre l'autre. Je n'ai pas choisi celle que je tuerais.

L'argent ne me tentait pas. J'ai toujours été incapable de nouer ensemble deux idées: un instinct seul me poussait dans la vie; je vivais comme je pouvais parce que j'avais en moi le sentiment qu'il me fallait vivre. J'avais le goût et l'habitude de la conservation personnelle: il n'y a, je crois bien, que cela qui m'a fait tra-

vaille pour vivre. J'ai travaillé comme tout homme doit travailler, pour gagner mon pain. Je l'ai gagné honorablement, bien qu'avec mes incertitudes d'esprit je ne fusse jamais sûr de le gagner le lendemain. J'ai fait un peu de tous les métiers ; je ne manquais pas d'une certaine instruction. Pendant tout un an, j'ai été comptable dans un grand magasin ; personne ne s'est plaint de moi ; je pense avoir fait honnêtement mon devoir. Une fois, il a manqué cent francs dans la caisse ; je me suis privé de diner jusqu'au moment où il me fut possible de combler ce déficit.

C'est le temps le plus long que j'ai passé à faire quelque chose. Je ne puis pas dire que je fus heureux dans cette situation, qui, pour un autre, eût été enviable. Cependant mes appointements me suffisaient amplement. Je ne parvenais jamais à les dépenser tout à fait.

m'arriva même vers ce temps de prendre avec moi un très pauvre homme, un ami de ma petite enfance et que j'avais perdu de vue depuis longtemps. C'était dans la rue, un jour ; des passants s'étaient attroupés devant un épileptique qui se tordait dans le ruisseau. Un agent fit reculer la foule ; je reconnus mon ancien camarade. Il n'avait pas de domicile : je l'emmenai, et nous vécûmes à deux de mon travail, comme des parents. Un soir, il n'est pas rentré : j'appris qu'il avait été écrasé par une voiture en tombant de haut mal. C'est par comparaison seulement, en me retrouvant seul dans la vie, que je m'aperçus que nous avions eu ensemble de bons moments. Et puis, encore une fois, j'éprouvai le besoin de faire autre chose ; les chiffres me laissaient trop avec moi-même. Je pensais souvent à une chose que j'aurais dû faire, je ne sais pas quelle chose. Je m'utilisai à des écritures, à des besognes manuelles, surtout à des besognes ma-

nuelles, et, de préférence, j'allais à celles qui exigeaient une forte dépense musculaire. Pour si peu que j'y ai pu réfléchir, il m'a toujours paru que je portais au fond de moi une force inquiète et sauvagedont je n'ai pu trouver l'emploi. Il y a sous ma peau comme une bête qui eût dû tourner des meules, traîner des fardeaux, peiner dans les mines : je le dis comme je le pense. Et c'est pourquoi je recherchais les travaux un peu durs. Mon corps alors s'exténuait, je dormais de grands sommeils lourds; il me semblait que je tuais quelque chose en moi que je ne sais pas.

Je n'ai jamais songé, d'ailleurs, à vivre mieux que je ne vivais ni à gagner plus d'argent que je n'en gagnais. Je ne ressentais pas le besoin de la dépense, je me satisfaisais très bien d'un croûton de pain et d'un verre d'eau.

Ce n'est donc pas l'argent qui m'a fait tuer cette femme. Je l'ai tuée parce que cela s'était arrangé ainsi dans ma tête, peut-être aussi parce que c'était là la chose que je devais faire. Je ne l'ai pas tuée par méchanceté. Elle ou une autre, peu m'importait : cette chose était en moi comme un poids effrayant dont je devais me délivrer; je l'ai accomplie parce qu'il me semble que je ne pouvais faire autrement.

C'est en passant devant la fenêtre que l'idée m'est venue; elles étaient là de certains jours trois, et, d'autres fois, il n'y en avait qu'une : sans doute, les deux autres s'en allaient travailler en ville. Petit à petit, presque à mon insu, j'en arrivai à prendre un étrange intérêt à ces trois vieilles femmes. Pendant un mois, je passai plusieurs fois le jour sous leur fenêtre; je ne raisonnais pas, je subissais un entraînement inexplicable. Au fond, je m'amusais de les voir toujours regarder dans la rue comme si elles attendaient quelqu'un qui ne venait pas.

Même à mon travail, je pensais à elles, je me demandais : « Quel peut bien être celui qu'elles attendent ainsi? » Non, il n'y eut d'abord là aucune idée de ma part. Mais, un soir, comme elles étaient là toutes trois à la fenêtre, la chose se dessina : je me vis distinctement pénétrant dans la chambre; je frappais avec un couteau celle que j'ai tuée et, ensuite, je sortais de la maison heureux, comme allégé de tout le mal qui était en moi.

Dès ce moment, le meurtre me hanta : je me mis à étudier leur vie; je sus les heures où il n'en restait plus qu'une dans la chambre. Rien qu'à penser à cela, un tremblement me descendait dans les mains ; celles-ci étaient comme une part de moi qui me poussait en avant et sur laquelle ni ma raison ni ma volonté n'avaient plus d'empire.

Maintenant aussi il m'arrivait de m'arracher à mon travail pour passer sous la fenêtre; les trois sœurs avaient fini par me remarquer. Quelquefois, l'une ou l'autre se penchait pour me suivre des yeux ; je devins pour elles une figure connue et qui revient comme une habitude. Peut-être, malgré leur âge, crurent-elles à quelque secrète inclination, peut-être le mystérieux passant ne laissa-t-il pas leur cœur indifférent. Je ne songeais pas à ce que j'allais faire ; je savais seulement que je ferais un jour la chose que j'avais en pensée ; je ne m'occupais pas de savoir comme je l'exécuterais.

Ce ne fut pas, à proprement dire, de la préméditation : je ne préméditai ni le coup que je porterais ni l'instant où je porterais ce coup. Je ne songeai pas davantage à m'enquérir des habitudes de la maison pour avoir plus aisément accès auprès d'elles ni à me procurer un alibi afin de déjouer les recherches de la justice.

Même le meurtre, puisqu'il n'est pas d'autre nom pour une telle action, ne s'offrit pas à moi sous un aspect hideux. Je ne sais si la pensée du sang versé, des éclaboussements rouges sur mes mains m'eût détourné de tuer la vieille femme. J'ai toujours eu l'horreur du sang; je n'aurais fait de mal ni à un chien ni à un oiseau. Mais cette pensée-là, je ne l'eus pas; je ne fis nul effort pour l'esquiver. Je demeurai naturellement en dehors de la vision du crime et de ses conséquences immédiates. Il parut avoir été depuis longtemps décidé en moi, depuis toujours peut-être. Peut-être je n'avais été mis au monde que pour que cette chose s'accomplît. Chaque homme fait ce qu'il doit faire dans sa vie; il n'y a pourtant qu'une minute où il est nécessaire à quelque chose, où il semble être l'instrument d'une destinée qui le pousse et où, ainsi, il entre dans la destinée des autres. J'ai peine à exprimer ces idées. Je suis comme un puits pour moi-même; mes yeux y descendent. J'aperçois bien une image, mon propre reflet au fond; mais, presque aussitôt, les eaux s'agitent : on dirait qu'il y a quelqu'un dans le puits qui n'est plus moi.

Et voici comment cela arriva. Il y eut un temps où je ne pensai plus aux trois vieilles femmes, où même je cessai de passer sous leur fenêtre. Je fus alors très malheureux; j'éprouvai une véritable angoisse, comme si je ne vivais plus de ma vie, comme si je faisais là une chose que je ne devais pas faire. Au contraire, plus tard, ayant tué la femme, je ressentis une grande paix; l'idée ne me quitta plus que j'avais fait ce que j'étais prédestiné à faire. Oh ! cela est subtil, mais nous ne sommes tous que des ombres pour nous-mêmes.

Il se passa bien un mois sans que je revinsse dans la rue

où vivaient les trois femmes. Je quittai vers cette époque l'atelier où je travaillais, je m'engageai dans une équipe qui déchargeait les bateaux. Je ne savais pas pourquoi j'étais triste; il m'arrivait de m'en aller tout seul le soir dans la campagne; quand je rencontrais quelqu'un, je souffrais horriblement sans savoir de quel mal je souffrais. Ce n'était pas de la sympathie, ce n'était pas de l'aversion; c'était comme le sentiment que j'aurais voulu le toucher avec mes mains, oui, tâter ses os sous sa peau, savoir s'il avait la peau tendre ou dure. Cela m'était déjà arrivé auparavant, mais sans que j'en eusse ressenti une pareille souffrance, sans que ce mouvement fit battre mon cœur jusqu'à le rompre. L'homme passait et ne se doutait pas qu'il avait peut-être croisé en chemin sa propre mort. Car — ceci je le pense à présent — c'était bien la mort qui s'agitait en moi et voulait sortir.

Je ne sais vraiment comment j'ai pu résister tant de temps. Quelquefois, je criais tout seul sous le ciel, ou je me roulais dans l'herbe en mordant mes poings. Et puis je pleurais; je m'en retournais vers la ville plus triste que je n'en étais parti. Une nuit, je me suis réveillé en sursaut; mes sueurs baignaient le lit; j'ai tout de suite pensé aux trois vieilles femmes. Il y avait bien un mois que j'avais cessé de m'occuper d'elles. J'ai marché jusqu'au matin dans ma chambre; la pensée de ces femmes ne m'a plus quitté; j'éprouvais une grande douleur dans les mains. Ma main gauche (je suis gaucher) ne finissait pas de trembler; je tâchais de la maintenir avec ma main droite, mais celle-ci aussi alors était secouée par ce grand tremblement. Cela me fit horriblement souffrir. Enfin, le jour venu, j'allai au port, je déchargeai toute la journée des tar-

deaux. Quelquefois, mes mains se remettaient à trembler et, tout à coup, je me sentais faible comme un enfant. Je ne voudrais pas, au prix même de mon salut, repasser par de tels moments.

Sans que rien fût concerté de ma part, sans qu'il me fût nécessaire de consulter l'heure à l'horloge du port, je quittai le bateau vers le temps où généralement il n'y avait plus qu'une des trois sœurs à la fenêtre. Et tantôt c'était l'une, tantôt c'était l'autre : ce n'était jamais la même qu'on voyait dans la chambre. J'ai marché par les rues sans me presser ; je savais qu'il y en aurait une des trois à la fenêtre. Je ne me cachais pas, je n'avais pas un autre visage que les passants ; eux aussi marchaient vers quelque chose qu'ils ne savaient pas. Mais la souffrance aux mains m'était revenue ; je faisais des efforts violents pour maîtriser le tremblement de ma main gauche... J'ai suivi le trajet le plus court. Devant la maison, il y avait un ouvrier paveur qui damait les pavés du ruisseau. Je l'ai regardé, je lui ai demandé ce qui était arrivé. Cet homme m'a répondu qu'ils étaient là six à travailler depuis une semaine à cause d'un fléchissement du terrain. En effet, toute cette partie de la rue avait été repavée ; je m'aperçus seulement alors qu'il y avait longtemps que je n'étais plus passé par là. Et je dis bonsoir au paveur, je montai l'escalier.

Je ne songeais pas à me cacher du concierge ; je vis descendre toute une famille, la mère et ses trois enfants ; ils me regardèrent, je les saluai. Sur le palier, trois portes s'ouvraient ; il ne me fallut qu'un peu de réflexion pour m'orienter. Je frappai deux coups ; mais, sans doute, le bruit de la rue fut plus fort : je dus frapper encore deux fois. Et puis la porte s'ouvrit ; j'entrai, je mis mon chapeau sur une chaise. Il n'y avait là qu'une

des trois vieilles femmes; n'importe laquelle des trois, ça m'était bien égal. Toute chose ainsi s'arrangeait comme je l'eusse désiré si j'avais prémédité les conséquences de mon entrée dans la chambre. Cette femme ne montra pas grand étonnement : elle paraissait plutôt m'attendre; elle me regardait avec des yeux bienveillants... Et je ne sais plus rien; mes mains se sont mises à trembler effroyablement. Elle m'a demandé si j'étais malade... Je l'ai priée de fermer la fenêtre et puis, comme elle revenait vers moi, je l'ai étranglée.

Je ne croyais pas que mes mains auraient eu tant de force. Ensuite, j'ai pris mon chapeau, j'ai tiré sur moi la porte de la chambre. Mes mains ne tremblaient plus. Je me sentais allégé, presque heureux. Je suis allé voir tourner les moulins à la foire; j'ai donné de l'argent à de petits enfants pauvres. Maintenant, il me semblait que j'avais fait enfin ce que je devais faire, que quelque chose en moi était délivré. Ce sentiment ne m'a plus quitté, même après qu'on m'eût arrêté. Je n'ai opposé aucune résistance, j'ai tout avoué au premier moment. Si je dois mourir, ce sera sans regrets. Après cette chose accomplie, ma vie est finie. Je ne voudrais plus la recommencer. J'ai consenti à accepter les services d'un avocat. C'est l'usage; c'est aussi pour moi la douceur que quelqu'un s'occupe amicalement de moi. Je voudrais seulement qu'il dise que, pour avoir tué, je ne suis pas un malhonnête homme.

CAMILLE LEMONNIER.





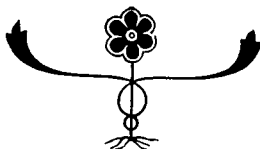
PROMÉTHÉE

(FRAGMENT.)

*Les flammes promptes
Roussent et montent
Dans la fumée,
Fusent et passent
Et s'entrelacent,
Aigles rouges dansant dans les noires nuées!
Le chaos ténébreux
Envahit tous les cieux,
Obscurcissant le monde
Et roulant dans sa nuit des dragons d'or qui grondent,
Dans ce tumulte sombre
Fait de lueurs et d'ombres
Qui hurlent et soupirent,
Des formes inconnues
Passent avec les nues
Fuyant vers l'avenir.
Je vois tourner d'immenses roues
Comme de grands soleils de fer
Et mille bras de fer se jouent
Dans la vapeur et les éclairs;*

*Le fer se meut, le fer travaille;
J'aperçois des routes de fer;
Je vois d'effroyables batailles
Où le fer crache le tonnerre;
Le fer dérobe à Jupiter
La foudre désormais domptée;
Et l'homme, le maître du fer,
Comme de la flamme exaltée,
Devient le seigneur de la terre
Dans un rayonnement de flammes et de fer!...*

IWAN GILKIN.





LE PÈRE

La forêt enveloppée d'une gaze légère, apparaît lointaine, indistincte, irréelle; au-dessus de la nuée d'un gris-clair se devine toute une profondeur lumineuse. A de rares moments, le soleil vainqueur allume les ors et les pourpres des haillons qui pendent encore aux arbres et traînent sur le sol humide, derniers restes de la fête du printemps.

N'est-ce pas un esprit de la forêt, cette frêle figure que le brouillard cache sous ses plis? Elle avance, timide et effarouchée, comme l'oiselet qui, à sa première sortie du nid, saurait qu'il faut se garder des rêts, des appeaux et des oiseleurs.

La voici arrêtée devant un monceau de bois mort, abandonné sans doute par quelque bûcheron attardé. Mais écoutez donc ce léger pépiement d'oiseau heureux : une alouette qui aurait aperçu un petit tas de blé et se préparerait à s'en régaler.

C'est vite fait de se séparer d'un ample tablier d'étoffe solide, et de l'étendre sur le sol. Les longues branches sont enlevées par les petits bras, les ramilles chatouillent malicieusement le menton à fossettes, et les feuilles s'accrochent aux cheveux d'or fin.

Dans le silence de la forêt, dans cette solitude fermée

par le brouillard, un simple craquement là haut, dans la ramure, suffit pour inquiéter l'enfant, la secouer d'un frisson des pieds à la tête. Un cri contenu, celui de l'oiseau qui pressent l'approche de l'épervier, s'échappe de cette étroite poitrine; et dans son angoisse, elle appelle : Maman! Maman!

Ce n'est cette fois qu'un écureuil qui sautait d'un arbre à l'autre! Il s'est posé en face, la queue en éventail; et avec ses petits yeux pleins de malice et ses fines dents pointues découvertes, il n'a pas l'air méchant du tout! Un sourire sur des lèvres pâles le lui dit. Maman, maman! répète-t-elle rasserenée, comme si elle contait son aventure à sa seule aimée.

Mais déjà l'écureuil est en fuite! Si elle le poursuivait? Ah! si elle avait le temps, quelle paire d'amis on ferait! — Hélas! la maigriote n'a jamais le temps! C'est pour cela sans doute qu'elle n'a point d'amis!...

Vaillante, elle se remet au travail. Sa charge monte, monte, bien qu'elle se donne beaucoup de peine pour tasser le bois. D'ailleurs, elle ne songe ni au pesant fardeau, ni à la difficulté de le transporter : elle est toute à l'espoir du joyeux accueil, du doux merci! et de loin, elle envoie son baiser d'amour : Maman, maman!

Pendant qu'elle se hâte, le brouillard s'épaissit autour d'elle; elle ne distingue plus rien. Cette obscurité la rassure : puisque je ne vois pas, on ne me voit pas non plus! Et sa chétive personne contractée par l'habitude de la peur et de la privation, se redresse un peu; dans ses yeux bleus brille une joie malicieuse, elle a presque la grâce de l'enfance.

Voici maintenant la tâche terminée, les coins du tablier sont solidement attachés par les cordons. Quel fagot! Comme il flambera ce soir dans la cheminée. Ah!

le beau feu, la bonne soupe fumante, n'est-ce pas, maman? Cette fois, elle rit franchement à une figure lointaine, et sa gaieté l'embellit d'un clair rayon!

Hélas! Son petit rire perlé l'a perdue. Le garde qui passait à deux pas, ne la voyait pas, mais il l'a entendue. La maigriote ne peut pas courir après les écureuils, il lui est aussi défendu de rire, de se parer de grâce, d'être jolie et enfantine. La main gauche du garde, en s'abattant sur son épaule, lui rappelle qu'elle n'était pas venue là pour s'amuser. — Allons, marche! marche, voleuse!

Le tablier s'est dénoué tout seul et il faut laisser les branches derrière soi, éparpillées sur le sol, pour suivre le géant qui l'emmène, serrant son bras fluet dans sa poigne solide. A travers bois, il va par grandes enjambées; elle n'a que de petites jambes et ne peut faire que de petits pas; mais comme il la tient, la maigriote trotte menu à son côté, comme une souris qui a peur du chat. Elle tremble, la chétive; elle a perdu haleine et toussoie péniblement. Un sabot reste dans les broussailles, puis l'autre; les maigres jambes se déchirent aux épines. Elle le sent à peine: toute son inquiétude est pour ses vêtements, qu'elle voudrait bien préserver, « pour ne pas causer de peine à maman! »

Elle a douze ans, on le devine à toute son allure de petite femme sérieuse; mais sa taille est d'un enfant de neuf ans, car elle a eu beaucoup de misère: c'est pour cela qu'au village, on l'appelle la maigriote. Sous sa robe de toile bise presque sans plis, la tête enveloppée d'un capuchon d'où s'échappent des mèches d'or fin, sa mince silhouette étroite, souffreteuse rappelle la fleur pâle qui a manqué d'air et de soleil.

L'homme a ralenti son pas. L'enfantelette continue à trembler, secouée par la terreur comme les grands

arbres au-dessus de sa tête, sont secoués par le vent; et tandis que sur son visage blême, les larmes coulent goutte à goutte en silence, la forêt pleure sur elle ses larmes d'or.

Maman, maman ! gémit-elle, mais tout bas de crainte que son tyran ne l'entende !

Derrière elle, elle le sait ! une autre fillette ramasse son bois, car celle-là est la protégée du garde, tandis qu'elle, la maigriote.... C'est ce sentiment de l'injustice, de l'hostilité du village, qui depuis qu'elle se commet, l'a isolée avec sa mère, c'est ce sentiment qui donne à ses larmes d'enfant une amertume mortelle !

* * *

La mère a passé la journée dans l'attente et l'angoisse.

Le soir, la maigriote, enfin libérée, rentre dans la chaumière, les mains vides, les lèvres serrées, avec des yeux agrandis qui, de bleus, sont devenus violets, presque noirs.

Il semble que la frêle silhouette se soit encore amincie.

Son regard désolé va de l'âtre éteint au visage chéri ! Maman, maman ! et son pauvre cœur s'ouvre, laisse déborder sa peine.

Elle raconte sa riche trouvaille; comment elle a œuvré courageusement, cachée dans le brouillard; puis la visite de l'écureuil; elle rit, la mère rit, les deux chéries ! Puis à travers les sanglots apparaît la figure sinistre du garde et tout le désastre final. Le récit se fait incohérent; la fièvre met le feu dans les yeux et sur les joues de l'enfant; sa poitrine se contracte et la toux la déchire avec violence.

Maman, est-ce que je vais mourir ? maman, sauve-moi !

La mère prend son enfant entre ses bras; elle la presse sur son cœur pour la réchauffer. En face de l'âtre éteint, de la huche vide, de la lampe sans huile, des murs nus; en face de son carreau de dentellière avec ses fuseaux diligents, mais impuissants, elle se demande avec désespoir comment elle fera pour garder son cher petit oiseau, sa maigriote, dans ce nid qu'elle ne sait comment tenir chaud et approvisionner.

Et pendant que l'enfant dans les bras de sa mère, répète sans se lasser son cri familier : Maman, maman ! sur le ton de la prière, de l'angoisse, de la joie, de la terreur ou de l'espoir, selon les multiples secousses que la fièvre imprime à son cerveau, la maison solitaire s'émeut, les pierres parlent, mêlant leurs voix à celle du vent qui sille au-dehors. L'âtre glacé, le seuil vierge des pas des visiteurs, les murs témoins de cette vie d'amour et de travail à deux, crient tous ensemble : le père? le père? Où donc est le père?

Ne rougis pas, ne courbe pas la tête, en entendant nommer le criminel, toi, la victime, la martyre ! Je m'agenouille devant toi, je t'embrasse cœur contre cœur : tu as été crucifiée deux fois, dans ta chair et dans ton enfant !

J. GATTI DE GAMOND.





SOURIRE AU MATIN

*L'aube défaille au seuil de cet asile enclos
Parmi les fleurs que tu semas, parmi les flots
Dérisoires de l'eau familière où les cygnes
Se souviennent encor de ton rire et des signes
Que nos doigts ébauchaient sur leurs plumages d'or..
Nuances estompant de grâce le décor
Du jardin, des clartés jalouses des fontaines
Que berce la chanson des violettes lointaines,
Des clartés et des voix mélodieuses font
Se pâmer les oiseaux dans les cages et vont
Comme les messagers d'une aurore ingénue
Diviniser l'émoi des fleurs de l'avenue.
Tu souris : la fenêtre où, les yeux captivés
Par les jeux du soleil qui soudain s'est levé
Derrière le bosquet de lilas et de roses,
La fenêtre fleurie, où calme, tu reposes,
S'allume.... Et dans le ciel, c'est une éclosion
De gemmes, de parfums, de baisers, de rayons,
Que fier de ton amour, en rêvant, je recueille
Dans l'urne d'une fleur, au chant bénin des feuilles.*

1896.



LES GARDIENNES

*Elles sommeillent doucement
Dans les jardins de ma pensée
Les chères sœurs au Bois Dormant
A qui vont mes chansons lassées.*

*N'ayant souri qu'aux seuls restets
De leur image sous les saules
Où l'eau de baisers violets
Mouille l'émoi de leur épaule,*

*Elles ont pour les cœurs meurtris
La chaste langueur des amantes
Qu'une aube angélique fleurit
D'éternelles roses clémentes.*

*Dans le crépuscule enchanté
Du silence qui les protège,
Elles vivent à la clarté
D'un bonheur éclos sous la neige.*

*Peut-être ont-elles quelquefois
Malgré leur songeuse ignorance
Eu le regret d'un autrefois
Ensoleillé de claire enfance,*

*Peut-être aussi sur l'or des fleurs
Où leurs lèvres s'étaient posées
Ont-elles vu perler les pleurs
D'une décevante rosée...*

*Mais le ciel de leurs yeux divins
Où parmi les fleurs étoilées
Se profilent les séraphins
Pensifs des âmes exilées,*

*Epanch sur ceux qui vont mourir
Pour avoir dédaigné la vie,
Les lumières du souvenir
Et des tendresses infinies.*

1895.

GEORGES MARLOW.





DES
« CAHIERS D'UN CARABIN »

ANATOMIE.

En la haute salle vitrée, sur les tables de zinc, de blêmes cadavres mutilés, — anonymes, ou abandonnés par leurs parents, par leur famille, — s'allongent dans l'ombre : vieillards et pauvres vieilles maigres, aux dents brunes, aux yeux caves, et que l'hiver a fauchés ; femmes au sourire amer, dont la chevelure souple est tombée sous d'impitoyables ciseaux ; enfants grêles, chétifs, et comme riant à des songes d'or ; lamentables phthisiques, fantômes de cadavres, que le mal implacable a vidés jusqu'aux moëlles ; noyés bouffis, congestionnés, les chairs violettes ou déjà verdies ; et tous les las de vivre, un sillon bruni à la gorge, un trou sanglant au front ou au cœur... L'intimité de leur vie passée se dévoile, brutale, les cicatrices, les difformités et les hontes ; — et la misère soufferte, que trahissent la peau crevant en écailles de crasse sur la poitrine et sur les membres, les ongles des orteils, longs, noirs et tordus...

Ils ont subi la morsure crissante de l'acier, l'arrachement des pinces, la fouille des doigts ; par endroits violacée, par endroits glauque, leur peau flasque et

béante découvre la musculature écarlate, aux aponévroses et aux tendons nacrés, où zigzaguent, — injectés de cire, — les vaisseaux noirs, arborescents, où rampent les nerfs rosés, et où éclate, parfois, l'ivoire des os sveltes et l'opale des cartilages. Des carabins aux longues blouses sombres, aux mains poissées de sang, font glisser leurs scalpels parmi les chairs molles, ou les plongent en la profondeur noire des poitrines. D'autres dépècent, mutilent et se partagent un cadavre, désarticulant les membres ou les sciant à grand bruit sinistre, et ils s'en vont vers un coin de table vide, chacun son quartier d'homme sur l'épaule ou sous le bras; — on dirait d'une placide curée. Puis tous se mettent au travail, comme en un atelier horrible.

Le glacial silence, à chaque instant, s'anime du hoquet des pipes, par les rires et les quolibets échangés, le choc mat de membres soulevés qui retombent, inertes, sur les tables, le son plus clair des scalpels déposés, et le cri déchirant des escabeaux qu'on recule sur les carreaux de ciment où le sable trace de souples méandres.

Un poêle immense ronfle au milieu de la salle, et le long du tuyau qui monte vers le dôme vitré, la chaleur danse en volutes transparentes, qui brouillent les contours se profilant sur le ciel, où le couchant de cuivre précise le relief des arbres, — squelettes déviés de pommiers étendant les zigzags de leurs branches, et peupliers sveltes élevant comme une gerbe de bras grêles vers les naissantes étoiles.

Peu à peu la nuit tombe, enveloppante. Une cloche prochaine sonne, claire, quelque office vespéral. Et les pipes en terre piquent l'ombre de points rouges, — macabres pipes de carabins, figurant des têtes de mort

aux orbites creuses, qui s'emplissent, à chaque bouffée, de crépitements et d'éclairs.

— Une porte basse s'ouvre en grinçant. Deux garçons d'amphithéâtre entrent, portant un couvercle de cercueil en manière de brancard. Ils y placent un chargement de têtes, de troncs, de membres déchiquetés et l'emportent. Jusqu'à ce que les tables soient nettes ils vont et viennent ainsi, tandis que dans la cour on entend clouer, à grand fracas lugubre, des cercueils sur les dalles. — Pauvres cercueils de sapin mal raboté, aux joints goudronnés, au couvercle plat et nu! — Pressés de finir cette peu lucrative besogne, à coups d'épaule, à coups de talon, les croque-morts entassent les boîtes sinistres dans le petit corbillard des miséreux, qui, précédé d'un porte-lanterne, s'éloigne sous les pommiers nus, au pas de son maigre cheval, en trébuchant et cahotant à travers la brume, là-bas, vers le charnier commun...

Et j'évoque, en longeant les quais, le sarcastique souci que me révéla l'un des garçons d'amphithéâtre, s'attendant qu'à l'improbable jour du jugement dernier il soit assailli par une légion récriminante de lamentables « macchabées » dont il a interchangé ou retenu des parties, et venant lui réclamer qui un bras, qui une jambe, qui son cœur, son estomac ou sa tête...

RODRIGUE SÉRASQUIER.





CHANSON DU SOIR

*Les flûtes du soir ont des sons menus
Si calmes,
Qu'on croirait ouïr des frissons ténus
De palmes.
Dans l'air attiédi d'effluves mourants
Et roses.
J'ai le cœur bercé des chants enivrants
Des roses.*

*Les lourds accacias aux troublants parfums
Me grisent.
Et les souvenirs des amours défunts
S'irisent.
La pâleur est douce aux tristes pensers
Qui pleurent.
Les chagrins déçus de vœux insensés
Se leurrent.*

*Les sentiers sont lents pour les lents retours
Des belles.
La main qui se livre à d'exquis détours
Rebelles.*

*Je cache mon front emmi ses cheveux
Graciles,
Qui s'éploient, rêveurs, tels de longs aveux
Dociles.*

*Les parfums du soir disent des chansons
Si douces,
Que l'on sent passer comme des frissons
De mousses.*

*Mes amours sont clairs de désirs heureux
Qui chantent.*

*Et des yeux pâmés au ciel langoureux
M'enchangent.*

OLYMPE GILBART.

Université de Liège.





INVOCATION AU NÉNUPHAR.

(SYMBOLE DU SOMMEIL PAISIBLE DANS LES RITES BOUDDHIQUES).

*Fleur à l'incorruptible sève
Nénuphar blanc d'Our et d'Assur
Roi des pays lointains du rêve
Bercé dans les beaux lacs d'azur,
Au Nirvânâ, seuil où s'achève
L'Orbe d'Indra dans le ciel pur,*

*Sois nous propice, ô fleur sacrée,
Relève et soutiens notre espoir
Toi dont la pétale argentée
Irradie la Nuit à l'œil noir,
Toi que les brahmes ont chantée,
Fleur mystique au divin pouvoir!*

*Ta corolle où la vie éclate
Calice d'or et de vermeil
Frissonne au froid baiser d'Hécate
Et rêve d'aube et de soleil!
Fleur du Bouddha, fleur délicate,
Eclaire notre lourd sommeil!*

Ecole des Mines de Mons.

RENÉ CAMBIER.



LA MAIN NOIRE

Tous les enfants étaient morts. Il ne restait plus que les petits vieux, et les petits vieux pleuraient souvent en dedans de leurs simples et pieuses pensées...

Et Meuë Ré dit à sa femme :

— « Bello, les soirs me semblent plus longs et plus tristes... Il est vrai tout de même que nous avons eu bien des malheurs. »

Et Bello secoua la tête très lentement et resta pensive, et, comme elle pelait des pommes de terre près du feu, son couteau glissa de ses pauvres mains. Au dehors, dans le beau crépuscule tranquille, Mieke, la chèvre, bêla et ce fut tout.

— « Bello, reprit Meuë Ré, les nuits pour moi sont douloureuses, et quand je te vois dormir, je me sens plus seul en ce monde. Et je pense aux fils qui s'en sont allés, et aux filles qui s'en sont allées... et je dis : Dieu est cruel!... Car vraiment nous avons été braves en notre vie et nous avons beaucoup travaillé. »

Sa pipe s'éteignait et tout resta tranquille.

Le vent se taisant écoutait aux portes très religieusement.

Puis Meuë Ré continua :

— « Nos enfants sont venus et ont grandi. La maison a ri de leurs éclats, puisque tout riait. Voilà maintenant

que la chambre est muette et anxieuse, et l'horloge ne marche plus. Mieke pleure... Ah ! voilà maintenant que nous sommes seuls et usés sans qu'une joie de bambin puisse nous consoler. Bello, cela me fait grandement mal. »

Alors ils restèrent tous les deux à regarder passer leurs souvenirs devant la fenêtre. Ce fut comme un long cortège de jours qu'ils contemplaient douloureusement. Et quand ce fut fini ils ne soupirèrent même pas, tant ils étaient accablés d'âge et de malheurs.

Mais Bello, en regardant Meuë Ré, dit doucement dans son rêve :

— « C'est la main noire, Ré, mon ami. »

Et pour sûr, c'était la main noire.

Bello reprit son couteau et Meuë Ré ralluma sa pipe.

Le lendemain, au petit jour, les petits vieux s'éveillèrent et firent le signe de la croix. Et Bello prépara le café et coupa les tartines, et, quand l'eau se mit à chanter sur le feu, s'en vint traire Mieke, sa chèvre. Et elle était si vieille que Mieke n'osait bouger de peur de lui faire mal ou de la renverser.

— « Oh ! Mieke, disait-elle, au moins es-tu la seule qui nous reste, et nous t'aimons bien pour cela ; même, je pense que nous n'aimions pas mieux Ivo, notre fils, qui mourut en France, en temps de moisson... et Técla, notre fille, qui était promise à Djeun, le bûcheron — nous t'aimons véritablement autant qu'elle... et Roomnie qui faisait pleurer le fils du meunier, à cause qu'elle adorait Neele... et Ciska encore, la bonne, qui m'a tricoté trente-six paires de bas de laine... ah ! c'est sûr, Mieke. »

Meuë Ré, tout courbé qu'il était, aiguissait sa bêche, se préparant à aller au champs, puis, après que Bello

fût revenue avec sa jatte pleine, but le café lentement.

Et l'on n'entendit plus que leurs vieilles mâchoires qui allaient et broyaient le pain.

Quand il eut mangé à sa farm, Meuë Ré se leva et prit ses outils. Et il dit à sa femme :

— « Bello, je vais retourner un peu de terre à la Modderodde. Le temps est bon et nous pourrons ainsi bientôt faire nos semailles. Le soleil monte dans les brouillards... »

Bello ne dit rien mais sourit car elle était heureuse de voir Meuë Ré courageux au travail malgré sa vieillesse et sa faiblesse aussi.

Et Meuë Ré partit.

Et c'était un beau matin d'Automne frileux avec d'étranges brumes grises se promenant dans la vallée du Murmelinneke. Les arbres tranquilles se tenaient roides et fatidiques, tant le vent était menu. Les peupliers tremblaient un petit chant de mystère, car il est vrai qu'ils disent toujours quelque chose, mais les oiseaux étaient partis et la vallée s'en trouvait attristée.

Meuë Ré, comme une ombre courbée et lente, s'avancait plus avant, la tête emplie de rêves las. Et sa bêche scintillait. Et ainsi s'acheminant il arriva au petit pont de bois où jase le Murmelinneke tout par-dessous. L'ayant passé, il quitta le sentier, marcha dans les champs, puis, après quelques pas, s'arrêta et promena ses longs regards sur la terre ocreuse, jusqu'à l'horizon très haut et très lumineux.

C'était là la Modderodde, montant doucement sans arbres ni broussailles, mais nue et féconde pour les hommes.

Meuë Ré resta quelque temps silencieux et immobile, puis, marmottant une chose très paisible, se mit au travail.

Et il retourna la terre.

Et longtemps retourna — en longs sillons que de nouveaux sillons remplissaient. Et il sua. Mais des rêves douloureux lui vinrent à la file, le meurtrissant de cruelle façon. Et c'était toujours la même chose — ses enfants s'en allant et lui restant avec Bello, la pauvre. Et pour la première fois il se prit à avoir peur de la mort, car Bello ne pouvait pas être seule, sans Meuë Ré qui sait encore travailler, labourer la terre lourde, semer et récolter le grain.

Il aurait voulu mourir en même temps qu'elle, tous deux ensemble, comme ils avaient vécu. Et ce n'était plus que cela qu'il demandait au Bon Dieu.

Alors il s'arrêta, ayant planté la bêche dans le sol, et fut saisi d'un grand désespoir, car il songeait au passé. Il songeait que puisque rien ne lui avait été épargné, on n'épargnerait rien encore. Et sa vieille tête humide s'ébranla de droite et de gauche et il dit singulièrement :

— « Ben oui ! c'est la main noire, Bello, mon amie... »

Et il soupira une fois.

Et le soleil en ce moment se trouvait tout droit en l'air, comme un pilier d'or.

Dreling ! Dreling ! Bimm !...

C'est temps de vêpres.

Meuë Ré dit à sa femme :

— « Mieke n'a rien reçu encore : tu lui donneras les feuilles de navets que j'ai rapportées hier. Je vais à l'église, Bello. »

Dreling ! Dreling !

Ha ! Ha ! la cloche claire... Elle vous donne chaud au cœur.

Meuë Ré s'achemine et sourit.

C'est vrai que la vie est douce aux beaux dimanches d'octobre et que les cloches sonnent allègrement.

Drelong ! Bimm ! Bimm !

Meuë Ré trouve la vallée belle et jeune et le Murmelinneke tout guilleret.

— Hé ! pense-t-il, c'est comme mon cœur d'il y a cinquante ans, quand Bello était la plus jolie — et que j'allais près d'elle timidement et qu'elle riait, la tourterelle... Hé ! Hé ! ce beau soir d'avril, où je lui demandai de faire l'amour à deux... et où sa tête se pencha sur mon épaule, et où je l'embrassai simplement. Hé ! Hé !... ces cloches sont gaillardes, ces cloches c'est comme mon cœur, pardi ! »

Dreling ! Drelong ! Dreling !

Il va, courbé et content de la nature, montant la Modderodde et regardant de côté, d'un air satisfait, le petit lopin fraîchement labouré. Puis il continue et arrive jusqu'au haut. Devant lui alors s'étend le village avec ses toits rouges et son clocher bleu.

La chanson des cloches claires dégringole plus distincte et plus joyeuse, comme si elle tombait toute droite hors du soleil.

Bomm ! Bomm ! Dreling ! Dreling !

— « On s'est marié aussi, fait Meuë Ré, et les cloches étaient belles alors comme celles-ci. Et BELLOKEN rougissait — hi ! hi ! la friponne... J'en ai bonne souvenance, ma vieille. On a été heureux tout de même, quoi ? »

Dreling ! Drelong !

C'est comme si les cloches se ralentissaient.

Dreling !...

— « Ils sont venus, les pauvres... Ivo, tu fus un bon garçon, que je sache... et fortement tu travaillais. Tu avais de grands yeux doux, comme ceux de Mieke... il est mort ! »

Dreling!...

-- « Ah! oui — et Ciska, la blanche, la silencieuse, avec ses mains longues et menues... tu fus ma plus douce et je t'aimais bien... Elle est morte. »

Dreling!...

« Et les autres aussi, Roomnie, Técla... Elles étaient fortes — Elles sont mortes — elles sont mortes — Tous sont morts... »

Dreling! Dreling!.. Bimm!.. Bimm!..

Les cloches sont tristes immensément, et les toits rouges s'assombrissent. Le soleil est lourd et ennuyeux, et le vent est lugubre. Oh! les cloches sanglotantes et navrées...

Bimm! Bimm!...

Et voilà Meuë Ré qui s'arrête et se met à pleurer.

Bimm!

Et il prend son grand mouchoir rouge et gémit.

— « C'est la main noire, que je dis... »

Alors il retourne chez lui, trouvant trop douloureux tout cela. Ses larmes roulent lentement tandis qu'il s'avance et son mouchoir s'agite. Pour sûr il y a longtemps qu'il n'a plus pleuré, depuis que Ciska est partie, et maintenant ça lui fait du bien, là... Il redescend la Modderodde rêveuse et contemple à nouveau sa terre à lui.

— « Elle nous a nourri dès le commencement, fait-il, Ivo l'a remuée et les autres y sont venus ramasser le blé en gerbes et les pommes de terre à côté. Maintenant c'est moi... et elle nourrit toujours. Bello ne sait plus venir jusqu'ici. C'est moi, sans personne, avec, au cœur, tous les autres qui sont morts. »

Et il lève le mouchoir rouge jusqu'à ses yeux navrés. Et il continue.

Tout au loin, gémissent les cloches compatissantes :
Bimm ! Bimm !...

Tout au loin, les cloches du Seigneur, en cortège de douleurs, dévalant vers le Murbelneke...

Et Meuë Ré passe le pont de bois.

Le sentier est calme. Les arbres ont certains désespoirs étranges à l'approche du vent, et des feuilles rous-ses balancent dans l'air leur peine infinie.

Et Meuë Ré entrevoit là-bas parmi les troncs de trembles le toit de chaume où rêve Bello. Et voilà de nouveau qu'il a peur de mourir.

— « Que fera Bello, la pauvre chère, pense-t-il, que fera-t-elle dès lors avec Mieke aussi. La Modderodde donnera du pain, mais qui l'ira chercher ? Oh ! je voudrais prier très fort le Bon Dieu pour que cela n'arrive, certainement. »

Bimm ! Bimm !...

De l'autre côté sanglottent les cloches pieuses. Le sentier devient moins long et court tout droit vers ce petit jardin et le hangar qui abrite Mieke. Mieke béle doucement.

« Ah oui, dit Meuë Ré, et Mieke mourrait avec, c'est sûr. »

Et il entre, traversant le potager et regardant de part et d'autre les légumes. Il se baisse pour ôter les mauvaises herbes en passant. Et quand il a fermé la grille de bois derrière lui, et se trouve devant la maisonnette, il s'arrête et se met à trembler soudainement.

— « Bello ! Bello ! fait-il et sa voix est sourde et lamentable, oh ! Bello ! »

Bello est étendue devant la porte, le front contre les pierres rouges, au milieu d'un grand tas de feuilles de navets.

— « Oh ! oh ! Bello ! »

Meuë Ré s'approche d'elle et, voulant la ramasser, voit autour de sa tête une petite flaque de sang noir.

— Oh ! chère Bello... elle est morte — elle ne parle plus... Bello ! oh ! oh ! »

Il la porte lentement dans la salle basse et, près du feu, l'assied sur une chaise, dans le coin. Les bras de Bello pendant longuement des deux côtés et son visage, rejeté en arrière, contre le mur, est blême et ensanglanté. Ses yeux mi-ouverts sont tournés vers le ciel et sa poitrine ne se soulève plus.

Et vis-à-vis d'elle Meuë Ré tombe à genoux — « Oh ! Bello... tu es morte... morte aussi, partie avec les autres, et me laissant avec Mieke... Oh ! je suis bien souffrant, maintenant... sais-tu ! Tu ne vas donc plus rien dire, et plus rien regarder avec tes yeux ? Bello, ma douce, le Bon Dieu qui est au paradis, dès qu'il me rappelle... Je suis trop seul, ma pauvre. Oh ! et voilà que tu es morte pour toujours et que c'est dommage, vois-tu, et que je n'ai plus personne à qui dire des choses d'Ivo et de Ciska... ma bonne Bello, ma meilleure... »

Bimm !... Bimm !...

C'est temps de tristes vèpres.

Les cloches sont fatales et tombent en glas dans l'âme de Meuë Ré.

Et Meuë Ré pleure et le grand mouchoir rouge est tout mouillé. Et il gémit :

— « Ma Bello, qui est morte... qui est morte. » Au dehors vont les vents froids et durs, ricanant dans la cheminée. Et Mieke, ayant grande faim, bêle par-dessus.

— « ... qui est morte... qui est morte... »

Bimm !...

Alors, se taisant un peu, Meuë Ré prend la main tiède

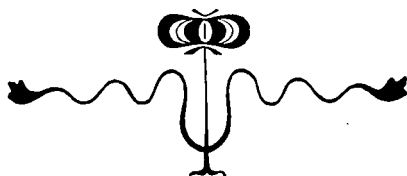
de Bello, et l'ayant embrassée trois fois, dit très calmement :

— « Ben oui, c'est la main noire, Bello, mon amie. »
Et véritablement, c'était la main noire.

HERMAN TEIRLINCK.

1898.

Université libre de Bruxelles.





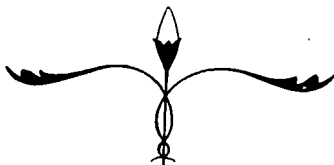
VERS LIBRES
ET CHIMIQUEMENT PURS

ELUCBRATIONS CHIMICO-COMIQUES DE DEUX CHIM. I. S.

*Courbés depuis des heures sur des projets stupides
Nous sommes tous hagards, effarés, les yeux vides ;
Nous cherchons mais en vain de nouveaux récipients
Et nous n'en trouvons pas qui soient satisfaisants.
Voyons, réfléchissons; l'acide carbonique
Se produit par l'action — à coup sûr bien comique —
D'HCl sur le corps que l'on a dénommé,
Carbonate calcique ou calc carbonaté;
Et voici qu'à nos yeux se présente l'image
D'un rustique appareil servant à cet usage :
Une cuve grossière, un antique tonneau
Etant en l'occurrence orné d'un vieux tuyau.
Et le gaz pétillant surgissant de sa mousse,
En un laveur voisin où sa pression le pousse
Va prendre ses ébats, puis, après maints plongeons
Aspiré lâchement, se cule en des siphons.
Mais nos yeux s'éloignant de ce spectacle horrible
Vont se porter là bas, en un lieu moins terrible.*

*O, vous, Alizarine, ô superbe couleur,
Vous qui de la Garance avez fait le malheur,
Souffrez donc qu'en ces vers, brillants par leur aisance,
Nous dressions en deux mots votre acte de naissance :
Surgissant des flots noir que forme le goudron
Un de vos ascendants d'anthracène a le nom ;
Unie à l'oxygène, elle eut l'antraquinone
Dont un fils fièrement s'appelle anthra-sulfone ;
De la soude caustique il s'éprit follement :
Sodique alizarate en advint promptement ;
HCl l'épousa, leur fille purpurine,
C'est vous, astre brillant, princesse Alizarine !...*

*Et pendant qu'en la salle, H₂ S épandait
Ses parfums, c'était Toi, m'Amour, que j'évoquais.*





LA TENTATION

Lents et somnolents, les douze coups de la mi-nuit tombent parmi le silence du cloître.

On dirait d'un glas râlé hors les âmes dolentes des tristes nonnes.

Dans la chapelle froide ainsi qu'un tombeau, à peine éclairée par le luminaire blafard qui brûle toujours devant le tabernacle et un cierge qui crépite devant un grand Christ pâle sur la boiserie murale de chêne, à l'orée du chœur s'aperçoit un spectre noir, plus noir que le noir sépulchral du sanctuaire, une sorte de corps anéanti sur lui-même en une pose résignée de martyr volontaire : Sœur Sainte-Marie-Magdeleine veille devant le Dieu perpétuellement adoré, caché sous l'hostie mystique en l'ostensoir d'or ciselé exposé sur l'autel.

Priez, ma sœur, priez pour nous qui sommes du monde, pour nous qui jouissons, pour nous les grands pécheurs.



Sœur Sainte-Marie-Magdeleine ne prie pas. De ses doigts mignons elle a cessé de polir les grains de son rosaire, et, tout de son long étendue, la face contre terre,

les bras en croix, — seul soulagement que la Règle permette — elle songe...

* * *

Et le souvenir de sa vie, de son heureuse vie d'autrefois, tyrannique s'impose à son cerveau comme en une hypnose omnipotente. Elle se revoit, le cœur léger de son innocence virginale, les lèvres fleuries de chansons joyeuses, jeune fille tout occupée de fanfreluches entre une mère qui la chérit et un père dont elle est l'orgueil.

Puis, c'est l'apparition radieuse de l' Aimé, de celui dont elle n'ose *penser* le nom dans l'effroyable silence qui entoure le Dieu mort, et c'est, immédiat, total, irrémissible, le don absolu de tout son être.

Un jour, leurs lèvres unies, bredouillantes, se dirent des choses d'une douceur infinie...

Vint l'instant béni des fiançailles.

O les baisers où l'on met tout son cœur ! O les enlacements où l'on ne fait plus qu'un ! O les regards chargés de caresses, les regards où l'on voit jusqu'au fond de l'âme !

Et par un soir languide et parfumé, sans savoir, simplement parce qu'il voulait, elle se donna dans la toute confiance et le tout bonheur de son amour.

Et ce furent les joies de préparer le trousseau pour les épousailles proches, les sorties au bras de l'adoré, les orgueils de le voir admiré des envies des autres femmes.

Puis, d'un coup, le beau rêve s'effondra.

Une amie — jalouse peut-être — avait raconté qu'il avait une maîtresse et qu'il ne l'avait pas quittée, Théa..., c'était son nom..., une danseuse...

* * *

Sœur Sainte-Marie-Magdeleine se lamentait, des larmes montaient de son cœur à ses yeux, larmes de regrets et d'amour.

« Seigneur, pourquoi l'avoir placé sur ma route ? Pourquoi m'avoir jeté dans ses bras, moi qui ne vous demandais rien ? Pourquoi, Seigneur, toujours cette flamme qui me brûle, ce désir de lui ? Pourquoi mon amour ne peut-il mourir ?

« Seigneur, je vous appelle et vous ne m'écoutez pas ; je me jette à vos pieds et vous ne me protégez pas.

« O mon Dieu, si vous êtes juste, si vous êtes bon, faites descendre en moi un peu de votre vertu, donnez-moi l'apaisement, donnez-moi la résignation, oh donnez-moi le repentir....

« Car je l'aime encore, Seigneur, je l'aime... Paul... mon Paul... »

* * *

La recluse oubliait tout : son froc, son rosaire et ses vœux. Elle oubliait qu'elle était morte pour la vie, qu'elle devait prier toujours et ne jamais penser, aimer et n'être pas aimée. Elle oubliait qu'elle était l'épouse de l'Agneau, qu'elle avait un Maître qui veut le corps et le cœur, la mortification et l'amour, qui tue la liberté par l'Obéissance et l'intelligence par la Foi. Elle oubliait qu'elle était dans une chapelle pour adorer, sur la pierre glacée, usée par des agenouillements de saintes.

* * *

Et dans son désespoir, levant la tête vers le grand Christ toujours agonisant devant le cierge, elle vit la tête couronnée d'épines de l'Oblat s'incliner doucement en un tendre reproche, ses lèvres exsangues laisser tomber

une bénédiction par la souffrance pâtie et ses grands bras de Crucifié l'appeler.

* * *

... La religieuse qui venait prendre la place de sœur Sainte-Marie-Magdeleine l'entendit qui finissait de sanglotter en un grand signe de croix : ... « et ne nos inducas in tentationem... »

L'ORGUEILLEUX

L'Orgueilleux songeait aux irrémédiables accomplis et ses pensers étaient tristes comme l'humide crépuscule de cet automne commençant.

Au travers du tomber spleenétique de la pluie qui gouttinait fine et glacée, les chiens laids qui voient la mort hurlaient comme des remords ; les grands bœufs nostalgiques, oubliés par les solitudes embuées, beuglaient à faire pleurer des appels très longs qui étaient comme des plaintes très navrantes et des reproches très doux ; les rafales, tout à coup ruées, poussaient aux vitres le symbole des feuilles jaunies, annonciatrices des nécessités terminales ; les oiseaux de sépulchre, envoyés par on ne sait qui, hors les ténèbres vers les ténèbres, s'en venaient, mystérieux et terribles, messagers fabuleux des fatalités immuables, apporter la crainte de leurs voix rauquantes, miaulantes, gloussotantes, croassantes, hululantes.

L'Orgueilleux songeait que l'Autre, l'Orgueilleux tout puissant, est injuste, haineux, vindicatif. Il songeait que les humains, les grands vicieux, ont les joies de luxure, d'envie, de cruauté, de paresse, de mensonge, d'ivrogne-

rie, de cupidité, d'orgueil assouvi. Il songeait qu'ils ont le Pardon. Mais lui n'a que l'orgueil énorme et jamais rassasié d'être le seul qui regarde en face le Fort.

Et cet orgueil d'être l'éternel révolté, l'impossible pardonné, le jamais aimé, le jamais apaisé, lui était une angoisse et une colère.

Et l'Orgueilleux, vers Celui qu'il ne peut nommer, rugit un effrayant défi et un affreux blasphème.

Les cieux et la terre frissonnèrent d'épouvante, et au travers du tomber spleenétique de la pluie qui gouttait fine et glacée, plus horribles les chiens laids qui voient la mort hurlèrent comme des remords; plus désespérément les grands bœufs nostalgiques, oubliés par les solitudes embuées, beuglèrent à faire pleurer des appels très longs qui étaient comme des plaintes très navrantes et des reproches très doux; plus furieuses les rafales, tout à coup ruées, poussèrent aux vitres le symbole des feuilles jaunies, annonciatrices des nécessités terminales; plus nombreux et plus lugubres les oiseaux de sépulchre, envoyés par on ne sait qui, hors les ténèbres vers les ténèbres, s'en vinrent, mystérieux et terribles, messagers fabuleux des fatalités immuables, apporter la crainte de leurs voix rauquantes, miaulantes, gloussotantes, croassantes, hululantes.

*
* *
*

Or, dans l'ombre, l'Orgueilleux vit l'invisible ange tutélaire d'un enfantinnet qui, se hâtant vers une lointaine lumière, s'en allait recueillir une naïve prière et veiller un berceau très pur, très simple et très pacifique.

Et l'Orgueilleux, parce qu'il est l'Orgueilleux, devait courir à cette heure par les palais dorés des

lamentables fêtes des hommes, parce qu'il est l'Orgueilleux, il devait inciter au Pêché l'ahurissante tourbe des convives, faire tomber la Vierge, s'armer l'Ephèbe, se polluer le Vieillard, se prostituer la Femme....

.... parce qu'il est l'Orgueilleux, il ne pouvait baiser le front de l'Enfant.

Un pleur chut dans la nuit.

LÉON LEGAVRE.

Décembre 1898.





TROIS CHANSONS POUR ELLE

I.

*Les jours sont longs et courtes sont les nuits,
car ton amour brûle le temps,
et tes baisers illuminent mes nuits
d'un large et rouge flamboiement.*

*Qu'importe le jour ! La nuit m'est le jour,
car je ne veux pour exister
que le feu triomphant de ton amour,
et la lumière des baisers.*

*Et si ton fol amour brûlait toute ma vie,
je mourrais en de fauves lueurs d'incendie,
plus beau que le soleil, qui par un soir d'été
meurt en quelques lambeaux de nuages pourprés.*

II.

*Veux-tu que ma chanson soit comme une caresse
qui glisse des cheveux dans le cou, lentement,
éveillant en ton être d'étranges ivresses
qui font que dans la tête on sent battre le sang ?*

*Veux-tu que je te donne, en des vers endormies,
des choses d'autrefois, dont tes beaux yeux aimés
réveilleront les voix lointaines et chéries,
qui feront souvenir, et qui feront pleurer ?*

*Veux-tu que ma chanson soit un conte de fée ?
Quand tu la chanteras, en ta voix enchâssée
Comme une pierre mauve en un cercle d'or fin,*

*Elle fera penser aux couronnes des reines
des royaumes lointains, si belles et sereines,
et qui dorment là-bas, en des bandeaux de lin.*

III.

*Cette chanson sera la dernière, ma mie,
et je la jette au vent comme une fleur d'amour,
pour qu'elle mette un peu de parfum dans ta vie,
un parfum consolant et triste, tour à tour.*

*Pour tous nos souvenirs, le temps n'a pas de voiles,
Car en de longs baisers, dans la nuit de nos yeux,
Nos âmes se sont vues comme deux étoiles,
et notre cœur en garde un rayon lumineux.*

*Mais puisque tout finit banalement sur terre,
Je veux à ma tendresse une chanson pour fin.
Ah! chante, ma chanson, résonne triste et fière,
et meurs comme l'accord touchant d'un clavecin.*

HENRY RALPH.

1897.

Université de Gand.





A mon ami Jean De R.

LUCAS BALDER

Il est fort difficile et délicat de dire si une personne est intelligente ou bornée. D'ailleurs, il y a un tas de points de vue auxquels on devrait se placer, de sorte que c'est presque une impossibilité pour un homme d'être impartial dans son jugement : sa propre personnalité faisant office de loupe, agrandit les défauts relatifs qui se trouvent dans son champ visuel.

Cependant je n'hésite pas à affirmer que Lucas Balder était encore plus bête qu'il n'était riche. Et ce n'est pas peu dire ! Le vieux Balder, qui était un habile marchand, avait amassé une immense fortune aux Indes. Des villes entières lui appartenaient, et ses navires étaient plus nombreux que la flotte des plus grandes puissances. Après de longues années d'une activité extraordinaire, il était venu avec son fils unique se fixer en Europe. En vrai marchand qu'il était, il estimait que Lucas, qui aurait le gousset fort bien garni, pouvait se dispenser de toutes ces choses inutiles qu'on fourre dans la tête des jeunes gens. N'avait-il pas, lui, fait son chemin ? Il savait compter, il savait calculer les intérêts que rapportent une certaine somme, et ça lui avait suffi. Cela suffirait certainement à Lucas, qui n'avait

qu'à dépenser ses revenus. Lucas avait donc quitté l'école à douze ans sans jamais avoir rien appris ; il vecut dès lors dans la plus complète apathie, passant son temps à dormir et à manger.

La mort de son père ne modifia guère son genre de vie, et à vingt-cinq ans il se trouva toujours aussi bête et aussi lourd et aussi laid qu'à douze. Car il était laid comme seul un imbécile peut l'être. Dans sa grosse tête aux cheveux roux et plats luisaient deux petits yeux fades et somnolents, et son nez camus avait l'air de s'ennuyer prodigieusement dans cette face pâle aux joues tremblottantes de graisse. Ses petites jambes torses semblaient fléchir sous le poids de sa lourde personne, et quand il marchait en se dandinant, il avait l'air de donner à chaque pas un coup d'éperon dans les flancs d'un cheval imaginaire. C'était probablement cette stature peu avantageuse qui l'avait rendu casanier, et qui avait dirigé ses goûts vers les raffinements culinaires. Jusqu'à l'âge de vingt ans, il composait soigneusement ses menus avec l'aide des ses deux cuisiniers, et chaque jour il avait avec eux de longues conférences. Mais un beau jour, il se dit que c'était bien ennuyeux de savoir toujours d'avance ce qu'il allait manger, et que ce serait bien plus agréable d'ignorer ce que l'imagination féconde de ses cuisiniers lui réservait. Dès lors, vers midi, Lucas allait rôder près de l'office, le nez au vent, humant les délicates odeurs qui s'échappaient par les fenêtres entr'ouvertes, fermant les yeux pour ne pas voir, se creusant la tête pour deviner ce qui grésillait dans les casseroles. Et c'était pour lui une douce jouissance d'entendre de loin parfois un petit bruit sec comme une petite explosion, suivi d'un léger crépitement qui se perdait dans le glouglou de liquides bouil-

lants. Il se figurait alors une belle cuisse de poulet bien brunie où de petites bulles de beurre se gonflaient prestement et éclataient, tandis que la chaleur soulevant ça et là la peau, occasionnait ces petits bruits secs, qui lui semblaient de joyeuses petites fusées lançant des aromes divins, Il se régalaît d'avance des mets raffinés dont il avait respiré les parfums, et il avait ainsi un double plaisir : il entrevoyait d'abord comme un mirage de mille choses délicates, qui, à mesure que l'heure du diner approchait, prenaient des formes plus précises. Dès que la porte s'ouvrait, Lucas faisait claquer la langue, et avec de petits grognements de plaisir il tendait le cou vers les plats fumants qui apparaissaient au bout des bras de Jean, noyant la face glabre du domestique dans de légers nuages de vapeur.

Il arriva cependant qu'il eut un horrible mécompte, auquel se rattacha l'événement le plus important de sa vie.

Il lui avait semblé que par une petite fente de la porte s'était glissé délicatement un vague fumet de chevreuil. La surprise était si agréable, que, tout joyeux, il se coucha dans un grand canapé, et ferma les yeux pour faire de doux rêves stomachiques. L'heure sonne, il entend des pas, la porte s'ouvre, Jean s'avance, Lucas tend le cou, les yeux brillants de convoitise..... Malheur ! C'était un vulgaire gigot de mouton !

Lorsque Lucas quitta la table, il était de fort méchante humeur, ce qui se comprend parfaitement ! Il se mit à se promener de long en large dans la salle à manger, en marmottant que la vie était bête, que la vie était idiote, qu'on n'avait jamais ce qu'on désirait, et mille autres choses. Son estomac désillusionné lui suggérait des idées noires; il lui semblait qu'il était dans un

tourbillon d'odeurs de viandes brûlées, de sauces gâtées et de gigots de mouton. Ça l'exaspérait, ça le faisait rager. Il fallait absolument trouver une distraction qui vint dissiper toutes ces choses épouvantables. Comme Lucas voyait disparaître dans l'entrebaillement de la porte la veste à petites rayures blanches et bleues de son domestique, il lui vint une idée.

« Jean, cria-t-il. »

— « Monsieur m'appelle ? »

— « Viens ici Jean, ici, près de la fenêtre. Tiens, il est deux heures moins le quart. Si d'ici à un quart d'heure, il passe plus de vingt personnes, je te donne cent sous ; s'il en passe moins, tu auras un coup de pied ».

— « Comme Monsieur veut, » dit Jean, avec un petit regard malin.

Lucas se mit à califourchon sur une chaise, les bras appuyés sur le dossier et la tête reposant dans les mains ; respectueusement debout derrière lui, Jean, le cou discrètement tendu, magnétisait le trottoir désert.

Vint à passer un petit homme tout rond qui marchait à petit pas essouffés, et suivi d'un chien aussi rond et aussi gros que lui.

« Un ! » dit Jean.

« Deux ! », dit Lucas, noblement.

— « Monsieur est trop bon, dit le domestique dont la face glabre s'illumina un instant pour reprendre ensuite son air de chien à l'affût.

Quelques minutes se passèrent, sans amener une âme.

Puis : « trois ! quatre ! » exclama Jean en indiquant du doigt deux jeunes filles qui se rendaient à l'atelier, le ridicule au bras. Quand elles virent la tête de Lucas Balder, elles se mirent à rire insolemment, ce qui le fit grogner entre les dents. Jean aurait bien envoyé

des baisers à ces deux jeunes filles qui représentaient pour lui deux vingtièmes d'une pièce de cent sous.

Mais quelle ne fut pas son angoisse lorsque Lucas constata qu'il n'y avait plus que trois minutes ! Et il manquait encore douze personnes pour éviter le coup de pied qui se faisait déjà pressentir, énorme, brutal, étouffé, mais touchant bien !

Cependant il était écrit que cela ne serait pas. Et une vingtaine de jeunes écoliers qui passaient, leurs livres sous le bras, se bousculant et criant, firent jeter un cri de triomphe à Jean.

Plongeant deux gros doigts dans la poche de son gilet, Lucas en retira une pièce de cent sous et « tiens ! » la jeta au-dessus de son épaule sans daigner se retourner vers l'heureux gagnant, qui s'éclipsa aussitôt avec un léger bruissement de savates.

Lucas regardait les écoliers qui jouaient aux billes, et une foule de petits souvenirs vinrent bourdonner dans sa tête et s'y fixer en tache noire comme des mouches sur un gluau. Il se rappela le temps où il allait en classe, et où le maître lui disait invariablement à chaque leçon : « Lucas Balder, tu n'es qu'un âne ! »

— « Décidément, se dit Lucas, la vie est stupide. Tous ces gamins vont maintenant à l'école ; on les enfermera dans une grande salle blanche avec des planches coloriées aux murs, et remplie de grands bancs noirs. Le maître leur dira : « vous êtes des ânes ! » puis ils grandiront, ils ne sauront quoi faire et ils s'ennuieront comme moi. Oh mon Dieu, quelle chose bête que le monde ! »

Tout au fond de lui-même, il sentit comme un vague désir de détruire, d'anéantir... Mais comment?... Et puis après?...

Comme ces idées le fatiguaient prodigieusement, il ne scruta pas davantage ; il s'étendit sur un grand fauteuil, et après s'être tourné et retourné pour chercher une pose facile, il s'assoupit, l'une jambe repliée sous l'autre et les mains croisées derrière la tête.

Sans savoir pourquoi ni comment, il se trouva tout à coup transporté en pleine campagne. Le ciel était bleu, les prairies et les arbres étaient verts, et Lucas, les mains dans les poches, se promenait gaiment en sifflottant. Il s'arrêta sur le bord d'un étang près d'un grand chêne et se disposait à s'étendre mollement dans le gazon, quand il entendit une voix, qui semblait sortir des branches, l'appeler par son nom. Il leva la tête, et vit à son grand étonnement un oiseau tout bleu, de la taille d'un aigle, perché sur une des branches inférieures, et qui se prit à lui dire :

— « Lucas Balder, au nom de Dieu, aide-moi à me détacher de cette maudite branche où jeme suis englué. »

— « Tiens, dit Lucas, voilà du neuf ! un oiseau qui parle comme un homme ! »

— « Je ne suis pas un oiseau comme les autres, je suis Saint-Pierre, et j'ai pris cette forme pour accomplir un ordre du bon Dieu. Mais aide-moi vite, maintenant, car le temps presse ! »

Lucas se mit à grimper, et arriva bientôt jusqu'au Saint. Mais il trouvait un malin plaisir à le laisser encore un peu sur sa branche.

— « Mais dites-moi, Saint Pierre, demanda-t-il, cette mission est-elle si pressante ? et en quoi consiste-t-elle ? »

— « Tu es curieux, dit le Saint, mais je puis te satisfaire. Il est tombé dans cet étang une fourmi sur laquelle Dieu avait des vues. Non loin d'ici reposent sur le gazon un homme et une femme. La femme a gravement offensé

le bon Dieu. Vois ici l'admirable justice de la providence ! Cette fourmi devait mordre l'homme à la jambe ; il se serait éveillé, aurait éveillé sa femme et celle-ci, furieuse, aurait dit à son mari des sottises qui lui auraient valu une bonne volée de coups. Ainsi la justice de Dieu aurait été satisfaite. Mais le mauvais esprit, sachant tout cela, et se doutant bien que je me serais un peu reposé sur cette branche, avant de retirer la fourmi, a exploité ma faiblesse. Il a mis de la glu aux branches et.... »

Saint-Pierre s'arrêta pour regarder Lucas Balder avec colère. Car celui-ci, se cramponnant d'une main à l'arbre, se frappait la cuisse de l'autre et riait comme un fou.

— « Ah, Saint Pierre ! dit-il entre deux éclats de rire, vous avez manqué de me faire tomber de l'arbre ! »

Mais le Saint, plein de mépris pour ce mortel qui ne comprenait pas le merveilleux enchaînement des choses établi par le Très-Haut, dit d'une voix courroucée :

— « Lucas Balder, tu n'es qu'un âne ! »

Ces mots firent à Lucas l'effet d'un coup de pied reçu pour la centième fois à la même place. Pris d'une rage froide, il arracha au Saint qui criait lamentablement une bonne poignée de plumes, et les jetant violemment : « Tenez, dit-il, et si vous osez encore m'insulter, je vous plume ! »

— « Lucas Balder, dit Saint-Pierre sévèrement, et il essaya, mais sans y parvenir, de lever un doigt menaçant, Lucas Balder, Dieu saura bien te trouver. »

Et puis, piteusement : « Pour le moment, je suis à ta merci, mais si tu veux m'aider, je te permets de souhaiter trois choses, que je t'accorderai, foi de Saint-Pierre. »

— « Soit, dit Lucas. Tu m'as dit que je suis un âne; on me l'a encore dit, ça pourrait donc être vrai. Eh bien, je souhaité d'abord d'être un peu plus malin. »

— « Accordé! » dit le Saint, et il sembla à Lucas qu'il voyait passer les idées dans sa tête comme des oiseaux dans le ciel bleu. Il attendit quelques instants, tout rêveur, et on eut pu voir passer dans ses yeux le reflet lumineux de ses pensées.

Sa figure s'illumina soudain.

— « Mon second souhait, dit-il, c'est de vivre jusqu'à l'âge de cent cinquante ans. »

— « C'est dit. »

— « Maintenant, écoutez-moi bien Saint-Pierre, et comprenez-moi bien surtout, car ce souhait-ci est le plus important. Je veux que *le jour où je le souhaiterai, je puisse condenser en un seul moment toute la force que je pourrais avoir pendant toute ma vie.* »

Saint-Pierre resta pendant quelques instants muet de stupéfaction; puis il éclata :

— « Mais c'est fou, c'est insensé, ce que tu demandes-là! Demande toutes les richesses du monde. demande-moi de régner sur tous les royaumes de la terre, mais ça, ça, jamais, jamais! »

— « Oh, c'est bon, dit Lucas, et se laissant dégringoler de l'arbre, il s'éloigna de quelques pas en sifflottant.

— « Lucas, mon cher Lucas! cria le saint terrifié, aide-moi, je t'en supplie, je te promets le salut éternel! »

— « Je n'accepte pas d'autres conditions; accordez-moi ce que je demande, sinon, je vous abandonne. »

Vainement, le saint fit les plus belles promesses. Lucas fit si bien que Saint-Pierre finit par consentir en poussant de grands soupirs.

— « Mais, dit-il, jure-moi que tu n'emploieras cette force que pour le bien de l'humanité ! »

— « Je le jure » ! répondit Lucas avec un étrange sourire.

— « Eh bien, le jour où tu voudras que le souhait s'accomplisse, tu crieras : Saint-Pierre, à moi ! »

— « Parfait ! » dit Lucas.

Il grimpa sur l'arbre et se mit en devoir d'aider le Saint à se détacher, tout en tirant un peu fort sur les plumes, pour se venger de la longue résistance qu'il avait rencontrée.

Aussitôt libre, le bel oiseau étendit les ailes, retira la fourmi de l'étang et repartit comme une flèche vers le ciel.

Lucas était heureux. Il y avait en lui une nouvelle force; un torrent de sensations neuves s'abattait en lui et le remuait profondément. Puis, il eut en son cœur un grand orgueil : c'est que le jour où il le voudrait, tout cette vie qui vibrait autour de lui, il pourrait la...

Il n'acheva pas sa Pensée; elle l'éblouissait, l'effrayait, et le ravissait pourtant. Que de fois il l'avait vue poindre de très loin, quand il était encore bête ! Il ne pouvait que l'entrevoir, alors, ses yeux ne savaient en supporter la lumière. Et maintenant, il était lumière lui-même, tant cette Pensée l'emplissait. Il prenait la petite vie terrestre en pitié, cette vie qui glisse lentement sous une petite poussée constante de force.

La force !

Mais lui, quand il voudrait, il pourrait en un moment en faire jaillir une poussée effrayante, comme une immense flambée qui brûlerait le ciel !



Pendant un long mois, toute la ville parla du changement qui s'était fait dans la vie de Lucas Balder. Il avait mis en vente ses immenses propriétés et même son propre hôtel. Une petite maison lui servait de gîte, et un seul domestique s'occupait des soins du ménage. Aussitôt que son immense fortune fut réalisée, Lucas se mit à l'œuvre. Des milliers d'ouvriers arrivèrent de tous les pays du monde. Jour et nuit ils travaillaient pour jeter les fondements d'immenses usines qui s'élevèrent bientôt en briques rouges, dominées par d'innombrables cheminées.

Au bout de quelques mois tout fut bâti. Tout autour des usines, qui s'étendaient à plusieurs lieues à la ronde, les ouvriers avaient bâti leurs cabanes recouvertes de chaume. C'était toute une ville autour d'un monstrueux noyau fumant. Les hautes cheminées noircies d'où s'échappaient de lourds nuages de fumée, semblaient une forêt fantastique d'arbres gigantesques au funèbre feuillage, et les toits de chaume des petites maisons d'alentour étaient comme l'herbe qui pousse devant les bois et qui est brûlée par le soleil.

On sentait qu'il se préparait là quelque chose de surhumain : un immense amoncellement de bruits formidables s'élevait au dessus des lourds blocs de maçonnerie ; et sur les sourds grondements des machines qui faisaient trembler la terre se dressaient les coups de marteau-pilon en lourdes tours, que couronnait, comme une charpente élancée et légère, le martellement précipité des forgerons.

Lucas s'enivrait de tout ce bruit. Chaque jour il venait visiter les travaux ; il s'arrêtait pour voir passer les longues files de wagons remplis de minerai roux ; il voyait le métal en fusion couler en d'étroites rigoles et tapisser

les murs noircis de lueurs changeantes et des grandes ombres d'hommes qui, demi-nus, dans la lumière ardente, se démenaient pour arrêter et reprendre la coulée.

Les pilons entassaient le métal en grands blocs qu'on transportait, au dehors, en pleine campagne. Là, on les soudait les uns aux autres par un déploiement de forces extraordinaires et chaque jour, on devait encore élever les échaffaudages.

Lucas se montrait extrêmement satisfait. D'ordinaire, il observait silencieusement ; parfois cependant, il parlait aux ouvriers, il disait des choses étranges qu'on écoutait avec des haussements d'épaules.

« Courage, amis, disait-il, nous approchons du but. Encore quelques mois, et le grand jour arrivera, le grand jour, où je délivrerai les forces enchaînées à la terre pour leur permettre de rejoindre l'Infini dont elles ont été séparées par la fatalité. Mais je saurai vaincre la fatalité ! Chaque coup de marteau que vous donnez est une parcelle de votre énergie que vous ajoutez à cette montagne de fer qui sera comme un muscle tendu, gonflé de toutes vos forces réunies. Son immobilité n'est qu'apparente ; un travail lent et sûr s'accomplit en elle et le jour où je romprai l'équilibre entre elle et la terre, ce jour là !... »

Il s'interrompait alors, et d'un geste brusque ouvrait largement les bras comme s'il déchirait un voile tendu devant lui. Ses yeux brillaient comme ceux d'un inspiré, il y avait en lui quelque chose de grand et de sauvage. Les longs jours de doute poignant avaient épuisé ses forces ; il était maigre et pâle ; sa barbe avait poussé, inculte, les cheveux lui pendaient en longues mèches dans la figure. Mais dans ce fouillis de longs poils roux, l'idée et

la volonté luisaient par les yeux comme une arme blanche.

L'Idée ! il allait en fin la réaliser ! Jamais il n'avait osé la dire toute entière ; les hommes ne l'auraient pas comprise et l'auraient redoutée. Et puis, comme les paroles étaient impuissantes à la rendre ! Quand il se la disait à lui-même, il lui semblait que les mots étaient comme de misérables mendiants qui osaient revêtir des manteaux de princes.

Et cependant il s'étonnait qu'on ne devinait rien ; il craignait que ses paroles, ses regards, ses gestes ne le trahissent, il croyait que l'idée était autour de lui comme un rayonnement éblouissant. Et ce lui fut un grand soulagement quand, après deux ans d'attente et de fièvre, il put voir au milieu des champs et dégagé des échaffaudages, un immense bloc de fer ayant la forme d'un marteau, et grand comme des cathédrales.

C'était par un beau jour d'automne, un de ces jours qui ont le charme étrange et profond des femmes malades. Les rayons du soleil qui venaient frapper l'énorme marteau jetaient tout autour un éclaboussement de lumière.

— « Enfin » dit Lucas.

Il monta sur une petite colline non loin de là pour voir une dernière fois la Nature. Devant lui, au loin, entre la masse brune des arbres nus, il vit dans la brume lumineuse un petit clocher entouré de peupliers. Il y avait là quelque chose de si mélancolique, de chaud et de parfumé, comme si le printemps s'en était allé par là.

Et comme il sentait ce charme l'envahir, une jeune fille vint à passer, les cheveux blonds au vent et la jupe flottante.

— « Ah ! se dit Lucas tristement, ne serait-ce peut-être pas là le bonheur : avoir un peu d'amour et de douceur dans la vie, et attendre ainsi l'énigme de la mort ! »

Mais il vit sur les lèvres de la femme un petit sourire étonné et railleur, et il se ressaisit aussitôt. Comment ! Lui, qui voulait rompre les chaînes du monde, il redevenait esclave des petites passions humaines ! D'un pas résolu il revint vers le marteau et d'un voix forte :

— « Saint-Pierre, à moi ! » cria-t-il.

Il se sentit grandir jusqu'aux nues. La terre parut à ses pieds comme une boule relativement petite, et dans l'espace il voyait se mouvoir des millions d'autres mondes beaucoup plus grands !

Et tout à coup, en un affreux désespoir, il comprit que son œuvre serait vaine, et qu'il se heurtait à l'immensité des mondes. Mais une tension effroyable crispait tous ses membres, il se sentit devenir fou, et malgré lui, ses mains saisirent le marteau. Avec un « han ! » furieux, il frappa.

Un sinistre craquement, un bruit de tonnerre, et la terre vola en éclats. Lucas tournoyait dans le vide autour du marteau, s'y cramponnant désespérément, dans une angoisse mortelle de ce qui allait arriver.

Soudain il sentit un grand choc, et...

Lucas s'éveilla, et fut encore plus bête qu'auparavant.

Pour une fois que son âme, remuant sa rude écorce, lui avait donné un désir d'impossible, une aspiration vers un idéal, elle avait usé toute sa pauvre cervelle.

CARLOS.

Université de Gand, 14 décembre 1898.



POUR L'AIMÉE

*Voici monter vers vous
Des prières dolentes,
Voici mon âme en blanc
Pour vos beaux yeux si doux,
Mon âme à vos genoux....*

*Et la complainte lente
Des rêves ondoyants
Et des pensers d'amour
— O vous aimer un jour! —
Pour votre âme d'enfant.*

*Laissez chanter mon cœur
La chanson amoureuse,
La chanson de bonheur
Qui vole vers les roses
De vos lèvres mi-closes!*

*Et pour vos yeux si doux
Voici mon âme en blanc,
Mon âme à vos genoux
Qui dit en soupirant
Un lamento d'amour!*

EMILE VINOY.

Mons, novembre 1898.



*Ils semblaient sous le charme et
dormir de beaux rêves.*

MÉLUSINE. PÉLADAN.

...où l'Indécis au Précis se joint.

ART POÉTIQUE. VERLAINE.

VISION

*Un couple de futurs squelettes par deux mains
Se touche... L'ombre drape une forme irréaliste
Sur le canapé bas et le battement d'aile
Du silence, c'est le frémissement de seins.*

*La tendresse diffuse, effluves incertains
Et tièdes, en planant, grise leur âme frêle.
Bouger, Parler ou Voir semble froisser Qui cèle
En ses replis profonds l'oubli des lendemains.*

*Ils le sentent. — Et bruit en eux, de plus, l'andante
D'accords subtils et doux, la musique latente
Que trille seulement dans l'Extase, le cœur.*

*Uni, par l'ombre, un couple de futurs squelettes
Se tenaient par la main, yeux clos, lèvres muettes.
On aurait dit l'Ennui et c'était le Bonheur.*

JEAN PIERRET.



Pour les exerques voir page précédente.

II^{me} VISION

*Deux squelettes tout blancs, deux squelettes de chiens
Au-dessus du buffet... Tels des chiens de faïence
Leur regard vide est dur. Rompent seuls le silence
Le tictac de l'horloge et le chant des cousins.*

*La tendresse diffuse, effluves incertains
Et tièdes, plane, plane... Et leur âme pense.
Monte avec leurs pensers une odeur beurre rance ;
Et les morceaux de bois leur sont de bons soutiens :*

*... Car ils sentent. — Et bruit en eux, de plus, touchante,
La plainte doucereuse et l'harmonieuse andante
D'un roquet aboyant et dont l'œil vers eux luit.*

*Impassibles, pourtant, tels de pourris squelettes
Ils ne murmuraient pas, les mâchoires muettes.
On aurait dit la Peur, et c'était de l'Ennui.*

Avec permission spéciale de J. P.

BIRIBI.



PETITES

PROSES SENTIMENTALES

EMISE.

C'était le jour béni de ton premier baiser.
STÉPHANE MALLARMÉ.

L'heure était somptueuse et dans le jardin fleuri où je guidais tes pas l'irradiation du jour brillait encore plus belle. Le décor se drapait de voiles mauves et dans le parfum mourant qu'exhalaien^t les roses nos âmes s'enlisaient en des évanouissements éperdus.

Ta pâleur, ô ma brune, avivait l'éclat de tes yeux et ton regard avait pour moi d'ineffables caresses.

Tu rompis le silence et d'une voix lointaine tu dis : « O toi, parle-moi. J'ai besoin d'entendre les paroles qui charment. Berce-moi des rêves dont j'orne tes sommeils, chante les hymnes que tu conçus, célèbre fastueusement nos amours. Dis-moi les folies de ton esprit quand mes yeux te sourient, dis-moi les ravissements de ton cœur quand tu sens tienne, mon âme, dis-moi aussi les sombres désespoirs quand je te fus cruelle. Dis-moi. »

Tu me serrais les mains de toutes tes forces et tes yeux mi-clos avaient l'air de mourir.

Je t'admirai longtemps. Puis, les bras à la taille, nous

allâmes par les sentes odorantes du jardin et je te contai mes pensées.

Je te narraï la richesse luxueuse de mes rêves et le lyrisme enthousiaste de mes hymnes, plus éblouissants que les plus magiques imaginations de la Sultane Schéhérazade déroulant le précieux écheveau des féeriques aventures de Sindbad le marin, du calife Haroun et du subtil Aladin.

Je te décrivis les palais édéniques que mon esprit édifiait pour loger nos amours, je te détaillai les trésors inépuisables que je découvrais pour parer ta beauté, je te dévoilai toute l'étendue des ressources que j'accumulais pour varier nos bonheurs, et tu m'écoutais, ravie, appuyant ta jolie tête sur mon épaule et fermant les yeux pour mieux voir les merveilles que j'imaginai pour toi.

Quand je cessai de parler, tu rouvris les yeux. Une joie sereine illuminait ton visage et tu gardais comme un éblouissement de la vision dont je venais d'éclairer ton âme.

Extasiée, tu me tendis tes lèvres.

DOUTE.

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

ALFRED DE MUSSET.

Tu m'aimes, et tu me le dis, et tu me le jures et je le sais. Tes yeux brillent de ton amour, tes mains me le confient, tes lèvres m'en grisent.

Pourtant, ô mienne, il est des heures où le doute s'accroche à moi. Pardonne cette franchise, excuse ma faiblesse.

Parfois lorsque ma pensée s'envole vers toi, il me vient des moments de spleen désespérant. Un découragement profond s'empare de mon âme qui s'effare. Je me demande s'il est vrai que tant de bonheur puisse m'advenir et j'ai peur d'être le jouet d'un de ces rêves éblouissants qui ne laissent au réveil qu'amer désenchantement.

Et cette pensée me fait mal. Je ne veux pas m'y arrêter. Je la repousse de toutes mes énergies. Je ferme les yeux pour ne plus la voir. Je me bouche les oreilles pour ne plus l'entendre. Je m'annihile pour ne plus la sentir. En vain. Elle s'agglutine à moi, elle me harcèle sans répit, sans cesse, toujours. J'ai beau évoquer les joies d'hier, imaginer les extases de demain, impitoyable, elle est là qui me guette. Et je doute, je doute de toi, je doute de tout.

Alors je suis perdu, sans force, sans recours. Je m'en vais, partout, n'importe où. J'ai soif d'autre chose que je ne connais pas, — et qui ne viendra pas. J'implore l'inconnu et je me lamente.

C'est comme la nostalgie de choses inexistantes.

Si tu ne m'aimais pas, dis, y songes-tu ?

Mais je suis fou. Je te vois, je vous vois, je ne doute pas, je ne doute plus, je n'ai jamais douté et — je vous aime.

NOSTALGIE.

L'homme a toujours besoin de caresse et d'amour.
ALFRED DE VIGNY.

CERTAIN SOIR.

L'image de ce soir d'automne où tu m'aimas tant et toute, dis-moi, t'apparaît-elle parfois ?

En ce décor fort simple d'une route bordée de haies,

si tristes, nos désirs se sont violemment connus.

Une orage imminait et dans la tiédeur annonciatrice s'alentissaient de caressantes brises. Il s'exhalait de toi, o mienne, tant et tant d'amour que j'en agonisais. Ta lassitude se faisait expirante de trop de volupté, et ta main mollissait de langueurs inconnues.

Je bus à longs traits tout cet amour que tu m'offrais et je te grisai de mon ivresse pâmée.

O ce soir où tu m'aimas tant et toute !

DE NUIT.

L'heure se faisait magique, la nuit était tout étoilée et tes yeux avaient des luisances mouvantes. Parfois nous arrêtions nos pas, — comme aux écoutes. Le bonheur coulait en nos âmes avec une délicieuse fraîcheur.

Tu me disais des riens charmants et nos baisers étaient graves.

L'heure était solennelle. Je sentais tout contre moi ton corps frémir. Tes soupirs s'exhalaient longuement.

Ta beauté irradiait, et fou de passion, je l'étreignis, dans cette nuit bleue, de toute mon âme, de toutes mes forces.

BAISER.

Les prés ondulent en longs frissons lustrés, et le ciel qui nous couvre s'étend comme un grand voile bleu. Ecoute chanter le silence. Rien ne saurait nous charmer plus.

Viens, nous irons loin, très loin, plus loin encore, tout au fond de tes yeux qui m'aiment.

Viens, nous peuplerons la solitude de nos amours. L'air en vibrera d'aise.

Mon bras très tendrement enlace ton heureux abandon, et je veux baiser tes lèvres du lent baiser qui fait mourir.

D'ADIEU.

Il fut bien triste, ô mienne, le moment de nos adieux, et quand nous nous sommes séparés, il nous semblait que nous nous aimions encore davantage. Pourquoi ?

Nous souffrons tous les deux de cet arrachement plus cruel que celui qui sépare l'ongle de la chair. Et toi qui depuis versas tant de larmes sur nos joies évanouies, pourquoi ne me reviens-tu pas ?

Laissons l'orgueil, et soyons faibles, veux-tu ? La faiblesse nous sera propice et nous revivrons dès demain nos bonheurs de jadis. Ce sera la résurrection radieuse de félicités sans nom et tu pourras encore me remercier de ton lointain regard.

Veux-tu ?

OLYMPE GILBART.





SOUHAIT

*L'araignée a tendu pour la mouche frivole
Filets gluants.*

*L'homme a menti, disant pour prendre une âme folle
Secrets troublants.*

*Je veux sentir, dit-elle, en mes pattes velues,
Son corps trembler.*

*Je veux, dit-il, coller tout contre ses chairs nues
Un lent baiser.*

*Son étreinte est ton agonie, ô mouche folle.
La belle mort!*

*Baiser d'amour, baiser de sang. Femme frivole,
Qu'il soit ta mort!*

R. DRAILLY.

Septembre 1898.
Université de Gand.





EVANESCENCES

*Un beau rêve m'illumine
Et dans mon cœur abreuvé
De tristesse, il s'est levé
Comme une aube adamantine.*

*Et mon cœur a retrouvé
La prime joie matutine....
...Dors au fond de ma rétine
A jamais inachevé;*

*Reste aux sphères irréelles,
Ne viens point ternir tes ailes
En ce monde ignoble et bas,*

*Et pour l'obscur Géhenne,
Rêve blanc, ne quitte pas
La lumière élyséenne...*

Université de Liège.

V. B.

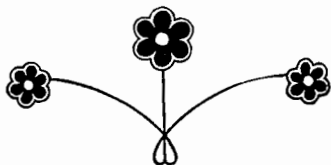
*Mon âme traîne la savate
Aux carrefours de l'Idéal,
Mais à la foule disparate,
Hautaine, elle a celé son mal.*

*Très hermétiquement drapée
Dans les plis roides de l'ennui,
Elle a tu l'âpre mélodie
S'éplorant à travers la nuit....*

*Un incurable spleen la ronge;
Mais dur et sec, son regard plonge
Vers l'impassible firmament;*

*Elle fuit la foule importune,
Et tord silencieusement
Sa douleur vers la froide lune.*

V. B.





FOLIES

Pour Jules Fontaine.

Notre *moi* n'est qu'une ligne de partage entre des courants divers de pensée et d'action qui nous traversent. Au fond de chacun de nous il y a plusieurs *moi*.
M. GUYAU.

La porte se referma sur lui avec un bruit sourd et la serrure grinça, fermée au dedans.

Il ne regarda pas derrière lui. Derrière lui était la prison grillée, sa mère folle. En son esprit, une vision obsédante flottait. Le sol de la chambre où il l'avait vue était devenu un radeau aux proportions fantastiques, plongeant dans les gouffres que creusait la houle d'une mer grisâtre, infinie. L'épave immense, aux contours indécis, bande sombre au milieu d'un brouillard épais, gris, sans fond de ciel, glissait devant lui, comme l'appelant. Sa mère, tout en noir, un nimbe encerclant la tête, allant et venant, implorait la Raison.

Cette obsession pénétrait son cerveau d'une terreur muette car il lui semblait qu'il y avait plus de vie dans l'auréole de ce fantôme noir, plus de vie dans cette auréole de folie que dans ses propres réflexions.

Et insensiblement il s'identifiait avec le fantôme de sa

mère : l'eau et le ciel, c'était la Nature; le radeau, le Milieu qui l'enserrait, lui; l'auréole, sa Pensée; la prière, ses Doutes.

C'était donc lui-même qu'il pleurait....

Il la voyait seule, la vision, et cela enserrait ses pensées comme dans un étau.

Puis, il y eut comme des clartés devant lui, la masse noire eut ses extrémités moins indéfinies. Les brumes, doucement, se levèrent, et, en s'évanouissant, s'absorbèrent dans les murs de la rue. Alors, brusquement, la notion du pavé qui fuyait sous ses pas, la conscience de sa marche mécanique, la perception extérieure lui vint.

De la neige commençait à tomber. Le raisonnement net, il ouvrit son parapluie pour protéger son chapeau de soie et, comme il entendait l'avertisseur d'un tram, il s'arrêta un instant, regarda le véhicule venir et y monta.



En tram, les faits matériels empêchèrent toute songerie. Les entrées et sorties, les arrêts, le cahotement monotone le rejetaient brusquement dans le milieu réel aussitôt que sa pensée tentait de s'échapper. Pourtant, deux mots : « Jamais complètement » lui revenaient sans cesse, machinalement. Il les répétait sans les comprendre, sans en voir toute l'étendue, car la chanson du mot, seule, lui faisait déjà mal. Puis les idées que ses sens lui apportaient, l'absorbaient de nouveau.

A la gare du Nord, il acheta des journaux, prit son coupon et, en attendant l'heure du départ, il arpenta le quai occupant son esprit du va-et-vient qui l'entourait.

Le train en s'ébranlant sembla lui arracher toute idée : il y avait en lui comme un chaos et cette multi-

tude bourdonnante de réflexions possibles et non formulées lui donnait la sensation du vide.

La tête creuse donc, voulant ordonner ses pensées et ne sachant, il s'obligea à détailler ses voisins de route et, pour empêcher toute fuite latérale de son esprit, il formula en phrases à tournure littéraire ses appréciations.

Mais malgré la volonté, sa pensée s'échappait; alors, vaincu, il la laissa flotter, incohérente. Il s'imagina philosopher.

« Ces gens sont là, comme des brutes. Pensent-ils? Rien ne le décèle. Je voudrais la pensée, un geste, tangible à nos sens. Ils sont pour moi des Mystérieux, et, en fait, ils sont comme moi. Je voudrais connaître ce qui est en eux, m'identifier avec eux, savoir à quelle période de vie ils sont. Car, en somme, la vie n'est qu'une succession de périodes. Une amitié, un sentiment, un raisonnement se fait-il jour? on y rapporte aussitôt tout. Des jours, des mois entiers, tout devient dépendant, secondaire; des fils invisibles rattachent toute sensation à l'idée principale. Puis l'idée-mère faiblit et meurt, vassale d'une autre. Et cela est la vie pensée, cette succession de périodes.

« Cette vie intime et spirituelle n'est-elle pas ce qui constitue le moi? ou du moins le formera puisque le moi n'est que la résultante de points de vue passés? Et à cette idée d'évolution du moi, à cette idée qu'il est une chose « qui n'existe pas, qui se fait, qui ne sera jamais achevée », vient s'ajouter la pensée torturante de l'impossibilité de sa conception réelle; si je ne peux juger la synthèse des périodes, puisque de nouvelles s'ajoutent continuellement, et que lors de ce jugement je me trouve dans un état d'esprit dépendant d'une de

ces périodes, je ne peux non plus analyser l'une d'elles, embrasser d'un regard les idées qui constituent, en même temps que l'idée principale, *la crise*. Emises par le milieu, le souvenir, le tempérament, éveillant des états d'âme complexes, les images se greffent les unes sur les autres, simultanées, mais leur conscience n'est que successive. »

« L'intelligence, qui, pour moi, se mesure à la facilité de passage de l'analyse à la synthèse, peut-elle déchiffrer parfaitement cet écheveau de pensées qui constituent le moi et à synthétiser ce qu'elle a successivement débrouillé? Faute de terminologie bien définie, j'ergote. Il faudrait savoir si l'on prend le *moi* dans le sens de résultante d'états d'âme ou si c'est ce qui nous incite à réagir d'une certaine façon, dans certains cas. Dans les deux acceptions le *moi* évolue et n'est pas un. Quand Barrès s'écriait *qualis artifex pereo*, c'était bien un de ses moi qui mourait. »

Puis il se demanda de quoi il tenait cette tendance à rester semblable à lui-même, comment le substratum de son caractère était toujours lui? Alors, un passage de Guyau dans *Education et Hérité* qui répondait à sa question et qui l'avait frappé parce qu'il concordait avec ses aspirations intimes, lui apparut nettement : « Au fond de chacun de nous il y a plusieurs *moi* dont l'équilibre mouvant constitue ce que nous croyons être notre vrai moi, et qui n'est en somme que notre *moi* passé, la figure dessinée par la moyenne de nos actions et pensées antécédentes, l'ombre que nous laissons derrière nous dans la vie. *Ce moi-là n'est le nôtre que selon la mesure où notre passé détermine notre avenir*; et rien de plus variable que cette détermination de l'avenir d'un être par *son* passé. *Notre corps*,

il est vrai, nous sert de point de repère, c'est la base de notre personnalité. Mais le corps n'est lui-même pour nous qu'un système de perceptions, conséquemment de sensations, qui, à un point de vue plus profond, se réduisent à un système de tendances favorisées ou contrariées : notre corps est constitué par une coordination d'appétits de toute sorte dans un équilibre instable; il n'est que le rythme suivant lequel ces appétits se balancent. Sans la loi de l'habitude et de l'économie de la force, par laquelle un être tend toujours à se répéter lui-même, à projeter en avant sa propre image, à reproduire son passé dans son avenir, nous perdriens notre moi à chacun de nos mouvements, nous serions sans cesse à la recherche de nous-même. Notre moi est donc une idée. »

Et comme il songeait que « nous ne réussirons jamais à ramener à une unité complète, à subordonner à une pensée ou volonté centrale tous les systèmes d'idées et de tendances qui luttent en nous pour l'existence », il en arrivait à conclure que l'unité littéraire était la plus grosse faute quant à l'expression de la vérité et il estimait que pour être sincère, pour montrer une tranche de vraie vie, à moins de ne décrire qu'un état de folie assez court n'admettant qu'une seule pensée, il fallait accueillir toutes les idées qui assaillent, ne pas les coordonner uniquement selon la raison mais admettre les associations de formes, les buts divers et quasi simultanés, d'essayer de rendre, — chose impossible à rendre de par l'essence même de l'expression qui est lente et successive, — « la coexistence de plusieurs centres d'attraction dans notre conscience, de plusieurs courants qui nous traversent et dont chacun, s'il n'était limité par un autre courant, nous submergerait et nous emporterait. »

« Est fidèle — songeait-il — qui a localisé en un certain point toutes ses aspirations, et ce point, ce centre — ce mot certainement avait été la transition de ses pensées — est une image toujours la même. Comme mes aspirations, — puisqu'homme, — évoluent comme mon physique, il faut être sot pour admettre que la femme change au fur et à mesure que changent mes désirs. Est donc sot qui, en toute sincérité, répond de lui-même. On est fidèle par volonté, par éducation. Par nature ? jamais !

« En somme, — concluait-il, — mon moi n'est qu'un à peu près, et comme mes pensées ne sont le plus souvent engendrées — après transformation de mes sens — que par le monde extérieur, ma vie n'est qu'une suggestion permanente, une suggestion externe.

« Une suggestion interne, une auto-suggestion, est certainement l'amour. »

« L'amour ? N'est-ce pas une vraie folie ? Si un centre d'attraction est assez puissant pour absorber toute idée et la rendre secondaire, c'est-à-dire pour montrer la vie sous un aspect spécial, pour supprimer même la délibération, point où s'embranchent la liberté et le déterminisme, alors : l'amour : un déséquilibre de facultés. Toute la vie pensée, du reste, n'est qu'une succession de folies ; la vie machinale, seule, est raisonnable. »

Un garde vint interrompre sa rêverie ; il lui tendit maussadement son billet, essaya de retrouver sa béate position primitive puis s'absorba dans le papillonnement de ses idées.

« L'amour ? Est-ce que cela existe pour l'esprit assez puissant — ou assez stupide, je me le demande — pour approcher de deux grands yeux, les deux orbites d'un

crâne, embrasser d'un coup d'œil la Vie et la Mort..... La Mort? Belle chose que la Mort, belle chose. Et maintenant encore je me suggestionne. Je dis : la Mort, et, derrière ce mot je vois un monde immense, une douleur grande et la crainte. La Mort..... Si je disais à cet homme comme endormi, « la Mort! » il ne dirait rien. Il ne serait pas épouvanté. Il rirait! Oui, il rirait. L'imbécile!

« Mais moi, à dire : la Mort! la Mort! est-ce que ce n'est pas une extase que je produis en moi? Et quel état est le réel, l'habituel ou celui-ci? Insoluble.

« Le vrai c'est que, maintenant, ces gens pensent autrement que moi; que, ma douleur, ils ne la conçoivent pas. Et pourquoi?

« Si la pensée était chose concrète, jaillissant de l'être, ne sentiraient-ils pas ce que je sens? Il ne manque qu'une transition de moi à eux, une irradiation qui faciliterait notre communion. Ou bien, en eux-mêmes ne sentiraient-ils pas?

« L'indifférence partout, — du moins croyable, — les êtres et la chose pour vous broyer d'une pensée : tu n'es rien pour moi.

Il se souvint alors soudainement d'une conférence d'un Brahmane et il entendit résonner : « Tout le mal provient de ce que moi, je suis ici, et que toi, tu es là.

..... « Tout le mal provient surtout de ce que je le sente. Moi, mort, tout ne meurt pas pour les autres, chose affreuse, puisque je le sais. Il m'a fait peur, ce prêtre hindou quand il disait : « Ils voyaient leur âme là, plus loin d'eux. »

Il se suggestionnait encore, répétant mentalement : « leur âme, là... leur âme, là, plus loin d'eux. »

Par un effet bizarre d'aperception, il vit l'idée réali-

sée. Il aperçut sa forme dans le recoin vide qui lui faisait face, sa forme, les yeux fermés, immobile. Il se voyait chose, il s'imaginait inerte et sans pensée. Et il s'était si bien objectivé, c'était si bien un autre que Lui qu'il voyait, que cette pensée d'objet accolée à son Moi ne le troublait point. Son Moi extériorisé rentrait dans le grand Tout, énigmatique, qu'il ignorait et méprisait. Alors, il accusa le fantôme que, de bonne foi, il s'imaginait voir.

..... « Jean Pierret qui philosophe ! Le Jean Pierret annoté, immatriculé, reconnu par d'autres, par plusieurs, donc — à ce que tu crois — existant. Jean Pierret se plaignant de sentir, Jean Pierret se plaignant de l'indifférence des choses ! Le prévenu devenant accusateur ! Et qu'as-tu été, tout à l'heure, mon bon Jean Pierret ? N'as-tu pas été l'être le plus indifférent, le plus égoïste ? Ton procès est facile à faire. Tu es allé voir ta mère internée dans une maison de santé, ta mère folle, le mot folle ne te brûle pas la gorge, prononce-le, prononce-le hardiment. Devant le bâtiment grisâtre, aux fenêtres grillées, sur une hauteur, ton unique pensée a été de marcher vite. Je t'accorde que, après que tu eus sonné, tu te demandas comment tu allais La trouver. Mais, attribuons cela à l'instant d'inoccupation qui suivit le coup de sonnette ou, peut-être encore, à l'horizon large, s'estompant dans un lointain brumeux qui s'appesantissait sur toi pour t'écraser. Quand la servante t'introduisit, en attendant Monsieur le Directeur, tu remarquas qu'elle était jolie. Tu as analysé le grand salon carré avec ses poufs, ses murs sans tableaux, son tapis à fleurs. Si tu as plaint ta mère dans un moment de sincérité, c'est que tu as vu la fenêtre grillée par laquelle le salon prenait jour sur la cour pavée, la cour

morne assez longue que côtoyait, formant colerette et hissés sur un semblant de verdure, des squelettes d'arbrisseaux aux tiges fines. Tu vis tout cela et le ciel noirâtre et le décor seul t'a imposé la tristesse qui aurait dû être, spontanément, en toi. »

« Cette belle tristesse ! elle s'est évanouie devant un froid aux pieds, devant un « Voyage en Suisse » qui traînait sur la table et que tu as feuilleté, faisant parfois tourner l'album de sens afin de mieux voir. Et, cabotin de tristesse, sentant sourdement que c'était mal que de feuilleter l'album, quand tu entendis des pas lourds dans le corridor tu regardas mélancoliquement le feu et tu attendis que la porte fut à peu près fermée pour te retourner. Cabotin ! Tu accuses les choses d'indifférence, toi, à qui les choses paraissent indifférentes de toute l'indifférence que tu leur donnes ! Tu accuses les autres de ne pas sentir ! Hypocrisie et fatuité ! Criaileries stupides ! Les autres sentent comme toi et qui plus est te devinent. »

« Il t'a bien deviné le grand diable d'homme lorsque, après que l'on eut parlé de Sa santé, de Son état d'esprit, de Son incarcération subite, de la nécessité du secret pendant le temps d'observation il répondit froidement à ton : « Mais se remettra-t-elle, au moins ? »

« — Jamais complètement. »

« Tu l'entends encore, hein ? Jamais complètement. Cela a été scandé, lentement, posément, lourdement. Ja-mais-com-plè-te-ment. Tu n'as rien dit ! tu n'as pas pleuré !... »

Alors il crut que le Moi qui était hors de lui, pleurerait. Et, par saccades, une voix lui répondit, douce malgré les sanglots : « que je n'aie pas souffert..... à ce moment..... c'est vrai, mais, maintenant, je souffre...,

puisque je me souviens.... et un souvenir, est-ce que cela prouve tant l'indifférence? »

« Que je n'aie pas souffert à ce moment, fit-il, oui, dans le présent on ne souffre pas. On ne souffre que dans le passé, et le bonheur est comme la souffrance. Cette insensibilité à la douleur dans le présent est-ce de l'hébétude ou de l'indifférence?... C'est de l'hébétude, c'est l'impossibilité à laquelle nous nous heurtons de concevoir nettement notre situation dans le présent par rapport au temps. »

Il se souvenait de l'artifice bizarre dont il s'était souvent servi et qui lui permettait d'avoir conception nette de son présent : c'était de s'imaginer son présent devenu passé. En certaines circonstances cette auto-suggestion avait provoqué une espèce d'extase. Dans des moments de bonheur ou qui auraient dû être tels et où, en fait, il n'éprouvait que le vide de son cœur, il concevait son présent comme un futur, et ce lointain mystérieux lui permettait d'enjoliver le présent de toutes les chimères de son imagination. Cela lui permettait d'échapper au milieu réel et de vivre une pure conception.

— C'est bien de l'hébétude, répéta-t-il.

Brusquement il se pardonna, il redevint un. Mais l'esprit, libre, non refréné, s'élançant complètement dans le souvenir, repassait toute l'entrevue.

— Peut-on la voir? avait-il dit d'une voix non affirmée.

— Certainement.

Ils avaient pris par la cour, la grande cour pavée entourée de bâtiments grillés hauts d'un étage et que cherchait en vain à égayer le jardin masqué par les arbustes.

Il se souvenait bien. Impression pénible lorsque le Directeur ouvrant une lourde porte, il le vit la refermer avec soin. Ils étaient dans une grande salle nue, à carrelage, où cinq ou six portes donnaient. On se dirigea vers l'une d'elles et le Directeur ayant frappé, il entendit un cliquetis de clefs et la porte s'ouvrit de l'intérieur.

Une servante en tablier blanc et dans un coin, assise dans un fauteuil, sa mère regardant le feu.

Elle n'avait pas pleuré, elle ne l'avait pas embrassé, elle n'avait eu qu'un cri, un cri lugubre d'appel à la liberté.

« Jean! Jean! Mon manteau... Nous partons... Mais donnez donc mon manteau... Nous partons. »

— Madame, avait fait le directeur, Madame, il vient vous voir... Demain, peut-être, partirez-vous, pas aujourd'hui.

— Comment, Monsieur le Directeur, mais Monsieur le Directeur... Monsieur le Directeur...

Et la voix de sa mère s'était faite si douce, si enfant, qu'il s'était senti tout perdu. Il ne savait plus à quoi il avait pensé alors... Il avait perçu le Directeur parler avec conviction, sa mère implorer plus doucement encore, puis, se taire, subjuguée.

Il avait été réveillé brusquement par le grincement d'une porte fermée à clef et par un flux de paroles, véhémentes, dures, criardes :

— Je ne suis pas folle. Est-ce que je suis folle? On m'a enfermée avec des folles. C'est horrible. Elles criaient toute la nuit. Je me suis battue avec elles. C'est horrible. Maintenant, je suis seule... avec une servante, qui m'espionne. C'est le huitième jour. Je ne suis pas folle. C'est horrible. »

La voix devenait plus douce, moins hachée, plus persuasive :

— Est-ce que je suis folle, dis, Jean, mon Jean, je ne suis pas folle. Ils t'ont trompé. Jean, mon Jean, malgré nos malentendus, tu m'aimes bien, au fond. Est-ce que tu voudrais que l'on me croie folle ? Dis, est-ce que tu crois que je suis folle ? Tu as des boutons sur la figure, Jean, mets des compresses de feuilles de mauve ; tu vois bien que je ne suis pas folle. Est-ce qu'une folle te dirait cela, Jean ? Ils m'ont exaspérée et tu comprends huit jours de solitude, cela torture, huit jours de solitude complète ! »

... alors lui était venu le doute affreux. Sa mère morte, ce n'était pas vrai. On mentait. On mentait.

Ils s'embrassèrent.... Et, comme ils s'embrassaient, un visage de femme, cheveux courts, les yeux hagards, le rire aux lèvres vint se coller au grillage de la fenêtre. Elle le regardait, lui, fixement. La lèvre était souriante et muette et le regard, avide. Il lui semblait qu'il avait devant lui une bête déchainée, une femelle corrompue, ardente à la chair, sphynx mystérieux à la pensée désorbitée. Il eut peur, peur malgré les barreaux, peur devant cette face pâle, devant ce regard sensuel, devant cette chose pensant bizarrement.

Sa mère s'en aperçut :

— Ce n'est rien, c'est une folle. Elle a perdu ses enfants. Laissons cela. Et tes études, mon Jean ? Elles ne sont pas trop dures pour toi ?

Non, songeait-il, mère n'est pas folle. On ment... On ment... Et cela tordait son cœur et lui faisait mal.

— Tu te conduis bien ? Il faut toujours te bien conduire. C'est là que tu puiseras le sentiment de ta force et de ta droiture. Tu vois que je parle bien, tu vois

que je ne suis pas folle... Mais pourquoi n'es-tu pas venu me chercher plus tôt? Oui, je sais bien, ne dis pas non, méchant, nous nous en allons ensemble, dis? Nous n'aurons plus de malentendus. Nous vivrons désormais ensemble. J'irai à Gand. Mais, dis, pourquoi n'es-tu pas venu me chercher plus tôt? Pourquoi?

— Je... je ne pouvais pas.... vous étiez en obs... on ne pouvait pas.

— On ne pouvait pas?... On ne pouvait pas?... Ainsi la loi met au secret n'importe qui? La loi enferme n'importe qui? C'est monstrueux. C'est monstrueux. Et tu..... Je me souviens..... j'ai empêché..... moi, une jeune dame... par son mari... la table me l'avait dit... ne dis rien... j'ai écrit... ne dis rien...

Ses yeux luisent, et un flot de paroles déborde qu'il n'écoute pas, suivant sa pensée.

.. Ma pauvre mère, ma pauvre mère, c'est bien vrai, tu es morte, tu es bien morte. « Jamais complètement. » C'est affreux, affreux.

Esprit léger, même au milieu de cette douleur qu'il ressent, oui qu'il ressent car sa gorge brûle, il songe, chose incroyable mais vraie, qu'affres est le radical d'affreux!

..... — Jean, as-tu du cœur?.....

Le silence qui suit la demande le réveille. Il ne peut pas répondre, il a un étai qui l'étrangle et sa tête seule répond.

— Tu as du cœur et tu as des amis? Tu as des amis et tu ne viens pas me délivrer? Jean, ta mère? Est-ce qu'ils n'ont pas bon cœur comme toi? Jean, mon petit Jean....

Puis d'un ton sec :

— Connais-tu la Marseillaise ?

Un signe de tête.

— Non, tu ne la sais peut-être pas bien. Je vais te la chanter.

— Mère, je t'en prie....

Et elle chante. Le chant est criard, faux, emporté.

Alors il souffre réellement....

La face pâle est revenue se coller au barreau. Il la voit à peine.

Puis, le sentiment d'angoisse passe ; il saisit la sublime passion du « rendu » et comme la voix faiblit, fatiguée, il s'imagine cela ridicule et fou et.... *il se sent embarrassé de sa contenance.*

Un saut brusque, alors ; il a repassé toute sa vilénie, toute sa bassesse, toute son indifférence et il ressent la morsure du remords, et surtout la morsure d'avoir été deviné. Il entend la réponse ironique du Directeur. Comme il avait dit : « Et bien, c'est triste »... en le revoyant, l'autre lui avait scandé : « Vous ne vous imaginiez probablement pas que ce serait gai ? » La réponse résonne, le brûle et passe.

« Je ne peux vraiment pas accuser les choses, songe-t-il, ni les autres. On me rend ce que je donne. C'est la règle. L'enfant aime sa mère, parce que sa mère l'aime. »

« *Il n'y a pas que l'indifférence des autres, il y a la mienne propre.* »

« Mais les autres, s'ils sont comme moi, ont-ils conscience, comme moi, de cette indifférence ? Sentent-ils comme moi ? Eh non ! ils ne sentent pas comme moi ! La forme d'une fleur est, peut-être, autre pour moi que pour eux, la couleur varie de moi à eux : ce rouge pour eux est bleu pour moi. Cela est possible : on m'a montré une couleur et l'on m'a dit : c'est du rouge, mais on ne m'a pas fait ressentir la même sensation qu'eux... La nature ? c'est ma réline. Il y a entre Eux et

moi la barrière infranchissable de la représentation. »

Parfois il sentait le cahot du train, le cliquetis des plates-formes et le bondissement sur les entre-croisements du réseau; et ce bruit lui criait : fatras! redites! banalités!

Alors il s'insurgeait.

« Que m'importe qu'un autre ait eu la même sensation que moi, les choses sont toujours les mêmes, que m'importerait, même, si j'avais à rendre ma pensée que mes mots pour la rendre soient identiques? Il n'a, l'autre, que le mérite d'une naissance antérieure. »

Puis sa fierté tombait. Sa fierté tombait de toute la lassitude qui semblait entrer, en lui, avec le : il n'y a pas place pour toi.

— Non, il n'y a pas place pour toi. Tu n'es rien ni pour les autres ni absolument. Tu as eu, comme tout le monde, la crise d'ambition, la crise d'art, la crise littéraire; comme tout le monde, tu as eu la crise du doute, la crise mystique, la crise sceptique; comme tout le monde la crise de la chair, la crise de l'idéal en amour; tu as eu des besoins de solitude et des désirs de bruit, d'activité, la méditation et l'acte. Tout cela est vain, tout cela est vide. Prends la chose la plus noble : dompter la matière, elle n'engendre qu'un sentiment de découragement et d'inassouvi.

Et encore, quel mérite y a-t-il à dompter une chose inerte? Mais si, faire exprimer sa pensée, faire crier à une chose morte un sentiment ressenti, c'est une œuvre belle et la chose, la chose indifférente ne serait plus. Mais cela se peut-il?

La traduction de cette pensée, par l'artiste, est-elle consciente?

C'est le mystère qui sépare l'impression de l'expression.

L'artiste agit-il aveuglément sous l'impulsion d'une idée absorbante? Alors, il faut avant tout sentir. Et ce que crie mon œuvre, alors, c'est mon Moi, mon souvenir, ma chair. C'est mon être étalé aux rires d'un indifférent, mon Moi prostitué.

Et s'il est des règles, si la traduction est consciente, — s'il y a des formes à suivre, à copier pour rendre telle impression avec tel contour, quelle étude superbe, mais aussi quelle analyse, quelle lente pente, quelle initiation! L'ornière à suivre pendant une vie.

Le chemin est lent et le temps me presse.

Le temps me presse et le beau évolue, moins vite que moi mais évolue. Produire pour le futur est donc rêve absurde. Pour le présent, alors? Il me reste le lieu commun ou l'original.

L'original? Non! On n'apprécie en une œuvre que ce que l'on y retrouve de soi, et qu'apprécieront-ils, si c'est un moi personnel que je traduis?

Il faut donc que l'œuvre tombe sous le sens général et alors, le banal... L'ornière encore.

Il resterait bien produire pour soi, pour le souvenir. Mais, ma fatuité, mon amour-propre, qu'en ferai-je?

Mais ils ne sentent donc pas eux, les autres, que je me débats, que je veux vivre de toute la force de mes vingt ans, et que tout résonne autour de moi comme un glas?....

Edouard Rod l'a bien dit : *Et pour s'être complu en lui-même, il est éternellement isolé en lui seul.*

La solitude? Et le vers de Verlaine :

Car Elle me comprend et mon cœur transparent
Pour Elle seule.....

Non, pas la solitude. Et si j'ai cette impression de soli-

tude c'est à cause des mots qui ne rendent pas la pensée exactement, c'est parce que l'expression nécessite un travail de sélection, une analyse sèche et que la sensation que j'exprime n'est pas celle que je sens. Comment vouloir rendre, en effet, par un seul sens, — la vision, la lecture, par exemple, — une impression que tous nos sens nous ont apportée?

Si pas la solitude, le doute de soi, une chose aussi horrible, la pensée haletante, se heurtant à toutes les sinuosités du chemin et pantelante se tuant elle-même, la monstrueuse conséquence : *mon opinion est qu'il ne faut pas avoir d'opinion...*

Il avait atteint comme le but de ses pensées et il resta un moment à répéter machinalement sa déduction sans images nouvelles dans le cerveau, comme oppressé. Brusquement il songea à la morte. Et comme il était redevenu maître de lui, il s'efforça de reprendre le chemin de sa pensée, l'étape obscure qui lui avait servi de transition. L'évolution de ses réflexions avait été parfois discursive, elle avait, surtout, été motivée par de simples rapports de formes, d'assonances, entre les mots. Mais, malgré la volonté fixée, il ne put découvrir la ramification suivie.

En désespoir de cause il se détermina à vouloir deviner où il était et comme des gouttes d'eau barraient obliquement la vitre il murmura : « Mauvais temps toujours », s'assura qu'il avait son parapluie, s'enfonça dans la lecture des journaux et, détail vrai, réel, y occupa sa pensée.

* * *

Le sol connu de Gand lui fut comme un amollissement au cœur. Il s'imagina retrouver dans la belle

neige blanche devenue une boue sale et gluante, un peu de lui.....

Egoïste dans sa douleur, il projeta de nouveau son image en avant, il s'identifia avec le fantôme de sa mère. Il revoyait le radeau, la mer, le ciel, l'auréole, la prière; et sa pensée suivait le même chemin, elle aboutissait à lui-même, à sa conscience et à ses doutes.

Puis, ce fut bien, vraiment, à sa mère qu'il songea. Il se dépouilla de tout repliement sur lui-même, il oublia qu'il pleurerait un tout dont il avait été partie....

Le « jamais complètement » lui revenait, le harcelant. Il l'aïma sincèrement et réellement la pleura.

Ce n'était pas méchant qu'il était, il se repentait; mais il était léger : la pensée sérieuse devenait grotesque absorbée par un détail insignifiant; hypocrite, fat comme tout le monde, avec des teintes de sensibleries et de duretés, souvent inconscientes, au demeurant, quoiqu'il se connût, il s'estimait et comme il s'étudiait — parfois — se croyait au-dessus de la moyenne.

Sa marche était machinale et l'endimanchement des gens, il ne le voyait pas.

Mais, à une soudaine faiblesse de pensée, les faits le reprirent. Son ombre grandissant, lorsqu'il passait sous les réverbères, l'amusait. Il se prit à songer à la courbe que l'on obtiendrait si l'on portait en abscisses la distance qui le séparait du réverbère et en ordonnées la grandeur de l'ombre. Il ne vit pas que c'était une droite. Il se représentait la courbe passant par le centre mais, comme son allure dès lors lui échappait, il pesta en lui-même et il se prit à rire.

Puis sa pensée s'arrêta aux choses de la rue, aux gens qui passaient, aux rails du tram, aux étalages pour la plupart fermés, aux arbres de la place d'Armes et dans une fluctuation vague, tout planait.

Il s'arrêta, la vue choquée par la porte habituelle, étonné d'être chez lui.

Chez lui, il s'effondra. Il ne perçut plus rien, l'être las, les oreilles bourdonnantes, l'âme emplie de la solitude et de l'obscurité. Une mélancolie inconsciente d'abord, puis une tristesse sourde....

Des pas et des bruits de foule passant dans la rue et avec la perception, la douleur, la douleur vraie, poignante, brûlant la gorge, l'étreignant, étouffant le cri de désespoir que la poitrine hurlerait sinon en haletant.

Tout à coup, un grand choc dans cette souffrance morale qu'il sent physiquement comme une pression. Il se lève, allume une bougie et va, splendide de cabotinage, se regarder dans la glace....

Ses yeux sont secs, sa physionomie ne décèle rien, les traits sont rigides. Alors, il s'essaye, il se fait des têtes.

Il lève le coin des lèvres et le rire apparaît formant la tristesse. Il s'efforce de pleurer, mais il trouve la grimace affreuse et l'abandonne. Son regard se voile, simulant l'amour. Ses mâchoires se serrent, les os saillissent, le sourcil se fronce, les poings inconsciemment se ferment : la colère. Puis, honteux de lui-même, au cœur, un désir de pleurer qu'il ne peut assouvir, il souffle la bougie, la mouche, et se replonge dans l'obscurité.

*
*
*

Par la fenêtre se glisse un pâle rayon de réverbère. Cet éclair l'attire, comme plein de promesses.

Et il s'accoude à la fenêtre.

Des formes glissent, contours à peine ébauchés. Il y en a qui chantent, d'autres qui parlent ; il y en a qui rient. Il y en a qui titubent. Elles défilent solitaires, par deux, par trois et elles passent.

Elles ne frissonnent pas et, cependant, elles existent. « Inconscientes, » pense-t-il. Et de nouveau, en lui, ce désir de s'identifier avec eux, de connaître leur vie, leurs aspirations, leurs chagrins. Et théâtral : « Se repaître de leurs souffrances, en ricanant, » dit-il. Pour lui ces formes sont le Mystère, le Peut-Être, la poupée dont on voudrait voir l'intérieur et regarder couler le son ... Elles ne sont pas plus que lui.

La crise de panthéisme — il y confinait, — certes non, il ne l'aura pas. Il faut être trop bon. Ce serait plutôt à l'égoïsme qu'il serait poussé si l'inanité du Moi ne l'obsédait. Il voudrait trouver un seul être en qui ses aspirations trouvent écho. Il ne veut pas que le Tout soit sa religion, réponde à ses désirs, le Tout est trop indifférent et, d'autre part, en lui-même il n'a plus confiance. Il veut un être, un être semblable à lui mais plus fort. C'est en cet être nouveau, autre Moi, qu'il mettra tous ses espoirs. C'est en Elle que viendra se résoudre le Monde. Elle sera la transition entre le Monde et Lui, et elle sera le réceptacle et du monde et de lui-même.

Ce sera Elle sa religion.

Il avait donc voulu connaître l'Idole, son autre lui-même et pour cela il avait voulu les connaître toutes, en exprimer l'essence mais il les avait trouvées vides, vides parce qu'elles ne représentaient rien de son Moi. Elles n'étaient point vides, ni creuses, réellement... Et sa pensée était logique, car cette recherche ardente de son Moi dans un autre être avait forcément été limitée à une classe spéciale de femmes et comme il n'avait pas pu s'élever au dessus de son horizon, il en avait conclu, — à faux — qu'elles étaient toutes semblables.

Il en avait, *enfin*, rencontré une. Il acceptait sans

sourciller l'étiquette risible d'*enfin* qu'il accolait à cette rencontre.

Un jour était venu à lui une femme qui avait peut-être passé par les mêmes crises. Elle lui dit son désir de sincérité, elle lui montra un peu de ce qu'elle avait ressenti. Il la comprit franche, simple et délicate. Il lui rapportait tout. Deux mouvements de cœur avaient, — croyait-il, — convergé en même temps. Et cela est rare, à ce qu'il parait. Mais il eût voulu tout à la fois la connaître et tout à la fois qu'elle lui restât mystérieuse. Ses désirs hésitaient. Maintenant, résolument, il la voulait à lui seul, il voulait le foyer domestique d'intellectualité charmante qui comme une vision lancinante le harcelait. Il voulait se résoudre en Elle, en crises de sincérité, en aveux.

Ce n'était pas la passion brutale, c'était quelque chose de bizarre : une correspondance extérieure.

Pauvre fou ! Vouloir donner, — qui donc l'a dit ? — ce qu'on offre toujours en vain et ce qu'on garde toujours : *la secrète intimité de soi*.

Comme la réalisation de son rêve est chose lointaine et aléatoire, que le demain est un peut-être troublant, une sourde irritation monte en lui contre certaines conventions sociales.

Le désir de s'abimer dans des bras faibles et de coller sa bouche lui vient, ardent.

Puis, sceptique, il s'analyse. Au fond de son amour pour Elle il n'y a qu'un égoïsme immense : c'est lui-même qu'il aime en elle. Puis il se demande si en espérant trouver en elle un soutien moral, une aide intellectuelle et sympathique, ce n'est pas un mobile intéressé qui le guide. Alors, malheureux de voir sa nature d'homme reparaître, malheureux de ne pouvoir quitter

cette enveloppe charnelle qui s'agrippe à lui et l'empêche d'être pur comme il le voudrait être, il lui vient un désir d'anéantissement, le « lustral désir d'anéantissement », le désir de s'abimer non dans le suicide mais dans une étreinte folle, de chair, de chair sale, de muscles. Il lui faut la femme. « J'en aurai la nausée, fait-il, mais cela calme. »

Il sortit.

Il alla retrouver une serveuse qu'il avait eue dans un moment quasi semblable, — un moment de découragement quelques jours avant un examen.

Il la trouva sur les genoux d'un homme, riant.

— Bonsoir, toi!... lui avait-elle jeté, insouciante.

La patronne, mariée, était venue près de lui : Tu paies un bock? —

— Si tu veux...

Et tout de suite agaçante, avec un coup de genoux : « C'est pour moi que tu viens?... Rosse! va » et le rire fuse.

Les agaceries continuent et il y répond assez haut, le rire nerveux, finissant brusquement. Ennuyé, au fond de lui-même, Pierret a le rire de commande, le rire triste, qui souvent le trompe lui-même.

Parfois des silences, lourds. Il sent que l'autre, l'homme à la serveuse, flaire en lui un « ancien » et qu'il se demande qui sera l'*heureux*.

Pour rompre cet ennui qui pèse, la serveuse l'apostrophe.

— Tu devrais venir plus souvent.... on n'a eu personne aujourd'hui... on ne voit personne ici.

Alors, brusquement, la dispute éclate : la patronne prend cela pour elle.

— Est-ce que c'est ma faute?

— Est-ce que c'est la mienne?

Et les reproches mutuels tombent dru. L'argent que l'on mange chaque jour lui saute brusquement aux yeux, et la misère lui apparaît triste, la misère du pain, près de laquelle sa misère à lui n'est que dilettantisme. Il sent la tenaille de l'argent. Il voit la ville endormie, vivant d'elle-même, s'épuisant elle-même. La sève de tous sucée misérablement par tous... Pauvre commerce! Le sentiment de dépendance entre en lui de plus en plus et il se doute que le rare client lui aussi souffre et que c'est de sa souffrance qu'on vit.

— Mes anges, taisez-vous, disait-il parfois, ennuyé de cette dispute à laquelle il ne prenait aucune part.

Mais la querelle continuait, hargneuse presque.

Puis comme, mélancoliquement, il allait tremper ses lèvres dans son bock, il aperçut sur la table de marbre, écrit par sa main machinale : *Jamais complètement.*

Alors, son poing s'abattit.

— Crénom! cria-t-il, allez-vous vous taire?

Il était devenu pâle et comme il sentait la colère, il mit son dû sur la table, puis subitement ironique, salua gracieusement et sortit sans se retourner.

A la porte, il se demanda où aller. Il ne savait vraiment pas. Il était ignorant de la « vadrouille » solitaire, et il était ennuyé.

Au dedans, les femmes continuaient à débagouler des injures.

Il alla, à tout hasard, en un café-concert où les femmes après à l'appât du prélèvement secret sur les consommations offertes, l'entouraient, souriant. Il se laissait faire, bon enfant, heureux de cette attention qu'on lui portait, fat malgré qu'il connût le motif de leur gentillesse.

Un camarade entra et se mit à sa table, solitaire comme lui.

— On fait la noce, ce soir?

— Ça va. Par les dieux éternels, l'aurore de demain verra mon appendice nasal!

— Et la finale? Avec Vestales? Ou sans?

— Sans.

— Nous jurons?

— Sur les dieux éternels.

Ils firent la noce, c'est à dire la vadrouille. Ils entraient dans les cafés, parfois faisant « flanelle », parfois buvant, mais à peine entrés, ils sortaient.

— Il fait bête, ici, disaient-ils, allons « sur un plus grand ».

L'ivresse venait, lamentable, et toujours revenait le « jamais complèment » qui le clouait net quand il riait, quand il buvait, quand il chantait.

Puis une autre idée-fixe l'accaparait, revenant par moment, résultat d'une tendresse charnelle : « J'aurais dû attendre la serveuse... ou la patronne. »

Puis une autre idée qui le cinglait d'un coup de fouet et le glaçait : Si Elle me voyait !...

— Si Elle me voyait? Je lui dirais tout.

Elle comprendrait...

Car mon cœur, transparent pour...

*
* *

Il se traîne à son lit et non déshabillé s'y laisse tomber. Puis, la bouche pâteuse : « Je m'en fous... Jamais complètement?... Et je m'en fous pas mal... Et d'Elle aussi... Et on s'en fout! »

Le lit tourne, ses oreilles bourdonnent, il y a comme des filets liquides dans l'air, des courants qui le frôlent,

il les voit et cela lui donne la sensation du sens d'équilibre oublié.

Il se sent malade, la tête bat et la poitrine est oppressée.

Des hauts le cœur, — et il se délivre, sans souci du parquet, — le voilà remis.

L'eau, la bonne eau fraîche, le dégrise presque, et la notion de son abjection lui venant il dessoule peu à peu, par volonté.

La pensée est lourde, incohérente et il s'endort.

Il fait des rêves étranges, et, l'imagination dérégulée, des souvenirs repassent, incohérents. Ses pensées ont évolué; ce n'est plus sa Mère, c'est Elle qui le hante.

.
Il bat bien, mon cœur, depuis si longtemps, sans s'arrêter!....

Une servante en tablier blanc et, sur un fauteuil, sa mère, assise, regardant le feu....

Pensée : centre nerveux autour duquel s'orientent d'autres linéaments, autres centres, mais, à cet instant, secondaires.... on n'a conception que de cette idée-mère.... un courant — vague, le mot courant — suit-il? — par quelle loi? les sens seuls régissent-ils la direction prise, — un des linéaments et s'arrête-t-il à un nouvel endroit, l'idée-mère précédente devient secondaire.... un nouveau centre intellectuel se forme.... Pensée insaisissable : non devenue idée-mère et cependant existant....

Jour. Quel jour, soleil, ciel gris? Je ne sais plus. Un chapeau de paille, une robe grise qui devient plus sombre. Le chapeau, parfois, se tourne. La robe devient plus petite et plus sombre. Et le pont, cepen-

dant, tourne. L'indifférence.... Ce n'est plus qu'une tache, une tache noire. Le pont racle et bondit, sourd. Une petite tache...

Je vois. Toute chose est phosphorescente. Oh ! Quel monde ! Ma rétine ! Sensible... Pour l'homme un angle d'une seconde déjà, à peine percevable !... Moi je ne suis plus homme, ma rétine sensible ! Beaucoup plus sensible. Je vois tout ! Sensible à des millièmes de seconde. Je vois la Matière, son Essence, l'Atome.....

« Ne valsons pas, promenons-nous. » Sa main s'appuie sur mon bras mais si peu, si peu. Je cligne des paupières et des lampions jaillit toute une nappe de lumière. Décor criard et sans pénombre. Dans l'eau, des taches colorées et, découpé sur le ciel lumineux, du noir. Du noir partout et en moi. Sa main tremble. Une musique dont on n'écoute rien. Des ombres aux contours flous, dansent. « Tournons le dos à la lumière. Ne me regardez pas. Maintenant j'ose. Nous nous aimons sans le savoir. »...

Ce bruit ! Oh ! immense ! Quel fracas ! enfin ! je le dompte. Je dirige mon oreille au son et peux rendre mon tympan moins sensible... Et le rendre réceptible de certains timbres... Pas tous à la fois... J'entends là-bas une mouche qui respire... Et cette ville lointaine que j'entends gémir...

Pensif, je marchais. Oh !... Une crudité de bec Auer, elle, droite, pâle, pâle ! Dans le magasin... Un éclair puis la rue banale, le bruit. Elle était si pâle et si raide !... Ses yeux durs. Il y a des souvenirs dont la mer entière ne laverait pas le cœur....

Le sentier monte au cimetière. Et on enfonce : le sable. On monte encore. Ce n'est pas celui-là le chemin de Père. C'est celui-ci. J'y arrive. Je me sou-

viens, les pelletées, plouf, plouf. Et dans la voiture, au retour, mon cousin : Combien? Riche?... L'indifférence. J'y suis presque. C'est-là. J'y suis. Chapeau bas. Les rubans des couronnes, sales, rongées par le soleil. Les immortelles s'effritent. De mauvaises herbes rares, du sable et le fer rouillé. C'est là. Lui dont je suis, lui qui a pensé, lui qui m'a parlé est là, pourrissant. Et d'autres. Et elle y viendra et moi. Elle? Moi? Qu'importe? Du soleil. Tout se brouille et le sable un peu s'est mouillé... Elle viendra là, vivante, avec moi, avant d'y aller inerte. C'est là que nous nous fiancerons. Devant lui, mon Père. Sans rien dire, tête contre tête, nous penserons. A quoi? A l'amour éternel? Ah! Ah! Devant les vers qui sortiront de terre pour nos fiançailles... Des pas et une voix, un timbre sonore, un silence, on s'approche, on passe; les pas se retournent, je le sens par l'ouïe; et la voix : « T'as vu? » L'autre : « Ouais! Enn'biete. Ein cornichon qui braye trois ans après. »...

Ce bruit sourd, si fort, c'est mon cœur? Il est rauque, le son. Je retiens ma respiration... Le battement grandit. J'entends le son résonner derrière la tête, et le cœur lui, gratte, frôle, grince... C'est comme le halètement d'un moteur. Mais... il me semble... je me trompe... il se ralentit... S'il n'allait plus battre?... Oh!... Ah! Il a battu... Il ne bat plus, mais bats donc... bats donc... Ah! je suis sauvé!... Non! Non! Il ne bat plus!... Il ne bat plus!... Il ne... Oh!...

* * *

Puis, quand Jean Pierret, assis à sa table de travail, se fut tué en littérature, il ressuscita placidement, et se

demanda comment il intitulerait ses élucubrations qu'il appelait avec outrecuidance « son œuvre ». Il eut bien voulu l'intituler : *Psychologie d'une certaine journée*, mais il ne connaissait pas la psychologie. *Tranche de vie* aurait peut-être convenu à cette *olla podrida*, mais cela sentait d'un peu trop loin la fatuité. Il l'aurait bien appelée mes *Moi et leurs bizarreries*, mais le qualificatif de bizarre était trop naturel et d'autre part on aurait pu croire que c'était lui-même qu'il décrivait : Le coucou chante son propre nom. L'unité manquait pour *L'indifférence des autres et la mienne propre*. Réellement il ne savait.

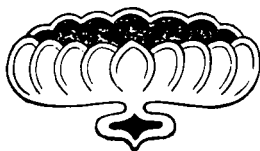
En désespoir de cause il allumait sa pipe quand ses yeux tombèrent sur une phrase qu'il crut de circonstance et qui lui fournit le titre rêvé :

« La folie a pour symptôme un grossissement exagéré et une préoccupation exclusive du moi. De la vanité extrême à la folie, il n'y a qu'un pas. »

Puis, tranquillement, il sortit.

R. AIMELLE.

Novembre 1898.
Université de Gand.





R E P O S

I.

*Dans les gazons couchée, au bord du lac dormant,
Molle comme les flots, paisible comme l'herbe,
Le beau soleil étreint ta nudité superbe,
O rieuse, et l'unit au royal firmament.*

*Ton pied rose se lève et son geste confus
Trace dans l'air charmé les signes de la grâce.
Tu t'étires. Ta chair mystérieuse et lasse
Vibre sous la chaleur jusqu'à les seins émus.*

*Et ta bouche, rieuse, a des courbes exquises,
Et tes yeux sont si doux qu'il en pleut des surprises
Pour les fleurs et les flots et le ciel et l'Été.*

*Le silence t'admire et la clarté te veille ;
Les parfums sont muets et le jour s'émerveille
A couvrir de sa gloire une telle Beauté !*

II.

*Dans l'herbe élyséenne où nos spasmes se meurent,
J'écoute, anéanti, chanter les doux oiseaux.
Tu dors, et sur ton front, pareil aux belles eaux,
Les tièdes voluptés somnolent et demeurent.*

*Tu n'as pas tressailli quand j'ai baisé ta bouche,
Rose fruit entr'ouvert qui tentait mon désir.
Tes yeux sont des joyaux fatigués de plaisir :
J'aime tes yeux fermés, je souris et me couche.*

*La nature est charmante, et les brises sereines.
J'attends, je sens venir le reposant sommeil.
Tu dors, je dormirai. Puis ce sera réveil,
Et nos bras enlacés confondront nos haleines.*

*Je suis un homme faible et lassé dans les herbes.
Il est un grand silence épanou sur les champs.
Là haut, les doux oiseaux passent avec leurs chants,
Et le ciel fait rouler ses nuages superbes.*

*Je ne vois presque plus le ciel, et mes paupières
Descendent sur mes yeux, les voilent à demi.
Du temps coule, et soudain dans mon corps endormi
Le jour a fait mourir ses tremblantes lumières.*

GEORGES RENCY.

28 mai 1893.





MA PRIÈRE

*D'amour, ma Mie, il est si banal de parler !
Et surtout d'en parler
en vers... Pourtant je ne veux pas me taire :
ton nom est ma prière.*

*Ton sourire m'échappe et meurt dans un méchant
brouillard, ne me laissant
qu'un nom pour m'endormir ; il me faut donc bien faire
de ton nom ma prière.*

*Sinon, si tu voulais, en rêves te laisser
gentiment ébaucher,
ce serait toi, mon blanc fantôme tutélaire
qui dirais la prière.*

*C'est ton nom, vois-tu, ma prière, et c'est lui qui
m'endort, le jour fini.
Son harmonie est douce et sa douceur m'est chère.
— C'est ma seule prière.*

AL. ARNOY.

Anvers, 27 novembre 1898.





ERMITAGE INTELLECTUEL

Au beau milieu des cités assourdissantes d'activité vaine et tapageuse, parmi les hommes inquisiteurs et oppresseurs nés, au sein de la société, tyran jaloux de notre expansion individuelle, vouloir l'oasis faite de calme et de fraîcheur, où, dans l'ombre verte peuplée des irréels fantômes de notre imagination, l'âme bénigne se délecte ; au milieu de tant de forces conjurées contre notre indépendance, vouloir l'ermitage inviolable ouaté contre le vacarme extérieur par d'impénétrables feuilles et dans lequel l'individu devienne l'artisan tout puissant de son bonheur : quelle chimère ! Alors que l'inéluctable loi de la vie, exigeant de continuelles consommations, autant que personne te fait client de l'unique fournisseur qui est tout le monde ; alors que dans tes œuvres les plus chères tu dois souvent avouer la marque d'autrui, pauvre fou que tu es, il t'enchant de marcher dans le mirage d'un monde dont l'attrait le plus vif serait d'être par toi seul créé, par toi seul orné, par toi seul habité ! Laisse donc ce rêve creux, ne vante plus cette contrée plus que problématique ; repousse ce rôle d'explorateur d'imposture ; car, assoiffé de sincérité, tu aimes mépriser ceux qui décorent de belles enseignes le vide de leur esprit. Accepte les choses telles qu'elles

s'offrent, et n'aie pas la faiblesse de te bercer d'illusions!

Illusions? Point tant qu'il pourrait y paraître, car malgré que nous puisions tous à un fond commun, n'est-il pas évident que l'œuvre d'assimilation sans laquelle les éléments étrangers ne sauraient devenir notre aliment intellectuel, et que l'œuvre de fructification qui épanouit la sève de notre esprit en floraisons infiniment diverses, nous séparent? N'est-il donc pas évident que si nous partons parfois d'un carrefour commun, nous cheminons ensuite par des routes bien différentes, invisibles derrière le mur de nos crânes? N'y a-t-il pas aussi la nature, notre nourricière idéale autant que matérielle, qui est comme un immense in-folio aux caractères minuscules, dans lequel nous lisons presque tous quelque rubrique différente? Or, qui ignore que ce sont les passages que nous y avons lus, et du charme desquels nous nous sommes gorgés en certains jours, qui forment la texture primordiale de notre être? Que la science tende à me prouver qu'il n'est pas d'ermites véritables: ce n'est là qu'un avertissement qui me met en garde contre le danger que court mon idéal chéri, et fait que je mets un verrou de plus à mon domicile farouche.

Grâce à son enseignement, je m'évite un déplacement inutile, et, au lieu de fuir dans la solitude déserte, je cherche ma Thésbaïde au cœur des cités. Et quand d'ailleurs, ce ne serait qu'illusion, pour que je ne m'en si attriste, je devrais savoir si la réalité existe, et si la vie est autre chose qu'une illusion temporaire, une fantasmagorie cérébrale, dans laquelle l'homme sage est celui qui, obéissant aux exigences de son bonheur sait voir les choses selon une conception à lui agréable. Je ne vante donc pas des mondes chimériques, car je prétends seulement imprimer à celui qui vit en moi, comme il

en existe un en tout le monde, le caractère que postule la secrète et indéracinable aspiration de mon âme érémitique. N'aurais-je pas tort de me combattre? Jouets microscopiques, minces fétus de paille sur la mer de l'immense inconnu, dans l'anxiété d'un néant possible, serions-nous pas sots de miner à plaisir nos bonheurs, et, ne faut-il pas admirer l'habile architecte qui, sur ce terrain mouvant, parvient à s'élever un monument de félicité, avec les matériaux subtils de son subjectivisme?

Le monde est là qui nous guette, et, si nous n'y prenons garde il s'empare entièrement de nous. Il dévore jusqu'à nos moindres instants et ne laisse au malheureux que l'occasion d'un amer retour sur lui-même, juste le temps de gémir sous le poids de son joug. Qu'est devenue la hantise de son bonheur fait de choses discrètes, élevées ou simples suivant les cas, inexplicables souvent dans leur apparente puérilité? Ayant cessé lui-même d'être un individu autonome, pour devenir quelque chose d'indistinct, de fongible, pour devenir une partie intégrante de la société, il a vu fuir son rêve de bonheur, mille fois foulé aux pieds par les pesantes conceptions de la prétendue réalité. L'être indépendant, fier de trouver en lui-même la source de son bonheur, est mort, tué par la guerre acharnée que fait brutalement le monde à celui qui tâche de lui échapper. Déprimé, meurtri, il en arrive à faire défection à lui-même, il en arrive à la lâcheté de rire de l'image de son bonheur, de tout ce petit microcosme, son œuvre innocente, le produit original de son être. Il a jeté par dessus bord son unique trésor, et se trouve réduit à une vie terne, et pénible comme un fardeau.

Que les victimes se consolent ! Qu'elles entendent les paroles réconfortantes ! Je veux sonner la fanfare audacieuse et triomphale de ceux qui hissent — sans vanité ni orgueil — le drapeau aux couleurs propres sur le monde de leur pensée. Une vision plus exacte des choses montrera aux plus désespérés, à ceux qui, se croyant vaincus, envahis, s'apprêtaient à battre la chamade, que la place est imprenable.

Pour un être déterminé, l'univers n'existe pas en dehors du champ de sa propre intelligence. Alors que des forces extérieures semblent se rendre maître de nous et nous tirer hors des bornes de notre forintérieur, nous nous affligeons en réalité d'une subjugation chimérique. Sur le théâtre que nous régissons seuls, nous consentons à jouer pour nous seuls quelque rôle pénible : rien de plus. D'apercevoir cette vérité renaît le courage le plus chancelant. La nature tout entière pour venir jusqu'à nous, doit passer par les portes de nos sens. Avec nos images, nos idées, nos sentiments nous formons un monde clos, et jamais une indépendance ne fut plus ferme que celle de notre individu régissant sur ce monde sensible. Tout y est notre œuvre, tout y est créé par nous-mêmes avec des matériaux frappés au coin de notre individualité. Les choses et les êtres qui semblent nous dominer le plus, ne sont que de simples jouets, des pantins que nous façonnons nous-mêmes, et dont nous tirons les fils, lorsque nous voulons nous les donner en spectacle. Et voilà : de la conviction de cet assujettissement de tout à notre individu résulte une fierté inébranlable, et aussi une arme puissante contre les semblantes attaques du dehors. En effet, si nous sommes nous-mêmes les démiurges de ce monde idéal, pourquoi ne pas se refuser à accomplir cette tâche

néfastes qui consistent à se créer des éléments de malheur? Usant sagement de l'avantage de cette situation, nous y admettrons ce qui nous agréé, et, comme une matière première précieuse, nous le travaillerons soigneusement pour l'ornement et le charme de notre for intérieur. Par contre, nous dresserons calmement d'insurmontables barrières devant ces courants qui menacent d'entrer, et pourraient peut-être déraciner en partie la frêle floraison de notre bonheur intime, dont le simple parfum, à nous seuls sensible, fait notre joie ultime et notre puissante individualité.

La mort, dans sa suprême insouciance, ne prouve-t-elle pas combien sont dérisoires les liens imaginaires qui nous rattachent à notre milieu? Ne prouve-t-elle pas que c'est une cruelle sottise de serrer jusqu'au sang sur son être des liens insupportables, alors qu'ils peuvent éclater à tout instant dans le néant? Plus qu'autre chose, elle démontre que nous sommes au fond indépendants les uns vis-à-vis des autres, que nos vies, prenant leurs points de départ à des endroits différents, de même que leurs points d'arrivée, dans l'immense inconnu, sont comme des voies diverses qui ne se croisent même pas, telles des lignes droites quelconques dans l'espace.

Dans l'ordre moral, les hommes ne vivent que pour se torturer l'un l'autre; l'esprit est ainsi fait chez la plupart, qu'il nie tout ce qui n'est pas lui, ou semblable à lui, et son occupation principale est d'inquiéter son voisin. Dans son ensemble, le monde tend à écraser et à broyer avec l'indifférence d'une force aveugle. Malheur à ceux dont l'épiderme n'est pas assez grossier, pour rester insensible à ces coups, et qui ont l'âme trop droite pour s'en consoler en frappant à leur tour, l'esprit trop fier pour s'esquiver, ou pour accepter le rôle de souffre

douleur que chacun endosse à chacun. Que ceux qui déplorent cette guerre continuelle, ces injustices et ces cruautés, que ceux qui avaient rêvé d'une déclaration des droits de l'homme intellectuel, qui serait le code de justice absolue dans les rapports d'esprit à esprit, se réfugient donc dans l'ermitage discret de leur pensée. Là, ils trouveront l'anesthésie aux douleurs de leur esprit; dans cet asile silencieux, où brûle comme un parfum propre à élever l'âme, l'idée de la mort, suprême antidote contre les mesquineries humaines, dans cet abri inviolable, où seule éclate l'évidence des réelles barrières qui séparent les êtres, ils pourront, déliés des faux liens qui les asservissaient au monde, se délecter aux hantises chères de leur bonheur. Se sentant redevenus maîtres absolus d'eux-mêmes, ils verront se développer en eux comme un sens nouveau, qui donnera à leur esprit, en dehors de tout orgueil, la faculté de goûter dans leurs pensées la saveur de leur individualisme.

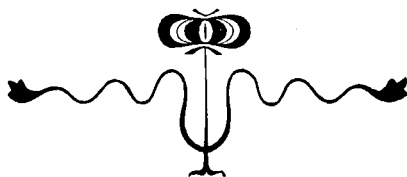
Là seulement, l'esprit tourmenté pourra se dédommager de la vie toute superficielle qui assemble sans cesse les individus entre eux, pour les faire vivre dans l'atmosphère tiède et fade des étables d'hommes. Là, il pourra se dégager de cette proximité intellectuelle, qui semble bien grande lorsque nous sommes ensemble, et qui produit en général plus de malaise que la proximité physique. Là, il pourra satisfaire cette farouche anarchie, ce besoin de se soustraire à l'atmosphère énervante du communisme de la pensée et du sentiment, et s'enivrer de la conviction de son autonomie.

Que les pauvres nostalgiques, égarés dans les tourbillons de la vie, reprennent ce chemin qui les reconduira à eux-mêmes, et rendra possible à nouveau cette habi-

tation intérieure qui fut toujours la satisfaction la plus profonde que les hommes aient goûtée, et qui, grandiose ou modeste, leur est indispensable, parce qu'elle contient en elle la sensation la plus élevée, celle par laquelle l'homme se divinise vis-à-vis l'univers, et qui est de se sentir soi.

JULES FONTAINE.

Université de Gand.





ETRENNES A MA MIE

Pour la Reine de mes rêves.

*Par la froide nuit brune
Je songe, par la nuit
Où nul rayon de lune
N'éclaire l'an qui fuit.*

*Je songe que demain, lorsque l'aube argentée
De son lit de sombreur clairement surgira,
De la fleur qu'offrira ma misère, rira
Le cristal dédaigneux de ta nacre dentée.*

*Une fleur! Quelle fleur?... Une pauvre fleur
Sans éclat, sans parfum : un asphodèle pâle
Au calice mourant, entr'ouvert pour un râle.
Triste comme mon âme et triste comme un pleur.*

*J'ai souvent maudit l'or. Qu'il prenne sa revanche!
Sa puissance se rit des malédictions,
Et ce n'est qu'en un songe au sol des fictions
Que l'on pourrait, sans or, cueillir une pervenche.*

*Parmi les jardins froids j'ai cherché vainement ;
Dans les champs hivernés, sur la terre glacée,
L'asphodèle a vécu, la pervenche est passée.
L'or ne donne des fleurs qu'au riche seulement.*

*Par la longue nuit brune
J'ai rêvé, par la nuit
Où nul rayon de lune
N'éclaire l'an qui fuit.*

*Je rêvais de tisser, pour ta splendeur d'épaules
Un manteau sans pareil d'un tissu découpé
Dans l'azur des étangs où l'on aurait groupé
Les longs fils de la Vierge accrochés dans les saules ;*

*Je rêvais de couvrir la langueur de tes yeux
D'un grand voile éclatant, fait de la neige claire,
Constellé des lueurs du firmament stellaire
Ou des rayons brillants, dont s'éclairent les cieux ;*

*Je rêvais de charmer son oreille attentive
Des soupirs amoureux dérobés aux gaulis,
Quand les jeunes bouleaux chantent le gazouillis
Mélodieux et lent de la brise plaintive ;*

*Je rêvais l'impossible, et je l'eus accompli,
Malgré la blanche neige et la brise en allées,
Malgré l'ouragan fol dévastant les saulaies
Et les nuages gris dont le ciel s'est rempli ...*

*Tu ne veux qu'une fleur, sans vouloir de richesse.
Fleur des prés? Fleur des bois? Qu'importe, si ma main
Par amour l'a cueillie au détour du chemin
Pour chanter à ton cœur mes serments de tendresse.*

*Dans les prés sans verdure et les bois défeuillés,
Elles sont mortes, les fleurs. Par les printemps écloses,
Elles ont trépassé, les pauvres âmes roses,
Sous le souffle glacial des hivers endeuillés.*

*Par la longue nuit brune
Je pleure, par la nuit
Où les rayons de lune,
Comme l'espoir, ont fui.*

*Ecoute, mon aimée. Un soir, emmi les rues,
J'errais seul, triste et veule ; un de ces mornes soirs
Où, sans savoir pourquoi, les sombres désespoirs
Font des sanglots monter aux lèvres éperdues ;
Les torses palpiter, angoissés ; les yeux voir
Les proches avenir sans lueurs d'espérance.
Je trouvais, sur ma route, en les mains de l'enfance,
La fleur d'espoir.*

*Une enfant vint à moi, levant ses yeux candides,
Contemplant, doux et clairs, en bleus étonnements,
Ma douleur inconnue et mes gestes déments,
Et les pleurs ruisselés striant mes traits livides.
Cet âge, tendre et bon, sait encore s'émouvoir
Aux tristesses d'autrui. Elle, en élan sincère,
Simplement murmura : « Prends, veux-tu, ma bruyère,
Ma fleur d'espoir ? »*

*Cette bruyère rose, en un livre j'ai mise
Où, quand mon âme souffre en ses troubles secrets,
J'aime venir chercher la consolante paix.
Et lorsque je revois ces pétales qui gisent
Desséchés et fanés, il me semble revoir*

*La fillette aux yeux bons, aux regards clairs qui luisent...
Ah! j'ai souvent baisé cette fleur où je puise
Un peu d'espoir.*

*Mon amour, la veux-tu, ma fane de bruyère,
La fane morte enclose entre deux grands feuilletts?
Tes lèvres y boiront, des pleurs dont je mouillais
Les pétales pâlis, l'âcre saveur amère.
Garde-la sur ton sein ; et puisse-t-elle voir
Ton cœur toujours heureux, ta bouche toujours rire.
C'est là, ma mignonnette, elle ira te le dire,
Mon seul espoir.*

*Par la froide nuit brune
Je souffre. Par la nuit,
Sans un rayon de lune,
Ma fleur d'espoir a fui.*

*Mais, parbleu, n'ai-je pas la plus folle richesse :
Ma jeunesse et mon rire en écus bien tintants,
Mon cœur toujours gonfle des rêves de vingt ans,
Mon âme frissonnée en la très sainte ivresse
Du baiser du passé? O le vibrant émoi
De ce fervent baiser vers ton âme insouillée,
De mon âme craintive à ta lèvre mouillée.
Baiser d'amour, baiser de feu, baiser de roi!
O mystère divin! La mort n'est pas venue
En cet instant crispé de l'âpre volupté :
Sur mes yeux, tes yeux bruns, à l'éclat velouté,
Dans mes bras ton beau corps, à l'étreinte inconnue.
J'ai pensé que les dieux, jaloux de tels bonheurs,
Feraient crouler les cieus sur nos unions roses,
Nos yeux morts se fermer en nos paupières closes,
Les battements derniers s'arrêter dans nos cœurs...*

*Ce baiser dont mon âme a gardé souvenance
A jamais tendrement, qui frissonne mes chairs
Du retour aux jours fuis et des désirs amers,
En place de la fleur qui m'a dit l'espérance,
A toi seule aujourd'hui, dût mon cœur s'en briser,
Ce baiser, je le rends ; ce baiser, je le donne ;
Car la meilleure fleur, ne crois-tu pas, mignonne,
C'est encore mon âme en un ardent baiser.*

*La pâle nuit s'éclaire,
Comme un bonheur qui luit,
En clartés d'aube chère.
Je chante dans la nuit.*

ALBERT D'AILEZ.

31 décembre 1898.



LE PARDON

A Monsieur EDOUARD PREUX.
En excellente camaraderie.

Depuis longtemps, les coups fatidiques et lents de la mi-nuit avaient ondulé leurs ondes sourdes sur la ville silencieuse, sans que nul de nous s'en fût aperçu. Seule la patronne, soucieuse du renom de son établissement autant que par crainte de la rousse ennemie, avait tiré la toile bleue des sombres stores opaques et baissé la flamme trop vive des girandoles révélatrices de la salle d'accès. C'était dans un de ces bars interlopes dont les dernières années gangrenèrent la capitale. Nous avions coutume de venir chaque soir, en petit cénacle de quelques étudiants, boire des alcools frelatés ou des bières éventées, au milieu de ces filles de joie superficielle comme le clinquant luxueux du mobilier de mauvais goût où elles se meuvent, fredonnant des grivoiseries accentuées, distribuant un baiser rapide par ci, subissant par là de furtifs attouchements, ailleurs exagérant des rires lascifs aux toujours mêmes propos galants, vendant de la gaité factice et mensongère, de l'amour de pacotille pour un pourboire de quatre sous.

Trois coups frappés en espaces convenus : un habitué. La porte s'entr'ouvrit : entra Robert Decastel. L'ani-

mation des conversations se tut, le cliquetis clair des gobelets cessa, les rires fusés s'éteignirent. Et devant la pâleur de ses traits convulsés, où des yeux s'encerclaient de paupières rougies, des appréhensions funèbres angoissèrent nos cœurs : nous le savions intime ami de notre camarade Georges Beaumont, son condisciple du droit, alité depuis quatre jours et que lui seul était admis à visiter. De toutes les lèvres, une sympathie simultanée de questions s'expira : « Qu'as-tu donc ? » — « Et Georges, est-il mieux » ?

Un seul mot : Mort, fit le silence s'appesantir pénible et dans les coins d'ombre des soupirs douloureux s'exhaler des poitrines oppressées. Une même pensée inexprimée dans la stupeur du choc imprévu amplifiait les souffles des respirations agitées. Eh quoi ! notre pauvre Beaumont, dont les rires perlaient encore dans cette même salle une huitaine auparavant, dont les paradoxes amusants égayaient nos soirées, et que sa délicatesse de nature, sa profonde loyauté avaient rendu précieux camarade, à jamais perdu !

Quel mal si terrible l'avait pu frapper, pour l'enlever ainsi en quelques jours ? Sans autres interrogations que la demande de nos yeux avides, vrillés dans ses yeux éplorés, Decastel, d'une voix pâle et chevrotante d'émotion, raconta :

« Existe-t-il une loi de nature qui fixe à chaque entité une somme identique de sentimentalité vibrante dont la dépense est moins longue selon qu'elle est plus forte ; est-il un destin fatal qui assigne à la vie une durée inverse de l'élévation des qualités de cœur et d'esprit ? Mon Georges infortuné, vingt-deux ans, et mourir ! Tous, vous savez, pour ce que son commerce vous commanda l'affection, quel cœur loyal et bon battait sous cette

poitrine amie, quelle nette intelligence travaillait sous son large front, quelle exquise sensibilité frissonnait cet émotionnel tempérament, où la mobilité des impressions s'ancrait profondément, tressaillait tout l'être nerveux, et se reflétait précise dans les prunelles franches, tour à tour voilées d'un crêpe de larmes ou luisantes d'un soleil clair de joie. Ardent et dévoué, il apportait dans nos relations la meilleure communion d'âme, celle qui frémit aux douleurs d'autrui et chante avec lui ses plaisirs partagés. C'était, je pense, cette exceptionnelle nature qui le faisait vivre en moi comme je vivais en lui, et nous chérir fraternellement ; elle était le principe de notre amitié.

Il meurt, et personne ne saura le secret enfoui en cette âme dont la corolle s'est refermée, nul n'aura la clef de cette tombe mystérieuse...

Depuis trois mois environ il m'avait semblé sombre souvent, et toujours intenses mélancolique. Ses épaules se rentraient en creux comme sous le poids d'une lourdeur, et, les traits appâlis et émaciés de souffrance, il ambulait, d'un pas lâche et sans but, les yeux ternes, lointainement perdus dans les mauves agonies des soirées d'automne, ou bien hagards, égarés vers des visions que seul il connaissait. Je ne le quittais pas, car parfois, j'avais remarqué, non sans frisson de peur, ses regards céder complaisants à la perverse attraction du calme sommeil des eaux planes, endormies sous les arches des ponts. Un jour, j'avais voulu percer le mystère de son âme peinée, et à l'offrande amicale que je lui portais de la seule consolation usuelle : le partage d'une douleur trop puissante : « Mon cher, me répondit-il, il est des peines du cœur que l'on n'apaise pas. En sincère affection, je voudrais me confier à toi, mon ami, mais

ces épanchements loin de me soulager, m'affligent d'une torture intime et intolérable. Ne causons plus de cela et cherchons l'oubli. Garçon, deux absinthes ! larmoya-t-il. Des rosées contenues avaient mouillé le bord de ses beaux yeux tendres. Et son nonchalair brisé, en appétence d'oubli, cherchait un dictame consolant près de la glauque perfide. Enfin inquiet, je m'enquis près des copains de médecine que je mis au fait de son étrange hypocondrie. Sur mes dires, leur diagnostic donné négligemment, avec un haussement d'épaules, fut : une secousse morale, probablement souffrance d'amour, que la thérapeutique du temps et des distractions calmerait comme elle enlève les douleurs de cet âge.

Au cours de notre conversation, l'un d'eux, chef de table à l'amphithéâtre de dissection, m'ayant dit qu'on lui avait « servi » la semaine un cadavre magnifique : une jeune femme de toute beauté, j'eus l'idée, pour chasser l'invincible obsession, de l'emmener avec moi, spectacle nouveau pour nous, visiter les salles de dissection. J'avais l'espoir que son impérieux besoin d'observation accaparerait tout son esprit et que les sensations éprouvées, en tournant sa nervosité vers d'autres sujets, auraient adouci l'acerbité de son mal. Ah ! quel malin strige m'insuffla cette pensée funeste, me fit l'exhorter en termes si convaincus que je le décidai ! Quel infernal génie le fit se départir de ses refus constants, dans cette matinée dont la précision de détails reste gravée pour toujours dans ma mémoire, en souvenirs de remords !

Nous avons allègrement marché jusqu'au Parc Léopold, Georges, Darmane, le chef de table, et moi. Un soleil clair d'hiver mettait sa vie d'ors pâles sur les jonchées fauves des feuilles mortes, et scintillait les

branchages givrés. L'air froid faisait courir le sang en afflux pressés. Lui-même, plus gai que de coutume, s'intéressait aux mille riens des environs proches, nous les dépeignant, poétisés, du pinceau de sa parole colorée, comme aux jours d'autrefois. Son esthétisme fin détaillait les aperçus ignorés des alentours tous les jours traversés; il s'extasiait sur le rideau d'ondes rieuses jeté sur l'étang, du vol lourd des canards noirs, sur la nage gracieuse des cygnes blancs. Amusé déjà, il traversa le vestiaire avec nous, se divertissant de la volière à compartiments cadénassés, comme il appelait le lavatory où sont étagées les cases grillées où chaque élève enferme trousse, tablier, manches et livres. Au seuil de la salle qui grouillait en brouhaha confus, il eut comme moi l'hésitation courte, l'arrêt réflexe que commande la vue d'une scène émouvante; des contractions dans son visage s'accusèrent devant ce mouvement de carabins par les vides desquels surgissaient un bras mutilé, un ventre recousu; l'atmosphère fétide un instant nous dépaysa. Mais la porte s'était refermée; autour des tables des nez se levaient: et des cris trainards: « Allumette! allumette! » prononcés en allongeant la première syllabe, répercutaient leur écho parmi les rires(1). Nous nous exécutâmes de bon gré, l'amphi reprit son aspect habituel. Des bonjours amicaux viennent à nous, des signes souriants nous sont adressés par des copains vite reconnus; les propos gouailleurs se croisent, l'un bourre sa pipe encrassée, l'autre massacre un chant

(1) Ce cri est lancé par les étudiants de Bruxelles à l'entrée à l'amphithéâtre des profanes, auxquels ils font des niches et lancent des lazzi déconcertants, jusqu'à ce qu'ils s'exécutent en payant les allumettes au garçon de salle, c.-à-d. en le gratifiant d'un pourboire d'argent. (A. d'A.)

d'amour ; tous sont là naturels, au milieu de ces charognes humaines, comme un savetier au milieu du cuir, de la poix, et des halènes, au milieu de ses nécessaires instruments. Bien vite assimilés à l'indifférence des ambiances, sans la cruelle notion que ces corps qui gisent là morts furent des vivants qui vibraient comme nous, et dégagés des pensées étrangères, nous pûmes, sous la conduite de Darmane, visiter l'amphi avec le calme des habituels opérateurs. Nous traversons, avec des curiosités dans les yeux, les rangées de tables noires, au marbre creusé de sillons, sur lesquelles s'étendent des membres flasques, blancs ou rosés, ou, sous la peau enlevée, jaunis par le formol injecté. Autour de la pâtée charnelle, des carabins, en tabliers blancs ou capotes grises, où s'imprime en macules brunes le doigté des sanguinolences torchées, avidement, penchés sur ces chairs mortes carrelées de sections, et alternativement sur le siège proche où un livre ouvert guide leur scalpel hésitant, fouillent du tranchant de leurs aciers, les muscles fibreux, dont la pointe des pinces enlève les adiposités impéditives. Près d'eux, leurs amis contemplent, conseillent. Et s'entremêlent des mots techniques de barbare cacophonie et des plaisantes reparties, d'un cynisme sceptique : « Tu penses, si avec un pareil ganglion, elle l'a propagée ! » — « Ne prends pas la peau de ce sein pour en faire une blague, à peine une pipe de tabac y tiendrait. »

Enfin, nous voici, devant la table de Darmane. Sur des blocs de bois reposant au marbre de la table, est attaché un corps de femme, la tête recouverte d'un linge. D'un dessin pur, d'un contour de ligne irréprochable, les attaches fines, elle présente la particularité rare que ses seins, non dégonflés, ne pendent pas ainsi

que des outres vides comme aux autres mortes ; mais encore fermes, ils fléchissent sur les flancs quelque peu, comme ceux d'une femme couchée sur le dos. Son galbe garde un charme de vie, dans ses courbes sinueuses ; aucune raideur ne rend ses membres rigides, l'ensemble a la grâce adolescente. On se croirait en présence d'un sommeil calme, n'étaient l'immobilité parfaite du torse, la couture grossière qui ferme l'ouverture utérine par laquelle on a pratiqué l'ablation des viscères, et l'affaissement foncé du bassin. Des praticiens futurs exercent sur cette beauté leur art salvateur. Darmane donne à l'un une explication utile, fait à l'autre une observation méritée. J'en profite pour causer avec Georges dont les regards brillent d'intérêt satisfait et qui me remercie de l'avoir fait venir. Darmane, ayant terminé son inspection revient à nous, et nous montre sa préparation anatomique, une région sous-bracchiale. Sous la section nette du scalpel, la peau se scinde, et, retournée, elle est fixée au corps par de petits fermaux de cuivre jaune. Les tissus graisseux enlevés, il n'y a plus là, qu'un monceau d'organes, un fond brun de tissus, où s'accusent les veines comme des lacets noirs et les artères comme des radicelles blanchâtres. Prenant chaque partie de la région du bout de sa pince menue, il nous en explique le fonctionnement, tirant même sur les tendons amenés à la surface, pour nous en montrer le mécanisme fléchisseur.

Passé, directeur bienveillant, le jeune docteur chargé de la surveillance des travaux de dissection.

« Darmane, dit-il, votre pièce est vidée ? »

— « Oui, Monsieur le professeur ! »

— « Servez-la. On attend. »

Et Darmane, aidé de ces camarades de table, soulève

le cadavre, plaçant sous les reins une cuvette d'étain. Quelques coups de lame. Puis, muni d'une scie aiguë, grinçant dans sa morsure comme un rire de squelette, il commence le travail ordonné.

Je suivais attentivement le mouvement de va-et-vient de son corps tendu dans l'effort, quand je faillis pousser un cri de douleur. Dans mon bras, la main crispée de Georges incrustait ses ongles acérés, dans une étreinte invincible. Je me retournai vers lui. Plus albe que le livide derme cadavérique, méconnaissable dans une horrible convulsion de traits, les yeux horrifiés, dans un agrandissement hagard, tremblant fébrilement, l'étaiu de son poing martelant toujours mes chairs, il fixait immuablement son regard hébété vers le visage exsangue du cadavre, dont les oscillations sous les heurts de la scie avaient fait glisser le linge dont il était recouvert. C'était une pureté de traits comme seulement dans les rêves on peut voir. Les yeux ternes étaient d'un bleu sombre, voilés de la patine qu'y met la mort. Des dents de neige se voyaient par l'ouverture des lèvres roses encore. Ses cheveux frisés étaient d'or brun, autant qu'on en pouvait juger par ce qu'en avait laissé la section de la boîte crânienne, l'évidement du cerveau.

— « Mais qu'as-tu donc, lui dis-je. »

Il ne répondit pas aussitôt, son expression terrifiante toujours figée en ses yeux d'horreurs vers la morte, puis :

— « Claudia, gémit-il, oh Robert, Claudia... Claudia... ah! Claudia !

Et il s'affaissa dans mes bras étendus, au moment où le cadavre enfin tronqué frappait les choes mats de ses deux parts sur le marbre poli. Les élèves qui s'étaient absorbés dans l'aide au travail de Darmane, se relevè-

rent et, nous voyant, moi soutenant l'inertie évanouie de Georges, eurent des sourires de commisération pour sa faiblesse. Darmane et moi, nous l'emportâmes vers la grille pour le ramener en voiture à ses parents, tandis que l'amphithéâtre s'étouffait en rires ironiques, et qu'avec des haussements d'épaules, les carabins insensibles, dédaigneusement pontifiaient : « Quels femmelles, ces poètes du droit, du sang de poulet leur ferait peur. »

Chez lui, les parents affolés mandèrent en hâte un éminent praticien, qui m'interrogea. Georges avait perdu toute connaissance. Sa maigreur étendue sous les draps blancs, battait nerveusement en soubresauts fréquents, dans une agitation. Sa terreur angoissée ravageait son visage émacié et brûlant, grimaçant et contorsionné. Des cris terrifiés sortaient des lèvres remuées, rapides et sèches, dans des difficultés de prononciation : « Claudia, criait-il, Claudia... pardon, oh, pardon... Je ne suis pas coupable... Claudia... fatalité... pardon. Ce n'est pas moi... Claudia... pardon, Claudia. Tu l'as voulu... »

Le médecin l'étudia quelques temps; le pouls battait exagérément rapide. Il vit sa langue brunie, ses spasmodiques constrictions du pharynx, ses terreurs incohérentes, la violence de ses mouvements de tête sur l'oreiller roulé, de ses membres tordus sous la camisole de force imposée. « Délire aigu, très grave, presque irrémédiable », murmura-t-il avec un dodelinement de chef significatif. Quelques instructions encore, et il partit, quittant le désespoir en larmes de la malheureuse mère.

Je l'ai veillé constamment, bourrelé du remords de l'avoir mené là. Et j'ai souffert atrocement à la vue de

ses contorsions continuelles et effrayantes, à l'audition permanente de la répétition de ses cris d'angoisse, où revenaient à tout moment, comme un motif dans un livret musical, les mots de : Claudia, pardon.

Ce soir, vers dix heures, je sommeillais avant ma garde nocturne, quand sa mère, avec une lucur d'espoir en ses yeux, me vint éveiller, pour me dire que le délire l'avait abandonné et qu'il causait très lucidement. Je courus l'embrasser, son visage brûlait encore. Des pleurs lents glissèrent sur ses joues : « Assieds-toi, dit-il, j'ai été bien malade, n'est-ce pas, Robert? Pauvre ami, et je ne t'avais rien dit. Ecoute, je vais enfin confier à ton amitié l'immensité du chagrin qui me brisa l'âme, il y a des mois. Tu te souviens de la morte de l'amphithéâtre, avec Darmane. Pendant longtemps nous nous aimions, comme la jeunesse vibrante sait aimer. Tu ne le savais point, ni toi ni autre, car j'ai toujours aimé dans l'ombre, et caché jalousement mes bonheurs sincères et mes amantes adorées. Donc Claudia... tu te souviens, n'est-ce pas?... (et ses yeux redevenaient vagues), Claudia... la morte... morte. Claudia... tu sais bien... Claudia, morte... Pardon... Claudia, ah! Claudia... » Ses dents mordaient à nouveau les dentelles des taies, et ses cris reprurent violents dans la nuit, avec la dominance du pardon imploré.

Vers minuit, tout à coup, son langage sans suite s'altéra dans un affaiblissement. Le « pardon » ne se clamait plus dans une rage fébrile, mais se murmurait sur un mode plaintif de touchante prière. Et chaque fois que sa modulation triste expirait des lèvres, un masque de souffrance se dessinait au rictus de la face. Sa plainte gémie me remuait profondément. Puis, une fois, dans un désir sacré de le calmer, par un mensonge

pieux dont la morte, quel que soit le mystère emporté, m'excusera, je fis ma voix douce et fluette, des sanglots tremblaient au fond de ma gorge. Je mis ma bouche près de son oreille, et doucement balbutiai : « Je te pardonne, mon Georges bien aimé, et t'aime toujours. »

Une béatitude se répandit en sourire d'une douceur céleste. Un profond soupir, son âme sans doute, s'exhala. Courbé sur son chevet, j'écoutai. Le silence ne se troublait plus du battement de ce cœur ami. Il repose maintenant, dans son albe beauté d'éphèbe, souriant aux anges dont il est, comme dans un bonheur radieux.

J'ai prévenu avec précaution et je suis accouru vers vous que j'espérais ici, vers vous, ses amis qui l'appréciaient, pour vous annoncer la première nouvelle de cette mystérieuse et fatale mort, dont je n'ai pas eu le secret. Peut-être aussi, suis-je venu chercher un réconfort désiré, un dérivatif à l'amertume de mon tréfonds, qui tressaille de l'éternel remords d'avoir causé sa perte, en le menant là-bas, au charnier morbide. »

Dans le bar, une pitié silencieuse s'harmonisait avec l'obscurité sombre. Les poitrines se gonflaient en émotion douloureuse. Nos yeux contemplaient encore les lèvres de Robert, dont venait de tomber le tragique récit. Puis devant sa douleur fraternelle, s'exprimèrent les regrets éprouvés, et l'affirmation sincère qu'il avait agi en ami dévoué, n'ayant rien à se reprocher.

« C'est certain, ajouta la patronne, toujours soucieuse de la joie intéressée de sa maison, tu n'en peux mais. Il était bien bête, ton ami, de se faire tant de bile pour une femme. Il n'en est pas une qui vaille ça. Et puis, paye-nous un verre, ça vaudra beaucoup mieux que de nous raconter des choses à rendre triste un arlequin. »

ALB. D'AILEZ.

Janvier 1899.



A U S O I R

Pour M^{lle} J. L.

*C'est l'heure suggestive, où l'ombre diaphane
S'alanguit sur les bois, comme un rêve enchanté,
Où dans la nuit sereine, une fleur qui se fane,
Jette en mourant parfum sa dernière beauté.*

*C'est l'heure de la paix; aucune voix profane
Ne s'en vient plus meurtrir l'écho du soir d'été,
Et comme un blanc poème, au ciel, la lune plane,
Revêtant les buissons de neigeuse clarté.*

*Seul parmi le silence éperdu de la vie,
Errant par les sentiers au fol hasard des pas,
Je sens frémir en moi les ferments et l'envie*

*Du doux et grave amour que je ne connais pas....
Et voici que soudain frappant ma destinée,
Ton nom vient de chanter sur ma lèvre étonnée.*

A. MOSSAY.

Université de Liège.



LE « VERSO »

Nous sommes assis à la même table, mon frère et moi.

Pendant une promenade, une querelle puérile, comme il en vient entre jeunes gens, nous a séparés et nos orgueils exaltés empêchant la pleine réconciliation nous ont laissé au fond de l'âme un peu d'aigreur et de dépit.

Nous nous sommes attablés, selon notre coutume, pour la soirée de travail et là, dans l'intimité de notre chambre quiète, nos deux têtes réunies dans le nimbe lumineux de notre lampe familière, il s'est passé une chose horrible, dont la pensée me glace :

Est-ce révolte d'orgueil, est-ce exaspération devant l'insouciant tranquillité de mon frère, je ne sais, mais par une extraordinaire aberration de sentiment, par une morbide déviation de mon sens moral, je sentis tout-à-coup se lever en moi une colère furieuse et je me mis à haïr mon frère ! Ce fut d'abord très sourd, très profond : la fange qui repose au cœur de tout homme et qui, remuée, soulevée, montait en troublant la limpidité de mon âme.

Je regardai mon frère et mon esprit prévenu trouva

de l'ironie dans un sourire doux de ses lèvres, du défi dans le repos de ses traits, de la dureté dans le pli auguste qui naît au front de l'homme qui pense.

Ma colère alors s'élança, farouchement dardée comme aux vents des bourrasques s'échevèlent des flammes incendiaires et il se fit en moi la plus effroyable tempête d'âme.

Je sentis au cœur même de mes chairs, gronder l'Instinct puissant, je sentis se dénoncer des tares ataviques, livides stigmates de mon âme ignorés de moi-même ; s'éveiller comme se rouvrent des plaies anciennes des restes de bestialité qui dormaient cachés. Je les sentis renaître à la faveur de circonstances propres, grandir dans une malsaine et anormale atmosphère nerveuse, poussés par un levain funeste comme ces végétations monstrueuses surgies en une nuit de débris putréfiés. Soudain, comme à un signe, la cohorte des instincts mauvais se rua à la conquête de mon âme, prête à ravager tout une existence de bonheur, de calme et d'amour....

Il me passait devant les yeux, visions fugitives d'abord, des bandes rouges ondoyantes et rapides, puis ces images hallucinantes s'obstinaient : il bruinaît du sang et j'avais devant moi des nuages pourpres comme en voient sans doute les taureaux lâchés qu'irrite la « muleta » écarlate des toreros.

Je luttais atrocement car il restait un sommet de mon âme respecté par la tempête, phare de conscience illuminant les ténèbres et qui me faisait voir l'absurdité sans nom de cette haine subite, le non-sens de ce déchaînement vainqueur de tout ce que mon âme renfermait de malsain. Et par une sorte de pudeur, je voulais paraître calme, je voulais surtout que rien d'extérieur ne

trahit, ne dénonçât à mon frère la crise affreuse qui me tordait.

Horreur ! l'inexorable voile rouge qui me bande les yeux vient de s'ouvrir d'un éclair d'acier ; j'ai vu, là, sur la table, tout près, le style fin, la lame aiguë, signet pervers oublié aux pages d'un roman et mon bras irrésistiblement s'est détendu comme un ressort et ma main est crispée déjà au manche du poignard quand mon frère étonné du mouvement lève la tête..... Alors, par une surhumaine coercition, par un effort prodigieux de toute ma volonté ramassée, je garotte ma chair, je fige mon masque en une apparente impassibilité et je coupe d'une main qui tremble à peine le feuillet de mon livre....

— Et mon frère n'a vu qu'un visage normal, mon frère n'a vu qu'un manteau de chair calme sur mon âme tordue et pantelante !

— La lutte a repris presque aussitôt plus effroyable : Mon vouloir est comme une chose excessivement ténue, tendue à outrance et qui va me faire, si elle se rompt, le plus monstrueux des criminels. J'ai avec lucidité cette angoissante perception que, si je cesse un moment de lutter, si le muscle triomphe de la volonté, si mon faible vouloir d'homme, presque chaviré, agonisant dans cette lutte suprême, défaille un instant, cesse une seconde de rêner ma haine cabrée, la bête se ruera et je tuerai mon frère !

Une épouvante atroce m'affole, je faiblis... c'est tout proche, me semble-t-il : Caïn va tuer Abel et je vois en une fantasmagorie morale inouïe passer devant mon esprit les suites affreuses de mon acte prochain comme parfois au bord extrême des précipices imaginant une chute vertigineuse on se voit perdu, broyé, anéanti,

lacéré en lambeaux accrochés, loques palpitantes, aux aiguilles des rocs, aux ronces des ravines, aux griffes et aux dents d'abîmes fabuleux !

Je m'enfonce dans mon fauteuil, j'enlace de mes jambes les colonnes de ma table, j'enferme dans mes mains les accoudoirs de mon siège : j'ai besoin de m'appuyer, de m'attacher à des êtres inertes, à une chose dont je suis sûr et qui ne bougera pas elle ! Je me cramponne à tout cela comme le naufragé à l'épave libératrice.... Je vais me lever, je vais fuir, m'éloigner de lui, créer des impossibilités à mon acte : Non ! ne bouge pas !.... Je suis trop faible encore, je crains qu'une rafale de haine ne me précipite, ne m'abîme sur lui.

Je viens de me voir dans une glace : je suis livide. Une sueur de mort m'inonde. J'ai le regard fou de l'homicide !.... Et à deux pas de moi il est là, il ne voit rien ! il ne sait rien !

Cela a duré des heures, des minutes, que sais-je, des siècles, me paraît-il. Le cyclone a passé tout entier sur mon âme, dévastateur, ébranlant à rudes coups les plus nobles passions, croulant les sentiments sacrés qui sont à la base de l'être moral le plus simple, le plus primordial.

Puis le dernier remous passé, qui ne m'a pas emporté, c'est tout de suite la réaction. Les tressauts de mon âme convulsée s'espacent et s'apaisent. — Dans quelques instants ce sera l'accalmie parfaite et reposante. Ce n'est plus une lave embrasée qui roule en tumulte dans mes veines, mais une eau de Léthé qui coule lénifiante et paisible. Tout mon corps lassé, vaincu, se relâche, se détend en une délicieuse torpeur et je ferme les yeux...

Alors il s'allume dans mon âme des torchères joyeuses, il fume autour de moi de la myrrhe et de l'encens, j'en-

tends une fanfare de gloire et dans ma chair heureuse il y a des voix d'anges qui, fraîches, chantent, chantent.....

Je suis sauvé maintenant, je suis fort, et sûr de moi je m'avance lentement.... Je vais l'étreindre follement dans mes bras, le couvrir de larmes de joie, lui crier que je l'aime, qu'il est mon frère chéri.... Mais non! il pourrait se douter : je m'approche et comme je le fais chaque soir je dépose un baiser sur son front. Mais ma lèvre est de feu, mon baiser plus fervent : il lève vers moi ses grands yeux clairs, lumineux de tout l'enchantement de sa lecture, limpides et sereins de toute la paix de son âme.

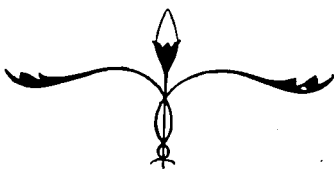
Distraitement il m'a dit : Bonsoir, mon frère! puis souriant et calme il a repris son livre.

Il ne saura jamais!

LÉON LARUELLE.

Faculté de Médecine. Liège.

23 novembre 98.





RYTHMES DU SOIR

*Dans les champs, sur la grève,
Des profondeurs du ciel bleu,
Tombe un rêve.
Voici l'heure de l'aveu,
Et le jour qui s'achève
Est de feu.*

*Le couchant est à peine
Rosé vers les horizons;
ô l'haleine
Du vent, frôlant les buissons,
Rythme d'or, vague pleine
De chansons!*

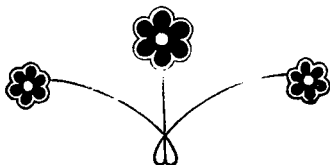
*Le temps fuit, voici l'heure,
Voici l'heure des aveux,
Le vent pleure...
Chante, cœur insoucieux.
En son vol, l'âme effleure
Les adieux.*

*L'ombre vient. La nuit, chère,
On entend des pas rôdeurs...
 ô se taire
A deux, quand meurent les fleurs,
Tendre émoi, doux mystère,
Yeux en pleurs.*

*Cache-moi, voici l'ombre;
Je suis l'enfant qui s'endort,
 Tout est sombre.
Berce-moi sur ton sein fort,
Veillez-nous, feux sans nombre,
Astres d'or!*

MAURICE LEGROS.

Université de Liège.





LE PARNASSE

Dédié à Maurice Lefèvre.

*L'appel étincelant rugit dans les clairons...
La marche triomphale a fait trembler les astres
Roulant dans le ciel noir de lumineux désastres...
Au pont d'Eternité passent les escadrons.*

*Sur de vibrants tapis de roses et de palmes
Montent superbement les divins destriers
Illuminés par l'or des éperons altiers
Qui font jaillir du sang brillant de leurs flancs calmes.*

*Dans l'éclat projeté par l'invisible autel
S'éploie immensément l'Etendard immortel;
Et sous leurs boucliers tendus comme des voiles,*

*Les chevaliers dressés vers le Rêve futur
Foulent victorieux les grands chemins d'azur
Parmi le poudroiment des poussières d'étoiles.*

MAURICE BOUÉ.

Bruxelles. 1898.



PETITES IDÉES

Celui qui donne est plus heureux que celui qui reçoit. Etre bon c'est permettre aux autres d'être heureux. Sois bon : ne donne jamais, reçois.

Il n'est pire ennemi qu'un malheureux ami. Gare aux poches.

Je donnerais bien deux sous pour savoir mon demain, et n'être qu'hier. Quant à l'aujourd'hui, je le passe à offrir mes deux sous.

Dans nos amours et dans nos poches nous trouvons ce que nous y mettons. Quand on y met de trop ça gêne.

Etre méconnu même par ceux qu'on aime, c'est la coupe d'amertume et la croix de la vie ; c'est là ce qui met sur les lèvres des hommes supérieurs ce sourire douloureux et triste dont on s'étonne ; c'est la plus cruelle épreuve réservée aux hommes qui se dévouent... (Journal intime d'Amiel). La question est donc de se donner l'air triste et de pénétrer adroitement tout le monde de cette incontestable vérité....

Pour ne pas perdre complètement la considération des autres et cacher un peu ses défauts, il faut se traiter comme un vulgaire fromage de Herve : a beau sentir qui se tient loin.

FISLOFFE.



AMOUR MAUDIT

L'amour plus fort que la justice.
FRANÇOIS COPPÉE.

*Pourquoi es-tu revenue, ô Maîtresse
Me torturer de ton regard moqueur ?
Je vivais du souvenir de l'ivresse
Qui jadis avait fait notre bonheur.*

*Et pourquoi donc, viens-tu troubler le calme
Que ton départ en mon cœur avait mis ?
Ce cœur, tu l'avais pris, comme une palme
Qu'on arrache, en n'y songeant qu'à demi.*

*Puis, tu l'as pressé dans ta main nerveuse.
A tes caprices, tu l'as façonné.
Après en avoir pris le sang, voleuse
D'amours, sans pitié tu l'as rejeté.*

*Après cela te voilà revenue.
Quoi ! penses-tu qu'encor je t'aimerai,
Tu crois que je dirai : « Sois bien venue »
Et que maintenant, je te revoudrai ?*

.

*Oui, oui, je te veux encore, ô Maitresse.
Encor, je veux t'embrasser sur le cou
Sentir le parfum de ta noire tresse
Et te couvrir de mon regard jaloux.*

*Encor, je veux tes lèvres pour les mordre,
Ton sein sur mon cœur, je veux l'écraser.
Laisse tomber tes cheveux en désordre
Car, comme jadis, je veux t'embrasser.*

.

Gand, avril 1898.

LUDWIG.





PASTELS

*Rouge. C'est la lueur sanglante
Qui meurt dans le ciel embrasé
Comme la fin superbe et lente
De quelque vieux lion blessé.*

*C'est, sous le doux parfum des roses,
La vierge, le soir d'un beau jour,
Ecoutant, paupières closes,
Un premier murmure d'amour.*

*Jaune. C'est le ton que l'automne
Répand sur la pâleur des bois,
Sur le jour triste et monotone,
Et sur les choses d'autrefois.*

*C'est la couleur des feuilles, fade,
Sous un triste soleil éteint,
Comme les lèvres d'un malade,
Marquant un sourire contraint.*

*Vert. C'est la tremblante feuillée
Où joue un rayon lumineux
Comme la caresse cachée
D'un amour naïf et joyeux.*

*Ou c'est le rayon d'espérance,
Qui vient ensoleiller le cœur,
Quand l'âme est triste et qu'elle pense
A l'âpre brume d'un bonheur.*

*Bleu. C'est le ciel immense, où plane
La mouette au vol éclatant ;
La mer lointaine et diaphane,
Que des voiles tachent de blanc.*

*C'est la tranquille rêverie
Des étoiles au firmament ;
Et c'est la douceur infinie
Dans les beaux yeux d'un jeune enfant.*

Octobre 1898, Gand.

NORA.





JULIETTE

*A Georges, Hector et « Titi »
ce joyeux souvenir.*

Comment j'ai connu Juliette? Rien de plus simple : j'avais à l'Université de Bruxelles trois amis, qui en avaient d'autres, tous pratiquant la « noce » avec entrain.

Georges était le premier. Il jouissait sur nous d'une autorité complète, parce qu'il avait une barbe extraordinaire : tantôt il la portait à la russe, tantôt à la française ; tantôt elle était en pointe, une autre fois elle devenait bicorné. A certains grands jours elle disparaissait sous le rasoir. Bref, jamais on n'avait vu, sur un même individu, une telle collection de barbes différentes. La barbe lui donna le panache.

Je vous ai dit qu'ils étaient trois ; or quand il s'agit de Troie il faut toujours un Hector. Hector était le second.

C'était un grand garçon aux longs cheveux noirs, au regard d'aigle — il vous reconnaissait une femme à trois cents mètres — il portait toujours un feutre bizarre, extravagant, à la Robinson Crusoe. Cela lui valait l'estime des dames.

Le troisième était « Titi ». Il avait de grandes quali-

tés : d'abord il était le frère de Tata, et puis il était blond, frais, rose, joufflu. Il pressait continuellement sur son cœur une règle à calcul qui ne l'abandonnait jamais, jamais. Si, par hasard, il l'oubliait, sa soirée était empoisonnée. Elle ne lui servait à rien du tout qu'à embêter tout le monde, car c'était là-dessus qu'il prétendait faire le total des chopes. Mais, que voulez-vous ? C'était son caprice.

Les autres amis c'étaient Ernest, qui escaladait les murs de l'école militaire pour aller vadrouiller, Jules, un rapin de grand talent, un peu fou — quand je dis « un peu » c'est par euphémisme — n'ayant jamais rien produit, que des copies, mais de grand talent tout de même, X... — j'ai oublié son nom — un ancien cuirassier, que le casque avait rendu précocement chauve et enfin Jef, le fils d'un maître d'armes, bon garçon, gymnaste enragé.

Voilà donc tous ceux que j'allais retrouver de temps à autre, le plus souvent possible.

Un soir d'hiver, dans un des nombreux bals à cinquante centimes par tête, bien connus des étudiants bruxellois, ils découvrirent Juliette. Deux jours après ils m'y conduisaient. Je fus ébloui :

Juliette était fort jolie. Les lignes du visage étaient très fines, exemptes d'une régularité frigide ; les yeux étaient grands, beaux, noirs, profonds et Juliette savait s'en servir. La bouche rieuse, le nez mutin semblaient narguer. La chevelure était foncée et on la devinait fort longue. Juliette en était fière et excellait à se coiffer. Quant au corps, nul de nous ne le connaissait.

Juliette était couturière et habitait chez sa mère. Ici se montre le revers de la médaille. La mère trônait derrière le comptoir, recouvert de zinc ondulé, d'un

petit café, enfumé et puant, près de la barrière de Saint-Gilles.

Jamais un étudiant n'était arrivé jusque là et les clients habituels : terrassiers, maçons, etc., regardaient avec méfiance les nouveaux venus qui disparaissaient un à un dans l'arrière-boutique.

C'est qu'en effet l'arrière-boutique était le séjour de Juliette et, grâce à quelques bouteilles de « Geuze » nous avons été admis dans le sanctuaire. En quinze jours nous étions les amis, presque les commensaux de la maison. Toutes nos soirées, nous les passions chez Juliette. Sortions-nous ? Plus jamais l'ombre d'une délibération sur le but de la sortie et si, par hasard, l'un ou l'autre disait : que faisons-nous ce soir ? tous les autres lui éclataient de rire au nez : nous allons chez *Elle*, que diable !

Arrivé chez Juliette on l'admirait, on la questionnait, on la choyait. Bref, chacun lui faisait de l'œil de son mieux. — Notre idole était fort coquette et, quoique d'une intelligence fort modeste, elle était assez adroite pour ne décourager aucun de nous. Femme singulière, elle refusait obstinément un baiser lorsque, chose rare, on se trouvait seul avec elle, luttait même, jusqu'au moment où elle s'apercevait que l'on cessait d'insister ; alors, soudain, par hasard, ses lèvres se trouvaient à portée. Mais pour le reste rien, rien, rien. Nous enragions, tout en admirant.

Finalement, cela devenait idiot, nous en étions arrivés à un degré extraordinaire : le dimanche, nous sortions collectivement Juliette !

Les choses en étaient là quand, un mercredi, me trouvant seul avec notre déesse, je demandai un rendez-vous.

Etonnement, indignation, reproches, tout cela s'abattit sur moi en avalanche et, confus, j'allais me retirer, quand, par un revirement analogue à celui du baiser, elle me dit rapidement : viens ce soir comme d'habitude, quitte avec eux et reviens à minuit. Je t'attendrai, mais.... silence!

Dire ma joie, mon triomphe, inutile : tout le monde connaît l'ivresse des vœux comblés.

Je vins comme de coutume passer ma soirée, je fis l'indifférent, mais au fond, j'étais bien inquiet car Juliette montrait un tel calme, était si semblable à elle-même que je commençais à douter. — A minuit je frappais à la porte, j'étais reçu, j'étais heureux.

Vous pensez bien comme je me tordais le dimanche suivant en voyant les autres qui balladaient *ma femme*.

Je la vis tous les mercredis mais, chose étrange, j'avais beau prier ma Juliette de m'accorder plusieurs entrevues par semaine, elle ne voulait rien entendre. Cela me fit réfléchir et j'arrivai à la conclusion que, sans doute il y avait un... alter ego. Cette supposition devint une certitude, une évidence même lorsqu'une nuit je découvris, à l'insu de la belle, une paire de pantoufles inconnues, beaucoup trop grandes pour moi. Cette découverte me fut au premier moment désagréable, heureusement cela ne dura pas. Seulement une question s'agitait dans ma cervelle : qui est-ce? Et me voilà dès ce jour examinant tous les pieds; mais les pieds étaient nombreux et beaucoup étaient grands. — J'étais bien perplexe.

Un petit incident devait m'éclairer. Un soir, comme nous sortions de notre cabaret, un pochard en titubant tombe sur Jef. Tonnerre! on n'est pas fils de maître d'armes pour rien : vlan! Jef envoie le poivrot rouler

dans le ruisseau. Le bon *genéveliste* beugle comme un sourd, le monde s'amasse, on nous injurie et nous voilà obligés de nous servir de nos poings.

La bagarre terminée, nous constatons que Jef avait un œil poché. Comme en ma qualité de carabin je me disposais à le panser, il me prit à part et me dit : « Ah, mon cher Noël, fais ce que tu veux, peins-moi au besoin, mais il faut que je sois présentable : j'ai un rendez-vous à minuit. » — Aïe, les pantoufles... l'alter ego... c'était lui!

« Impossible, lui dis-je.

« Il le faut! —

« Bah! Juliette te recevra bien comme ça. —

« Comment sais-tu? »

C'était l'aveu! — Une autre fois, lui dis-je, cache mieux tes pantoufles. Il ne perdit pas la tête et me répondit du tac au tac : cela prouve que tu les as vues. Là-dessus un éclat de rire homérique nous secoua et nous nous serrâmes la main : « Enchanté de faire votre connaissance, monsieur. » « Tout le plaisir est pour moi. » Il ajouta : Tu as donc aussi la manie des règles à calcul? C'était à mon tour d'être épaté : Moi? Jamais! Que veux-tu que je fasse de ça? Et puis qu'est-ce qui te fait penser...

. « J'ai trouvé ceci dans le vase rouge de la cheminée » et il me tendit un petit morceau de buis sur lequel se trouvait une graduation. « C'est de Titi, » m'écriai-je. « J'y ai pensé aussi, mais cela me paraît invraisemblable, il est trop mignon pour se permettre ces choses-là. »

« Facile à savoir, voyons si l'éclat vient de sa règle à lui. »

Deux minutes après la preuve était faite; un quart

d'heure plus tard Titi était en aveux. — Nous n'étions pas deux, nous étions trois.

Tous trois nous décidâmes de ne rien dire à personne, mais dans l'ombre nous agissions. Nous nous embusquâmes chaque nuit près de chez Juliette et, stupéfaction immense, nous découvrîmes que Georges, Ernest, Hector et X..., chacun avait son jour. Seul, le rapin n'avait rien du tout. Et voilà pourquoi elle ne pouvait nous recevoir qu'une fois par semaine; nous étions sept, sa semaine était bien remplie.

La pensée de nous brouiller ne nous vint pas un seul instant, nous étions trop vieux amis pour cela; mais nous délibérâmes. Bien des choses qui étaient restées obscures s'éclaircirent. On sut alors pourquoi Juliette d'une semaine à l'autre connaissait un nouveau tour; et cela devint un sport de se dire : je parie que c'est toi qui lui as appris ceci ou cela. — Vraiment en moins de rien Juliette était devenue ce que l'on peut appeler une *femme savante*. Que voulez-vous, nous étions sept, du choc des idées jaillit la lumière.

Tout ceci se passait à l'insu de Juliette. Il fallait cependant qu'elle ne nous prit pas plus longtemps pour des poires.

L'assemblée générale décida à l'unanimité qu'il fallait lui annoncer la découverte d'une façon point banale. Ce fut vite trouvé : nous invitâmes Juliette à souper le dimanche suivant dans une guinguette, bien connue, des environs. Une salle nous fut réservée. Juliette accepta facilement : nous avions, vous le savez, l'habitude de la promener.

Jusqu'à la fin du repas nous restâmes très corrects, mais alors le grand X... annonça un tirage au sort. On avait mis de petits papiers dans un chapeau. La main de

Juliette fut choisie, comme virgine! — Juliette de sa voix candide, où perçait cependant l'étonnement et la méfiance, annonça : Mercredi. — C'était mon jour. Je racontai nos amours. Juliette était stupéfaite, effarée. « Vendredi, à toi. » Ernest se leva : tous les secrets de l'oreiller y passèrent. Juliette voulut s'indigner, elle n'en eut pas le temps, le troisième se dressait.

Eh bien, je vous le donne en mille, que pensez-vous qu'elle fit à la quatrième histoire? Elle se roula, se tordit de rire; à la cinquième elle ajoutait des détails; à la dernière, elle nous dansait la serpentine en chemise, debout sur la table, au milieu des bouteilles.

Ma foi, c'était trop fort, nous la portâmes en triomphe autour de la place avec de tels hurlements que l'hôtesse accourut épouvantée, croyant que nous nous entr'égorgeions. Seul le rapin, calme, vidait les flacons avec flegme en murmurant : en voilà un d'sujet pour le concours.

NOËL SUMADA.

15 octobre 1898.





Amicalement à H. Persien.

VERS GALANTS.

UN SOURIRE

*Lorsque vous daignez sourire, Madame,
Vous ne savez quel charme ensorceleur
Resplendit dans votre douce blondeur
Et quel trouble vous me mettez dans l'âme,
Lorsque vous daignez sourire, Madame.*

*Lorsque vous daignez sourire, Madame,
Les fleurs n'ont plus les parfums de vos ris
Et vos lèvres (dont je me suis épris)
Font jalouses même les mûres, dame!
Lorsque vous daignez sourire, Madame.*

*Lorsque vous daignez sourire, Madame,
J'oublie ma folle rime et mes vers,
Me grisant des gemmes de vos yeux pers;
Car à mes vers ainsi vous faites blâme,
Lorsque vous daignez sourire, Madame.*

*Lorsque vous daignez sourire, Madame,
Alors votre splendissante beauté
S'est doublée d'un trésor adoré,
La chaude tendresse d'un cœur de femme,
Lorsque vous daignez sourire, Madame.*

*Lorsque vous daignez sourire, Madame,
Voilà pourquoi mes vers n'essorent plus,
Par vous éperdus, par vous retenus;
Pourtant n'attendez pas que je réclame,
Lorsque vous daignez sourire, Madame !...*

29 août 1898.





A. C. Beaujean,
Etudiant à l'Ecole des Mines de Liège.

ÉTÉ WALLON

L'AUBE DANS LA VALLÉE.

*Les coqs stridents et fiers à la folle fanfare
Se répondent parmi le soleil corruscant ;
La rosée, avec un frêle frissonnement,
D'un vol de papillons vers sa clarté, s'effare.*

*La Meuse aux flots changeants où l'azur se bigarre
Coule sans bruit parmi le vallon bourdonnant,
Aux bords ici tout noirs et là-bas verdissant,
Où l'usine se dresse, où le champ vert se pare.*

*Les collines à droite, à gauche, tout autour
De la vieille cité, s'éveillent tour à tour ;
Et leurs bosquets qui chantent et les tours d'église*

*Et les cheminées d'usine en le lointain
Crèvent une dernière buée indécise
Qui plane encore dans notre wallon matin...*

MIDI CITADIN.

*Dans les faubourgs grondants, la lourde cloche agite
Douze fois son battant, à la fabrique en feu ;
Le soleil, comme un disque d'or sur le ciel bleu,
Rutile par la ville où quelque ombre palpite,*

*Un soleil d'été dont la lumière s'effrite
Sur les murs blanchis des bâtiments orgueilleux,
Un soleil d'été qui dans l'aspect somptueux
Des rues chante et rit et gaiement crépite;*

*Là des persiennes roses, là des volets verts,
Ici des rideaux sombres, là des stores clairs;
Mais tous se sont clos pour ombrager quelque Belle.*

*Et la foule va, vient, humide de sueur :
Affairés tout en nage, indolent promeneur,
Promeneuse mignonne et fraîche sous l'ombrelle...*

SOIR PLÉBÉIEN.

*J'emprunte à Hérédia mon tout premier détail.
« L'horizon tout entier s'enveloppe dans l'ombre;
« Et le soleil mourant, sur un ciel riche et sombre,
« Ferme les branches d'or de son rouge éventail. »*

*Les collines ainsi qu'une noire décombe
Adoucissent l'âpreté de leur dur poitrail ;
Et la Meuse — à leur pied luisante comme un rail
Sur la voie où quelque reflet indéci sombre —*

*Prend en mirant la soirée encrépusculée
Des tons d'émail cuivré et de nacre azurée,
Cependant qu'assis sur le seuil de leur maison*

*Des ménages d'ouvrier causent politique
Et que (chanson du terroir naïve et typique)
Eclate aux environs un joyeux « cràmignon... » (1)*

20 juillet 1897.

(1) « Cramignon », mot du pays Wallon, signifiant ronde accompagnée de chants en français et plus souvent en wallon.



A H. George.

PENSÉE TRISTE

*Saisi par ce désir qui naît un jour soudain
Chez les écoliers pleins du grec libertin*

*Du léger Théocrite,
Grise des chants d'amour des poètes épris,
Des érotiques vers qu'il a par cœur appris,
Des rêves et la suite,*

*Il s'en va tout pensif sur son chemin trop long
Qui le mène à l'école, des songes sous le front,*

*Dévisageant les femmes
Qu'il rencontre, humant les parfums languissants
Qui s'envolent de leurs habillements savants,
Des parfums qui l'enflamment;*

*Il sent naître en son cœur de violents appétits,
Des appels voluptueux, des ruts indécis,*

*Des désirs hystériques ;
Et contemplant les tons de leurs cheveux soyeux.
La finesse de leur corps, l'éclat de leurs yeux
Et leurs airs diaboliques,*

*Escomptant les baisers qu'elles sauraient donner,
Les aveux que leur bouche tordue dirait,
Et les âmes qui pâment
Et l'étreinte où leurs seins se dressent haletants,
— Il pense avec chagrin que l'on n'a pas le temps
D'aimer toutes les femmes...*

1896. Ougrée.





ORIENTALITÉ

J'ai toujours trouvé je ne sais quel charme enveloppant dans les musiques exotiques, dans ces musiques qui nous apportent avec elles des bouffées d'air du terroir où elles ont été enfantées.

Parmi elles, je n'en ai goûté aucune comme ces mélodies orientales, au ton mineur, scandées et trainantes tour à tour, ces mélopées qui ne sont ni plaintives ni gaies, aux visions poétiques, que chante l'almée en dansant son pas lascif devant le pacha indolent aux lubriques caprices. Alors, de les entendre, je me plais à évoquer de ces grandioses nuits d'Orient, comme on en voit parfois en rêve.

Au loin, fermant partout l'horizon indéfinissable, des bâtiments mystérieusement blancs aux tourelles et aux minarets élégants; et s'abritant là, sous la flamme des luminaires sculptés, parmi les salons aux tentures bariolées de dessins clairs, les sultans — enfouis dans les broderies des divans luxueux — contemplant voluptueusement à travers la fumée opiacée des narghilés les danseuses impudiques dont les bibelots métalliques tintent avec le rythme de la mélopée.

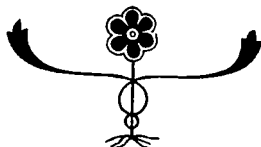
C'est ainsi toute une enceinte de palais et de minarets blancs qui jettent une ombre méandreuse sur la limite

de la prochaine plaine; des palais blancs, une ombre claire, dans le bleu de la nuit, sous un ciel d'azur où pointent les étoiles d'or, dans la nuit où nul autre bruit ne frissonne que les chants des étranges feuillages.

Et là-bas, dans la plaine silencieuse, un bouddhiste à genoux, se frappant la poitrine, levant les bras, se frottant le front contre le sol, un bouddhiste — dont l'ample tunique blanche se fond vaguement dans le bleu — adresse à son Allah la prière du soir qui monte, monte doucement, vers les étoiles coutumières pailletant l'azur impollu, une prière vespérale qui monte vers le silence troublant du ciel des nuits parfumées et mystérieuses d'Orient....

ALBERT JACQUEMIN.

Université de Liège.





LA MAISON DE VERRE

LÉGENDE MYSTIQUE EN QUATRE
TABLEAUX. EN PROSE RYTHMÉE
OV ASSONANTIQUE. PAR CHAR-
LES HERVÉ.

Au souvenir de Charles et d'Hervé.

PERSONNES : LUCIOLA.

LE JEUNE HOMME.

LA VIEILLE REINE.

LA SORCIÈRE.

LES SORCIÈRES

LA VOIX DES DÉMONS.

LES GNOMES.

LES OISEAUX.

LA FORÊT.

LA NATURE.



PREMIER TABLEAU

LA CHAUMIÈRE.

La SORCIÈRE. — Puis la VIEILLE REINE. — La VOIX
DES DÉMONS. — Le CHANT de la FORÊT.

Une sordide chaumière aux murs noirs et enfumés tapissés d'innombrables toiles d'araignées. Au plafond pendent par la patte une légion de chauves-souris.

Dans l'air des hiboux aux yeux glauques volent d'un coup de rame silencieux. Au milieu de la scène crépite un feu de bois qui illumine le sombre lieu d'éclairs rouges et sanguinolents. Sur l'âtre bout un chaudron avec des vapeurs épaisses et suffocantes. Une horrible vieille en haillons la surveille de ses yeux perçants et active le feu d'un long bâton de pin. Des hurlements semblent sortir de dessous terre. La vieille y répond en ricanant.

LA SORCIÈRE. Le chat noir vers le soir
par trois fois miaula.

VNE ORFRAIE (au dehors). Chhh!... Chhh!....

LA SORCIÈRE. Et l'orfraie grise effraie
les enfants en hülant.

Elle saisit une marmite et la verse dans le chaudron d'où s'élançe un feu sombre. La terre tremble.

Par le nombre qui est sept
Et qui est nombre parfait,
Le chaudron
des démons
en cadence
bout et danse !

Noire bave empoisonnée
du crapaud plein de venin
en la marmite enchantée
bous et cuis jusqu'à demain !

Feu brûle et chaudron bouillonne
et me donne
le philtre qui fait languir !

VOIX DES DÉMONS souterraine : languir !

LA SORCIÈRE. Dans la chaudière bous et cuis
Oeil de lézard, fiel de bouc,
patte de chauve-souris,
langue de chien, dent de loup.

Feu brûle et chaudron bouillonne
et me donne
le philtre qui fait dormir.

VOIX DES DÉMONS. dormir !

LA SORCIÈRE. Langue fourchue de vipère
rend l'enchantement fécond,
bous dans le feu des sorcières
avec la peau d'un dragon.

Feu brûle et chaudron bouillonne.
et me donne
le philtre qui fait mourir !

VOIX DES DÉMONS. mourir!!!

LA SORCIÈRE possédée, debout sur un escabeau.

Par le nombre qui est sept
et qui est nombre parfait,
Accourez diabolins!
Accourez affreux nains!
et chantons et dansons
tour à tour à l'entour
 du grand feu.
Accourez nains affreux!

On frappe soudain à la porte, un silence absolu règne à l'instant mais aussitôt le bruit reprend de plus belle couvrant la voix qui vient du dehors....

VNE VOIX AV DEHORS.

Par le nombre qui est trois
et qui est clef de nos lois
ouvre-moi. . .

LA SORCIÈRE. Maudit soit

Qui vient déranger Satan !
Maudit qui vient en frappant !

VOIX DES DÉMONS.

Ouvre! Ouvre! de par nos lois !

Un second coup est frappé — silence subit suivi d'un vacarme plus affreux encore.

LA VOIX. De par la clef de nos lois
par le nombre qui est trois
ouvre-moi !

LA SORCIÈRE. Maudit soit
Qui cherche la male heure !
Maudit! qui vient à cette heure !

VOIX DES DÉMONS.

Ouvre ! ouvre ! de par nos lois !

On frappe une troisième fois. Nouveau silence, mais le fracas reprend à son comble.

LA VOIX plus impérieuse.

Par le nombre qui est trois
et qui est clef de nos lois
ouvre-moi !

LA SORCIÈRE.

Maudit soit
l'humain imprudent qui ose
frapper à ma porte close !

VOIX DES DÉMONS.

...Ouvre ! Ouvre ! de par nos lois !..

LA SORCIÈRE transportée. Maudit soit !..

La porte s'ouvre d'elle-même, le calme succède au bruit, les hiboux s'arrêtent et volent sur place. La vieille est immobile comme pétrifiée. Dans le cadre de la porte apparaît la haute stature d'une vieille femme voilée. Elle tient en main un bâton de coudrier. Un jour fantastique pénètre dans la chaumière de la forêt d'où l'on entend venir comme un murmure symphonique un chant lent et grave qui s'accorde avec le chant monotone de la nature résonnant au lointain, pour former un chœur divin et grandiose dont les ondes sonores et mélancoliques remplissent la chaumière.

La nouvelle venue s'avance d'un pas lent, la porte se ferme d'elle-même, le chant du dehors se tait. Le silence seul règne.

LA VIEILLE REINE touchant la Sorcière du bout de son bâton.

Réponds à ma demande.

LA SORCIÈRE.

De quel droit me commandes-tu ?

LA VIEILLE REINE.

Du droit que j'ai sur tous les hommes.

LA SORCIÈRE. De quel droit parles-tu ?

LA VIEILLE REINE.

De ces provinces je suis la reine.

LA SORCIÈRE. Et moi de ce taudis.

LA VIEILLE REINE.

Je suis ta reine ! obéis-moi.

LA SORCIÈRE. Je n'ai qu'un roi : Satan !

LA VIEILLE REINE.

En son nom je te commande.

LA SORCIÈRE. Que veux-tu qu'il te donne ?

LA VIEILLE REINE.

Le secret qui fait mourir.

LA SORCIÈRE. Ces secrets sont terribles ;
Satan ne veut les révéler.

LA VIEILLE REINE.

Interroge-le ! Peut-être il répondra.

LA SORCIÈRE. Oseras-tu l'entendre ?

LA VIEILLE REINE.

Ma haine me soutiendra.

LA SORCIÈRE, étendant le bras sur la chaudière.
Ose donc l'appeler.

LA VIEILLE REINE frappant le sol de son bâton :

Démon ! Démon ! donne le secret que par toi l'on

veut connaître, que ta voix jusqu'à moi monte des cénacles fumants et me vienne dénoncer les arcanes des ténèbres.

Le feu qui semblait mort s'est rallumé, la chaudière remplit l'air de vapeurs. Les hiboux volent en tous sens.

LA SORCIÈRE criant.

Reine! Reine!

LA VIEILLE REINE.

Je frémis et je tremble! mais la haine me soutient.

LA SORCIÈRE exaltée et prophétique.

Lorsque celle que tu hais — en ses courses vagabondes — aura d'une fleur de lavande — respiré le doux parfum — alors sur ses beaux yeux — s'étendront de noirs nuages. — Une mortelle froidure — jusqu'à son cœur montera — et pour toujours — elle s'endormira. —

Son âme alors loin de son corps — s'en ira comme une forme — indécise, vague et blanche — flottante sur les grands lacs — et les pasteurs vers la nuit — en rentrant à l'Etable — penseront souvent entendre — les plaintes de sa voix — et le malheur — en leur cœur — entrera. —

Et nous, à minuit nous irons — emporter son corps glacé — dans le cruel et noir enfer — et là tu verras sa beauté — se flétrir comme une fleur — à son souffle empesté. — La nature gémera — sur cette mort odieuse — Mais le bonheur — en ton cœur — entrera. —

Mais si par une volonté — à la nôtre supérieure — son corps nous est dérobé; — si vient alors un adolescent — n'ayant pas encore aimé — sur sa bouche pâle et

close — déposer un lent baiser — soudain ses yeux
s'ouvriront — et lentement — elle s'éveillera —
Et toi, — O Reine! — tu périras. —

VOIX DES DÉMONS ricanant.

..... tu périras !...

LA SORCIÈRE. Tu périras !...

LA VIEILLE REINE, le regard fixé dans le vide...
Elle mourra !

DEUXIÈME TABLEAU

LE PALAIS.

La VIEILLE REINE. — LUCIOLA. — Une VOIX
dans la FORÊT. — Les VOIX de la NATURE et de
la FORÊT.

Un immense salle à colonnades du Palais. La Reine est
assise seule sur un vaste trône. A tout instant elle se lève
et se promène avec fièvre. Le chant doux de la forêt s'entend
dans le lointain. La mélodie monotone de la nature vibre
autour du palais.

LA VIEILLE REINE. Ils m'ont laissée seule!... seule encore!...
ils me détestent, ils me haïssent !.... Je suis reine pour-
tant!...

Elle s'approche de la fenêtre et regarde sous le rideau
soulevé.

Elle ! encore elle ! tous la suivent ! tous l'aiment ! ils
adouciennent leurs pas de peur de l'éveiller ! ils n'en par-
lent qu'avec des tremblements dans la voix — elle ne
paraît pourtant en voir aucun — toujours perdue dans
ses rêves.

Il lui disent leurs plus belles romances. Mais elle ne les entend point. — Elle n'écoute que les cris des oiseaux, — elle ne chante que des chants pleins de tristesse et que personne ne comprend.

(Elle quitte la fenêtre et passe devant une glace.)

Et pourtant, ils l'aiment tous! parce qu'elle est jeune et belle!... Et moi!... je suis laide!... laide!... Oh! je la hais!

(Avec un cri de haine sauvage.)

Elle mourra!...

VNE VOIX jeune et fraîche au dehors : Ha... aaah!...

LA VIEILLE REINE... Elle!...

LA VOIX au dehors trainante mais pure comme le gazouillis d'un oiseau :

Je suis la frêle et charmante oiselle ;
je folâtre par dessus les prés
ou dessus les grands lacs irisés
que j'agite du bout de mes ailes,
en jouant avec les oiselets.

Mais souvent quand le soir vient la brise
caresser mes lèvres doucement
et frôler les feuilles en chantant,
je crois sentir mon cœur qui se brise
plein de tristesse et d'isolement.

Et mon âme tendrement appelle
l'oiselet qu'elle ne connaît pas
mais qu'elle aime et que Dieu créa
pour l'oiselette douce et frêle,
qui dolente espère tout bas.

Je suis la triste et charmante oiselle,
je folâtre par dessus les prés
ou dessus les grands lacs irisés
que j'agite du bout de mes ailes
en jouant avec les oiselets.

LVCIOLA apparaît marchant d'un pas lent et léger comme celui d'une Elfe dont elle a la taille mignonne et la grâce divine. De longs cheveux blonds couvrent son front et de longues boucles retombant des deux côtés sur ses épaules ne laissent voir de son doux et pâle visage que deux grands yeux profonds et rêveurs. A son front brille une étoile attachée par une bandelette qui lui lie les cheveux. Elle s'avance lentement, prise dans une longue robe blanche qui retombe sur ses pieds en de grands plis mous et harmonieux comme tombent les robes de madones.

LVCIOLA en entrant. Ha... aah ! Ha... aah !

VNE VOIX mâle répondant soudain du fond des bois :

Ha... aaah!! Ha... aaah!...

LVCIOLA les mains au cœur. Ha! . . aaah!...

LA VOIX comme un écho. ...Ha... aaah !. .

LA VIEILLE REINE. Une voix retentit au loin.

LA VOIX en des accents virils et chaleureux :

Viens, je t'appelle
Oh! la plus belle !
Je suis la joie — de la forêt.
Je suis le roi — des roitelets.
Mon cœur est vierge et ma caresse
enchanteresse
est pure et douce
comme la mousse
des vieux rochers.

Viens, je t'appelle
Oh ! la plus Belle !
Viens à la voix — de l'oiselet.
Je suis le roi — des roitelets.
Je suis la vie et pour richesse
j'ai la jeunesse.
De feuilles rousses,
d'un peu de brousse
mon nid est fait.

Viens, je t'appelle
Oh ! la plus belle !
Viens près de moi — dans les genêts.
Je suis le roi — des roitelets.
Mon âme est pleine de tendresse
et de promesses ;
point ne repousse
la plainte douce
de l'oiselet.

LVCIOLA. Ah ! cette voix... ; mon cœur s'est troublé...
je vais à elle...

LA VIEILLE REINE d'une voix mielleuse. Luciola !

LVCIOLA tressaillant. Madame.

LA VIEILLE REINE

Tu vas vers la forêt, mon enfant ?

LVCIOLA J'y vais, Madame !

LA VIEILLE REINE. Va ! mon enfant ! Nulle oiselle n'y sera
plus belle que toi ; nulle fleur ne sera plus fraîche.

Va ! mais n'oublie pas de me rapporter un de ces
jolis bouquets que tu sais si bien faire. N'oublie pas les

pervenches et surtout les lavandes, tu sais que leur parfum m'est agréable.

LVCIOLA. Si ferai, madame, pour vous plaire.

LA VIEILLE REINE.

Va! enfant.

LVCIOLA sort.

Va! Va! et meurs!

TROISIÈME TABLEAU

LA FORÊT.

La FORÊT. — La NATVRE. — Les FLEVRs. — Les SORCIÈRES. — Les GNOMES. — LVCIOLA.

Une clairière dans la forêt éclairée d'une lumière fantastique et féerique. Le vent passe dans les feuilles des arbres et les agite d'un léger frisson comme les cordes d'une harpe et la forêt entière chante et murmure un chœur grave et lent. Les arbres se penchent les uns vers les autres berçant mollement les nids qui s'accrochent à leurs branches. De tous côtés volent des oiseaux dont les sifflements et les cris retentissent sous bois.

VN PINSON sautant de branches en branches.

Ah! tsi! tsi! Ah! tsi! tsi!

Je sautille — je babille.

VN CHÈNE majestueux. J'élève avec orgueil

mon front radieux

jusqu'au seuil

des cieux.

VNE MÉSANGE sur un bouleau près d'un nid vide.

Tiap! tiap! tiap!

Mon cœur soupire après l'aimé
Depuis longtemps mon nid est fait.

LE BOVLEAV. Mon tronc lisse et blanc est un des piliers
qui soutiennent le dôme altier
de la nature.

LE HÊTRE Ma chevelure
par dessus tout va s'élevant
et s'agite aux caresses du vent.

VN SANSONNET voletant lourdement.
Tiou ! Tiou ! Tiou !
A peine puis-je encore siffler
tant j'ai pillé ce cerisier.

VN ROSSIGNOL langoureux sur un saule.
Aah ! Aah ! Aah !
Le printemps a mis ses atours
pour la grande fête d'amour.

LES FLEVRS frissonnantes.
Nos parfums flottants
enivrent les amants.

VN COVCOV s'agitant en tous sens.
Coucou ! Coucou !
Depuis le matin mais en vain
je cherche un nid pour mes petits.

VNE LINOTTE donnant de la tête partout.
Tipp ta ! Tipp ta !
J'ai tant bu que j'en suis sotté
j'ai perdu ma tête de linotte.

VNE BANDE DE MOINEAVX FRANCS passe en se battant.

Tia ! Tia ! Tia !

Au pillage des blés blonds
avec rage nous allons.
En avant ! moineaux francs
Dans nos nids nos petits
grandiront.

LA VOIX DE LVCIOLA lointaine. Aah !

La Forêt se tait ; les oiseaux chantent tout bas.

LA LINOTTE folle ... j'ai trop bu...

LE ROSSIGNOL langoureux ... l'amour...

LE SANSONNET gris. ... des cerises...

LE MOINEAV gourmand. ... des blés blonds...

LA MÉSANGE triste. ... mon nid est fait...

LE PINSON dansant ... je babille...

LE COVCOV s'agitant.. ... en vain.

LVCIOLA paraît dans son costume éthéré,
la nature l'écoute.

LVCIOLA.

Qui donc dans la nuit claire
du gai printemps
se joue dans la bruyère
tout en dansant ?
Sont-ce de blancs fantômes.
ou bien des farfadets ?
Ce sont les petits gnomes,
de la Forêt.

Un beau rayon de lune
est leur courrier.
Par dessus les lagunes
et les rochers,
ils poursuivent les nornes
avec les feux follets
les jolis petits gnomes
de la Forêt.

Et les Elfes leurs brodent
un manteau gris,
des souliers d'émeraude
et de rubis.

Et des clochettes sonnent
tout autour des bonnets
des gentils petits gnomes
de la Forêt.

Leurs amis sont les fées
et les lutins,
ainsi que les pygmées
et les laids nains
qui couchent sous les dômes
des vieux chênes épais
avec les petits gnomes
de la Forêt.

Qui donc dans la nuit blanche
du pur été,
folâtre dans les branches
et les genêts ?
Sont-ce de blancs fantômes
ou bien des farfadets ?
Ce sont les petits gnomes
de la Forêt.

LE ROSSIGNOL dans les arbres :

Mes trilles gentilles
sont les chants des amants.

LVCIOLA rêveuse. Les doux chants des amants....

Je suis venue dans la forêt; mais mon aimé n'y
était point.

LA MÉSANGE. Mon nid est chaud. Mon nid est beau.

LVCIOLA. De feuilles rousses,
 d'un peu de brousse
 son nid est fait.

Elle regarde son bouquet.

Mon pauvre bouquet est inachevé — et je n'ai pas
encore de lavande. La reine m'en a demandée, — obéis-
sons-lui, elle me fait peur. Mais j'en vois ci une fleur
— encore une, — j'en suis entourée, — mes mains en
sont parfumées.

(Se mettant la tête dans le bouquet).

Oh! Quel parfum!... mais il enivre. Oh! mes yeux
sont lourds ... qu'ai-je donc ?

(Elle tombe à genoux — ses yeux se ferment).

Ma tête est lourde — tout tourne autour de moi.

SONNETTES lointaines Tinn ! Tinn ! Tinn !

LVCIOLA les entend, écoute — un sourire illumine son front
— sa tête tombe sur son épaule et elle fredonne en s'endor-
mant.

Sont... ce de blancs fantômes
ou bien... des... farfadets?...
Ce sont... les... petits gnomes
de... la... Fo... rét...

Elle tombe assoupie. L'obscurité est venue lentement, les oiseaux dorment, la Forêt veille.

LE CHÈNE. Elle dort mes frères — couvrons-la de nos branches — empêchons le vent du soir de glacer ses membres raidis et berçons son sommeil enchanté.

LES ARBRES.

Dors, enfant, dors !	nous, nous berçons
tes rêves d'or	de nos chansons
et la rosée	de la vesprée
lente descend	sur ton sein blanc

Dors, enfant, dors !

Que le murmure	de la nature
arrive encor	

jusqu'à ton cœur	et que les fleurs
sur toi se penchent,	frêle pervenche,
	comme une sœur

Dors, enfant, dors,	nous te berçons
de rêves d'or	et de chansons.

CLOCHES et CHANTS au loin en cadence.

Tinn ! Tinn ! Tinn ! — Ting ! Ting ! Tong !

Des voix d'enfants se rapprochent.

Cloche, cloche, clochette !
cloche, cloche, clocheton !

Les gnomes apparaissent par groupes sortant de tous les côtés. Ils sont bientôt tout une troupe. Ils sautillent sur place en chantant. Et le son argentin des sonnettes qui pendent à leurs bonnets accompagne leur ronde. Ils portent de petit bonnets de feutre et de petits manteaux de bure ornés de clochettes. Ils ont aux pieds un sabot d'émeraude et un de rubis. Ils portent en main des lanternes aux reflets multicolores et de petits bâtons de buis à la pointe étincelante.

PREMIER GROUPE.

Tinn ! Tinn ! Tinn !

Ting ! Ting ! Tong !

DEVXIÈME GROUPE apparaissant.

Des clochettes clochètent
à nos bonnets coquets.

TROISIÈME GROUPE se montrant sous un buisson.

De nos bâtons nous chassons
les hannetons des buissons.

QUATRIÈME GROUPE. Ils arrivent courbés vers terre.

De nos ternes lanternes
Sous les buissons nous cherchons
Noix et noisettes dans l'herbette.

TOUS LES GNOMES.

Nous sommes les gnomes les amis des Hommes
dont nous protégeons les belles moissons !
Tinn ! tinn ! tinn ! Ting ! ting ! tong !

Un des gnomes s'est approché de la jeune fille et l'aperçoit.
Il se retourne brusquement vers les autres.

PREMIER GNOME. Silence ! Silence ! que l'on s'arrête.

DEVXIÈME GNOME. Cessez vos danses ! retenez vos
clochettes !

TROISIÈME GNOME. Qu'est-il arrivé ?

PREMIER GNOME

relevant les branches d'un buisson qui couvre LUCIOLA.

Voyez là cette enfant.

DEVXIÈME GNOME. Oh ! qu'elle dort doucement.

TROISIÈME GNOME.

Elle paraît sourire — et ses lèvres semblent redire —
les rêves ensoleillés — que son âme a rêvés.

PREMIER GNOME.

Un araignée fileuse — tend sa toile gracieuse —
en fins rayons tremblants — autour de son front blanc.

QVATRIÈME GNOME.

Et ses beaux cheveux blonds — sont autant de rayons
dérobés de la lune.

PREMIER GNOME. Mais je crois que la brume de cette
fraiche nuit la glace et je vais lui donner comme cou-
verture mon grand manteau de bure.

Il ôte son manteau et l'étend sur la jeune fille. Il se
relève soudain et d'une voix haletante :

Mon Dieu! mais je ne sens plus son cœur....
il s'est arrêté.

DEVXIÈME GNOME se penchant sur elle.

Hélas! Hélas! ses mains sont froides, son corps est
roide, elle est morte.

LES GNOMES. Morte! Elle est morte!

TROISIÈME GNOME à genoux près d'elle, mettant son oreille
sur sa poitrine.

Non mes frères, elle n'est pas morte! elle dort! elle
dort d'un sommeil magique et profond, son âme a
quitté son corps et vole sur les lacs poussée par les souf-
fles du vent. Elle est endormie par un sortilège des
démons et tantôt à minuit, ils viendront pour emporter
son corps frêle dans l'enfer fumant.

DEVXIÈME GNOME. Non! ils ne la prendront pas! nous
aussi nous avons un pouvoir magique! défendons-la!

TOVS LES GNOMES. Nous la défendrons! Nous la défen-
drons!

PREMIER GNOME. Mettons nous autour d'elle et que les pointes brillantes des baguettes de buis en traçant dans la nuit une courbe étincelante, frappent de toutes parts les hordes ennemies et servent de rempart à la belle endormie.

DEVXIÈME GNOME. Et que les Dieux des Hommes favorisent les gnomes.

Les gnomes entourent la jeune fille, la nuit est devenue noire, le ciel est couvert de nuages. Dans l'ombre les pointes de leurs bâtons étincellent.

PREMIER GNOME priant. Grand Dieu des Hommes — qui régnez dans les cieux — et dont le nom aimé — sur terre est sanctifié — par les mortels pieux, — daignez abaisser sur nous — pauvres êtres sans âmes — un regard sans courroux.

QVATRIÈME GNOME. Grand Dieu des Hommes — Protégez-nous!

La nuit est devenue de plus en plus noire. Un vent violent secoue les branches des arbres et siffle entre les rameaux.

L'obscurité s'épaissit, des nuages sombres roulent dans les cieux, le tonnerre gronde à l'horizon. Tout à coup un éclair gigantesque déchire les ténèbres et illumine la forêt jusque dans ses profondeurs. Le tonnerre augmente; le vent devient tempête et les arbres penchés jusqu'à terre gémissent en se relevant. Dans l'ombre la plus intense, hurle l'ouragan. L'orage par dessus la forêt éclate avec fracas. Les éclairs se précipitent. Au milieu du bruit résonne soudain comme un glacial glas le premier coup de minuit : un éclair y répond et dans l'instant de lumière qu'il procure, on voit voleter çà et là de noires ombres de sorcières. L'une d'elles passe par dessus les gnomes et jette le cri d'alarme.

LA SORCIÈRE. Le Nid est pris, les nains malins y font le guet et sont armés.

DEUXIÈME SORCIÈRE qui l'a suivie. La lutte sera un rude combat.

L'heure a sonné lentement; le douzième coup résonne encore et se prolonge en un gémissement que la bande des sorcières se montre. Elles se précipitent sur les nains en poussant des hurlements féroces. Dans leurs tournolements les Makralles tordent les chênes, les bouleaux. Elles déracinent les saules. Mais à chaque attaque, elles tombent sur les pointes de buis des gnomes et reculent avec des cris de douleur. La Forêt craque et crépite, les sorcières grincent et hurlent, les nains s'excitent et prient, Satan sous terre ricane, ordonne et rugit, des flammes de soufre jaillissent des branches des pins; une fumée âcre, remplit l'air empesté. Le ciel et la terre sont bouleversés, confondus dans le même renversement, dans le même chaos. Lugubre, l'horloge du clocher lointain sonne le quart; un cri strident déchire les échos des bois et la troupe entière des sorcières s'enlève comme un vol de chauves-souris. Leurs cris se perdent lentement au loin, dans le fond des bois. L'écho les repète puis se tait. La Forêt se redresse peu à peu. Le vent s'apaise. Le tonnerre fait silence. Des nuages noirs roulent toujours. Les gnomes serrés les uns contre les autres ne forment qu'un. Voilà qu'entre deux nuages apparaît le ciel; la lune vient y montrer son pâle visage inquiet. — La forêt entière réapparaît comme les rigidés colonnes d'un immense temple mystérieux. Et le triste regard de la lune éclaire le spectacle navrant de l'inférieure dévastation. Des branches tordues pendent aux troncs des arbres. La clairière est couverte d'arbustes déracinés et de rameaux verts. Les fleurs sont brisées et foulées. Les nids renversés gisent sur le sol à côté des cadavres raidis des oiselets dont le bec ouvert et les yeux ternes conservent encore l'empreinte de l'angoisse d'une mort terrible. Pâles, les nains contemplant leur chère forêt dévastée. Des larmes coulent de leurs yeux.

PREMIER GNOME. Frères! consolons-nous! les odieuses sorcières sont vaincues. L'enfant est sauvée.

TOVS LES GNOMES. Elle est sauvée!

Ils s'écartent et réapparaît le corps de la jeune fille au milieu d'un nimbe de lumière. La Forêt frissonne et oubliant ses maux, reprend sur un ton doux et triste, rempli de larmes, son chœur mélancolique et berceur.

LA FORÊT. Dors, enfant, dors, et que s'achève
en un beau rêve d'azur et d'or
ton pur sommeil.
Et que le chant de la mésange
annonce aux auges le doux instant
de ton réveil.

PREMIER GNOME.

Frères! construisons pour l'enfant un léger lit de branchages, nous la porterons dans notre maisonnette.

DEVXIÈME GNOME.

Son âme flottera sur notre demeure et la protégera.

TROISIÈME GNOME. Elle en sera la fée bienfaisante.

PREMIER GNOME.

Assez de branches jonchent le sol; à l'ouvrage!

TOVS LES GNOMES. A l'ouvrage!

Ils tressent une petite litière, y déposent le corps de la jeune fille et étalent ses cheveux autour d'elle.

DEVXIÈME GNOME. Qu'elle est belle!

TROISIÈME GNOME. Qu'elle est pure!

PREMIER GNOME.

C'est une Elfe qui dut à sa douceur de devenir femme.

Ils soulèvent le lit, leurs clochettes se mettent à résonner.

LES GNOMES en s'en allant, d'une voix lente.

Nous sommes les gnomes les amis des Hommes
et nous protégeons leurs belles moissons.

Les arbres jonchent leurs feuilles sur la litière, les fleurs relèvent leurs corolles foulées et toute la forêt semble leur dire adieu.

QVATRIÈME TABLEAU

LA MAISON DE VERRE.

LA FORÊT. — LES GNOMES. — LVCIOLA. —
LE JEVNE HOMME.

Une autre partie de la forêt, aussi belle et plus fantastique encore que la première; cachée sous les branches d'un saule une petite maison de verre qui brille au soleil. Au milieu dans un petit cercueil tout de verre également, sans couvercle, orné des fleurs les plus fraîches et les plus belles, LVCIOLA dort étendue dans sa blonde chevelure.

Un nimbe de lumière l'entoure d'une clarté phosphorescente. Des gnomes au dehors vont çà et là et vaquent à leurs besoins. D'autres sont assis sur des racines d'arbres et tressent des paniers et des hochets avec des joncs et des branchettes. Le murmure de la Forêt bourdonne en sourdine et semble avoir retenu un peu du ton berceur dont il caressait le sommeil de l'enfant.

VN GNOME. Il y a trois mois qu'elle est ici,
Et elle dort toujours.

DEVXIÈME GNOME. Toujours!

TROISIÈME GNOME. Toujours!

PREMIER GNOME. Son visage est un peu pâli. Mais son
sourire est toujours beau.

DEUXIÈME GNOME. A quoi pense-t-elle pour sourire
ainsi?

TROISIÈME GNOME. Ses rêves sont d'azur. Son âme erre
dans les mondes ensoleillés.

Un groupe de nains rentre de la Forêt chargés de fleurs
nouvelles, de branchettes et de joncs. Ils arrivent en sau-
tillant et en étouffant le bruit de leurs sabots.

PREMIER GNOME. Tinn! Tinn! Tinn! Ting! Ting! Tong!

Des clochettes clochètent
A nos bonnets coquets.

VN des nouveaux venus.

Mes Frères! la Forêt est belle aujourd'hui.

VN AVTRE. Le soleil respandit sous les bois.

VN TROISIÈME. Et tout chante le bonheur et la paix.

VN AVTRE GROUPE de Gnomes arrive.

Tinn! tinn! tinn! ting! ting! tong!
Nous sommes les gnomes
les amis des Hommes.

VN nouvel arrivé. Les papillons volent dans la plaine, les
abeilles bourdonnent sur les fleurs.

VN SECOND. Les hommes sont au travail, le bonheur
règne dans les airs.

VN TROISIÈME. Les moissons sont mûres et la brise
ondule les blés.

VNE VOIX chantant au loin.

Par le vent vole
ma plainte folle.

VN GNOME. Écoutez, une voix humaine chante au loin.

LA VOIX, lente et triste. Par le vent vole
ma plainte folle

Nul ne m'entend, — nul ne répond
aux doux accents — de ma chanson.

Toujours je cherche entre les branches
la forme blanche
de son corps grêle;
la triste oiselle
ne paraît pas.

LE GNOME. Sa mélodie est triste... triste!

LE JEVNE HOMME. Par le vent vole
ma plainte folle.

Et c'est le vent — seul qui répond
aux doux accents — de ma chanson.

Déjà vers la terre se penche
de la pervenche
la tige frêle.

L'année nouvelle
vient à grand pas.

PREMIER GNOME. Sa voix se rapproche.

LE JEVNE HOMME. Par le vent vole
ma plainte folle

En se moquant — l'écho répond
aux doux accents — de ma chanson.

Vainement ma douleur s'épanche,
rien ne l'étanche.
Et l'hirondelle
ouvrant ses ailes
fuit les frimas.

En chantant ces derniers mots, entre le chanteur, un beau jeune homme aux longs cheveux flottants, qui lui retombent sur les épaules. Son front large illuminé est souligné par des sourcils noirs à la courbe harmonieuse.

LES GNOMES se portant vers lui.

Silence! Silence! elle dort...

LE JEUNE HOMME regardant étonné. Qui dort?

VN GNOME. Celle qui repose en la maison.

LE JEUNE HOMME. Qui repose ?

VN GNOME. ... la plus belle.

DEUXIÈME GNOME. ... la plus pure.

TROISIÈME GNOME. ... l'Elfe faite femme.

PREMIER GNOME.

C'est un lys qui dort, — en la regardant tu la souillerais.

LE JEUNE HOMME. Mon regard est pur, ainsi que ma pensée.

PREMIER GNOME.

Non ! car tu es homme et tu aimes une femme.

LE JEUNE HOMME. Je n'ai jamais aimé qu'un rêve.

PREMIER GNOME. Ecoute donc ! un soir dans la forêt nous la trouvâmes étendue. Les sorcières voulurent la prendre, — nous la défendîmes. Depuis lors elle dort là, dans un cercueil de verre, — en attendant que le ciel la délivre.

DEUXIÈME GNOME. Elle est notre fée !

LE JEVNE HOMME. Je veux la voir !

TROISIÈME GNOME. Ne trouble pas son sommeil.

LE JEVNE HOMME. Je veux la voir.

PREMIER GNOME. Attends donc.

Quelques nains amènent le cercueil avec mille précautions. Ils le déposent près du jeune homme.

LE JEVNE HOMME. Oh ! quelle est belle ! que sa grâce est divine ! Hélas ! je sens les larmes qui viennent se presser sous mes paupières, — son sommeil est pur comme était son âme — et l'éternel repos l'a glacée avant que son cœur n'ait tressailli, avant que ses lèvres n'eussent murmuré le nom d'un époux.

LES GNOMES. Hélas ! ses oreilles sont closes aux accents de la terre.

LE JEVNE HOMME. O Vierge ! ô beauté inoubliable dont le souvenir me suivra désormais partout, entends si tu le peux encore, ma voix qui t'appelle, entends...

LES GNOMES. Ses oreilles sont closes. Elle n'entend pas.

LE JEVNE HOMME. Tes yeux sont fermés ! Tes yeux qui reflétaient jadis l'azur du ciel ; tes lèvres sont closes, tu ne peux me voir, tu ne peux me répondre.

LES GNOMES. Elle ne t'entend pas !

LE JEVNE HOMME avec désespoir. Elle ne m'entend pas ! la mort odieuse l'étreint. — Oh ! toi qui fus plus belle que ne fut jamais une mortelle, reçois avant que la terre humide ne prolane ta beauté, reçois un baiser d'époux.

Il se penche sur la jeune fille et lui dépose un baiser sur les lèvres. Un grondement souterrain retentit soudain, suivi

d'un fracas épouvantable vers le fond de la forêt. Le bruit ne dure qu'un instant. Le jeune homme se relève étonné; les gnomes s'agitent en tous sens. Quelques-uns se glissent curieusement entre les arbres et vont aux nouvelles.

La jeune fille ouvre les yeux tout doucement. Elle se lève sur son séant, regarde autour d'elle étonnée et ne voit point le jeune homme et les gnomes cachés derrière elle. Elle passe ses petites mains pâles sur ses yeux et sourit au soleil qui se glisse à travers les branches. Ses cheveux lui retombent sur le front et couvrent ses yeux; elle prend plaisir à les écarter et à les tirer en se laissant paresseusement chauffer au soleil.

LVCIOLA. Oh! j'ai dormi... j'ai dormi...

et j'ai fait un bien beau rêve, un rêve doré comme toi, beau soleil.

(Les oiseaux chantent dans les arbres).

Un rêve où il y avait des chants d'oiseaux comme maintenant. Il était venu et mon cœur l'avait reconnu, il m'avait prise dans ses bras et emportée dans les airs. Nous montions vers le soleil, toujours, toujours et ainsi nous sommes arrivés dans les étoiles, les belles étoiles du ciel, et là dans l'éclatance de l'azur nous nous laissons bercer par la mélodieuse prière que les mondes chantent à Dieu.

Et nous étions bien heureux, bien heureux là-haut dans les cieux qui chantaient comme chantent les oiseaux et qui brillaient comme brille le soleil.

LES SONNETTES des gnomes qui reviennent au loin.

Tinn! Tinn! Tinn!

LVCIOLA. Puis j'ai entendu les clochettes des gnomes, des gentils petits gnomes de la Forêt.

LES GNOMES accourant. Frères! le palais s'est écroulé! la vieille reine est morte.

TOVS LES GNOMES. La Reine est morte!

LVCIOLA sans se retourner. La Reine! La Reine! et mon bouquet?

(Elle saisit des fleurs près d'elle et regarde étonnée).

Mais où suis-je? — je suis dans un lit, un lit de verre.

(Elle veut se lever ; les gnomes accourent et l'aident).

LVCIOLA. Les gnomes; les petits gnomes...

LVCIOLA bat des mains. Les gnomes se sont pris par la main et dansent autour d'elle en cadence, leurs clochettes et leurs sabots font un joyeux carillon.

LES GNOMES. Elle est éveillée! éveillée! Elle est plus belle encore qu'endormie!

LVCIOLA. Petits gnomes! dites-moi où je suis.

VN GNOME. Tu es notre fée! tu es chez nous.

LVCIOLA. Je ne suis point fée.

VN GNOME. Dis-nous ton nom.

LVCIOLA. Jé suis Luciola!

LES GNOMES trépignant. Luciola!

LE JEVNE HOMME s'approchant. Luciola!

(La jeune fille le regarde, puis effrayée se cache les yeux de ses cheveux).

Enlève, oh! écarte tes blonds cheveux; laisse-moi voir l'azur de tes yeux! Oh! toi que j'ai pleurée morte laisse-moi voir la vie colorer tes joues et roser ton front pur.

LVCIOLA. Non! ton regard brille et me fait peur. Va-t'en!

LE JEVNE HOMME. Mon baiser t'a éveillée. Pour ta vie, un mot d'amour.

LVCIOLA. Je n'ose le regarder; et pourtant je crois l'avoir
vu déjà dans un de mes rêves.
Ses yeux sont beaux.

LE JEVNE HOMME. Pourquoi te fais-je peur! pourquoi
ton cœur s'effarouche-t-il quand le mien vibre d'amour
pour toi.

LVCIOLA. Non! va-t-en!

LE JEVNE HOMME. se rapprochant. Non, ne me chasse pas!
Mon départ te peinerait plus encore! Rassure ton
cœur d'enfant que trouble un sentiment nouveau...
viens.

LVCIOLA faiblement. Non! non! va-t-en!

LE JEVNE HOMME la prenant dans ses bras. Viens!

LVCIOLA. J'ai confiance! Mais mon cœur bat à se rompre.
Je ne sais ce que j'ai.

LE JEVNE HOMME. C'est l'amour!

LVCIOLA. Je ne sais. Mais j'aime à contempler tes beaux
cheveux qui volent au vent.

LE JEVNE HOMME. C'est l'amour!

LVCIOLA. Je ne sais. Mais j'aime à sentir ta main près de
la mienne.

LE JEVNE HOMME. C'est l'amour!

LVCIOLA. Je ne sais. Tes yeux sont beaux et j'aime à y
voir mon image, car j'y vois que je suis belle...

LE JEVNE HOMME. Tu m'aimes.

LVCIOLA. Oui ! Car j'aime à sentir ton cœur sur le mien !

J'aime à sentir tes bras qui m'enserrent en leur puissante étreinte ! Je t'aime.

(Elle se laisse aller dans ses bras. Et lui la contemple avec ravissement).

LVCIOLA et LE JEVNE HOMME. Je suis à toi.

LES GNOMES, LA FORÊT, LES OISEAUX, LES FLEURS,

murmurent autour d'eux un chant d'Hyménée.

Septembre 1898.

Université de Gand.





V A R I A

Notre almanach.

Nous pouvons affirmer, sans craindre la contradiction, que nous nous trouvons en présence d'un ouvrage qui sera d'une utilité incontestable. .

Bien Public, 26-11-98.

Pourquoi cette année le comité de publication de l'almanach a rejeté toutes les collaborations scabreuses :

... parce que nous voulons que notre livre tire son attrait, non pas du scandale qu'il pourrait produire, mais des enseignements qu'il peut contenir.

Les secrets du Confessionnal.
Chanoine X. Mouls.

Certains professeurs.

Rasoirs garantis.

Vitrine de Gliitchka, rue de Flandre.

Pour les catholiques...

... la religion est moyen de politique.

HULIN. *Droit naturel.* (Machiavel).

La falsification du « bordereau » :

Cette opération, qui paraît longue à décrire, est de la plus grande simplicité.

Catalogue de la bicyclette sans chaîne.

Remède contre la dépopulation de la France :

Il faut faire des rapprochements.

LEBOUCQ, *Anatomie humaine.*

Certains représentants catholiques :

Vous savez que dans le monde il y a une large proportion d'imbéciles.

BRAMACHARIN BODABIKSHU.
(Conférence du 23 mai 98 au
Cercle Artistique).

Bollekevet à Alcibiade II :

Je suis éprise de votre allure, de la forme de votre main,
de celle de vos pieds.

Imitation de Jésus-Christ.

Réponse d'Alcibiade II à Bollekevet :

Le fait qu'un organe est rétrograde n'implique nullement
l'infériorité de sa valeur fonctionnelle.

GEGENBAUR, *Anatomie humaine.*

Les séances politiques chez nos amis du Chapeau :

... sont faites pour donner un minimum d'effet avec un
maximum de bruit.

HULIN, *Cours de philosophie du droit.*

Après une lecture d'une poésie de Bibi :

Dans ce chant, chacun peut trouver ce qu'il veut sans
jamais trouver ce que j'y ai mis.

Amitié Amoureuse.

Chez ces dames :

On y pratique l'élevage d'un grand nombre de lapins.

MERTEN, *Cours de géographie commerciale.*

*La mutilation de la statue au Marché au Poisson. L'échevin
des beaux-(d)-arts....*

... s'était permis, dans l'intérêt du bon goût, des suppres-
sions inadmissibles.

LUCAIN, *La Pharsale*, trad. Marmontel (Préface).

Même sujet :

Disons-le, l'intelligence humaine, et l'intellect bourgeois, ont de singulières énigmes.

V. HUGO, *Napoléon le petit*.

Le « Mensch », président :

C'est une tradition chez les étudiants de n'appeler à la présidence que les beaux parleurs.

Almanach 1895, page 6.

Entrée du « Mensch » à la Générale :

Les uns disaient : c'est lui ; d'autres : il lui ressemble ; lui disait : c'est moi-même.

Bible, Jean VIII, IX, 9.

Décadence du « Mozart » :

Grand rabais sur l'article *Boîtes à musiques*.

Vitrine de Vits. Facteur de pianos.

? ?

Si la tension est plus forte à l'avant qu'à l'arrière, les deux corps tendent à se rapprocher.

COLLAERT, *Cours d'électricité*.

L'acoustique de la Revue (fêtes universitaires 1898) :

De sorte qu'ils se demandaient entre eux : qu'est ce que ceci ?

Bible. Marc, I, 27.

Notre gros président :

Trois agents seuls peuvent le déplacer.

W. DE LA ROYÈRE. *Cours de Chimie industrielle. Les Quinones*.

Même sujet :

Il me semble que tout ce qui est gracieux et charmant devrait être du genre féminin.

La Métropole, 9 Nov. 1898.

Les officiers payeurs de ces dames.

Leur nombre diminue étant donné l'augmentation du prix d'entretien.

MERTEN, *Cours de géographie commerciale*.

Le gros Charles V.

Et jeune encore, il s'est condamné à la chasteté.

Préceptes du parfait novice.

A propos des croquis étudiantins de notre almanach.

Ce recueil de croquis est destiné à être consulté pendant les cours et les travaux pratiques.

E. SELENKA. *Manuel zoologique.*

Le docteur Chambard :

Or, il se grisait tous les soirs et mettait les policiers à mal à toute rencontre.

Flandre Libérale, 26-10-98.

Pourquoi donc le Fraster avait-il..... ?

Parce que.....

le fonctionnement façonne les organes.

LEBOUCQ. *Anatomie humaine.*

La symphonie de la Générale :

Exécution pleine de charme dans le détail; phrasé exquis des violons; sonorité moëlleuse du quatuor, avec tendance à étouffer l'harmonie.

Flandre Libérale, 26-10-98.

Bon chrétien :

Espèce de poire.

Dictionnaire Larousse.

L'Almanach à ses souscripteurs :

Je saisis en même temps l'occasion de me recommander à vos chers ordres.

Circulaire de M. Ch. Alberdienst,
B^d du S^t Esprit, 6.





TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Dédicace	V
<hr/>	
Avant-propos.	VII

PARTIE ACADEMIQUE.

Administration et Corps enseignant de l'Université de Gand	XI
Renseignements divers	XIV
Nécrologie	XVIII
Cercles Universitaires.	XXIII
Gand. — Fêtes universitaires	XLI
Les Fêtes universitaires d'Anvers	XLVI
Société Générale des Étudiants libéraux pendant l'année académique 1897-98	XLIX
Institut Supérieur du Commerce d'Anvers	LIII
Université de Bruxelles	LVIII
Institut Agricole de Gembloux	LXII
Université de Liège	LXVII
Ecole des Mines de Mons	LXXVIII

A propos du Désarmement. — H. PERGAMENI I

NOS PORTRAITS.

	Pages
<i>M. Victor Deneffe.</i>	8
<i>Le comte Goblet d'Alviella.</i> — J. STORIKUUL	15

Galerie des Célébrités estudiantines.	31
---	----

Nôtre Referendum.	60
---------------------------	----

PARTIE LITTÉRAIRE

<i>L'Obsession.</i> — CAMILLE LEMONNIER	1
<i>Prométhée.</i> — IWAN GILKIN	9
<i>Le Père.</i> — J. GATTI DE GAMOND	11
<i>Sourire au Matin.</i> — GEORGES MARLOW	16
<i>Les Gardiennes.</i> — Id.	17
<i>Des « Cahiers d'un Carabin ».</i> — RODRIGUE SÉRASQUIER	19
<i>Chanson du Soir.</i> — OLYMPE GILBART.	22
<i>Invocation au Nénuphar.</i> — RENÉ CAMBIER.	24
<i>La Main Noire.</i> — HERMAN TEIRLINCK	25
<i>Vers libres et chimiquement purs</i>	34
<i>La Tentation.</i> — LÉON LEGAVRE	36
<i>L'Orgueilleux.</i> — Idem.	39
<i>Trois chansons pour Elle.</i> — HENRI RALPH	42
<i>Lucas Balder.</i> — CARLOS.	44
<i>Pour l'Aimée.</i> — EMILE VINOY.	57
<i>Vision.</i> — JEAN PIERRET	58
<i>II^e Vision.</i> — BIRIBI	59
<i>Petites proses sentimentales.</i> — OLYMPE GILBART	60
<i>Souhait.</i> — R. DRAILLY	65
<i>Evanescences.</i> — V. B.	66
<i>Folies.</i> — R. AIMELLE.	68
<i>Repos.</i> — GEORGES RENCY	96
<i>Ma Prière.</i> — AL. ARNOY	98
<i>Ermitage Intellectuel.</i> — JULES FONTAINE	99

	Pages
<i>Etrennes à ma Mie.</i> — ALBERT D'AILEZ	106
<i>Le Pardon.</i> — Idem.	111
<i>Au Soir.</i> — A. MOSSAY	122
<i>Le « Verso ».</i> — LÉON LARUELLE	123
<i>Rythmes du Soir.</i> — MAURICE LEGROS	129
<i>Le Parnasse</i> — MAURICE BOUÉ.	130
<i>Petites Idées.</i> — FISOLOFFE	131
<i>Amour maudit.</i> — LUDWIG	132
<i>Pastels.</i> — NORA	134
<i>Juliette.</i> — NOEL SUMADA	136
<i>Un Sourire.</i> — ALBERT JACQUEMIN.	143
<i>Été Wallon.</i> — Id.	145
<i>Pensée Triste.</i> — Id.	147
<i>Orientalité.</i> — Id.	149
<i>La Maison de Verre.</i> — CHARLES HERVÉ	151
<i>Varia</i>	183



Il a été tiré de cet ouvrage 545 exemplaires :

45 sur Japon numérotés de 1 à 45.

500 sur vélin teinté numérotés de 46 à 545.



Achevé d'imprimer le 5 février 1899.

IMPRIMERIE C. ANNOOT-BRAECKMAN

AD. HOSTE, SUCCESSEUR

GAND.



COLLECTION

DE

L'ALMANACH DE L'UNIVERSITÉ DE GAND

*S'adresser au secrétaire de publication de l'Almanach,
rue des Vanniers, 36, Gand. — Envoi franco
contre fr. 2,50.*

ANNÉE.

1885	avec portrait de	F. LAURENT (Epuisé).
1886	id.	A. CALLIER et A. WAGENER.
1887	id.	F. DAUGE.
1888	id.	E. DISCAILLES.
1889	id.	E. POIRIER.
1890	id.	A. PAULI.
1891	id.	N. DUMOULIN et T. VERSTRAETEN.
1892	id.	T. SWARTS et P. VAN WETTER.
1893	id.	C. VAN BAMBEKE.
1894	id.	R. DE RIDDER.
1895	id.	C. VAN CAUWENBERGHE.
1896	id.	J. MASSAU.
1897	id.	A. MOTTE.
1898	id.	A. SÉRÉSIA.
1899	id.	V. DE NEFFE et E. GOBLET D'ALVIELLA.

BRISTOL TAVERN

Vins d'Espagne et de Portugal

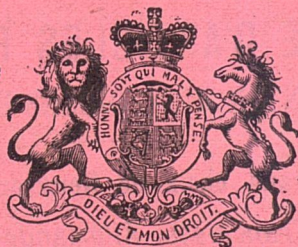
BIÈRES ET LIQUEURS ANGLAISES

48, Rue Digue de Brabant.

Maison Anglaise

72, rue de Flandre

GAND.



près la gare du Sud

GAND.

GABRIEL BEAUREÏST

DRAPERIES

M^D TAILLEUR

IMPERMÉABLES

ANGLAISES

POUR

EN

Hommes & Dames.

TOUS GENRES

AU COIN DE RUE

27, 29, 31, Rue des Champs

Coin de la rue des Vanniers, GAND

MAISON

ZEPPENFELD & DE BECK

CONFECTIONS

POUR

Hommes, Jeunes Gens et Enfants

Vêtements sur mesure en 8 heures

SEULE MAISON FAISANT LA BELLE CONFECTION

SPÉCIALITÉ D'ARTICLES POUR DEUIL

1^{re} COMMUNION, UNIFORMES ET LIVRÉES

Grand choix de Nouveautés

Anglaises, Françaises, Allemandes et du pays

Envoi franco d'échantillons
avec manière de prendre la mesure soi-même

Entrée Libre. — Prix Fixe.

Aug. Van den Heede

PRINCIPALE MAISON

POUR LA FLEUR NATURELLE

BOUQUETS, GERBES, COURONNES,

GARNITURES DE TABLE

POUR NOCES ET BANQUETS

FLEURS ARTIFICIELLES

CHAPELLES ARDENTES

A PRIX MODÉRÉ

Téléphone 227.

Maison V^{ve} TABAR

Rue de Flandre, 94

CHAPELLERIE DE LUXE

Recommandée spécialement à MM. les Étudiants
pour ses casquettes (feuilles de choux) et
bérets.

PRIX MODÉRÉS.

Maison B. MANENS

M^d TAILLEUR

SPÉCIALITÉ D'ARTICLES ANGLAIS

Rue de Brabant, 10

GAND

HABITS DE CÉRÉMONIE-LIVRÉES

SPÉCIALITÉ D'ÉQUIPEMENTS MILITAIRES

VÊTEMENTS IMPERMÉABLES

CHAPELLERIE

VOLKERT SUCC^r DE SMEDT

Maison fondée en 1802, par François DE SMEDT

CHAPELLERIE ANGLAISE

SPÉCIALITÉ DE TOQUES

POUR

MAGISTRATS, AVOCATS, PROFESSEURS A L'UNIVERSITÉ

ET DE

BÉRETS EN VELOURS

POUR ÉTUDIANTS

MAISON
DES
ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

Rue des Vanniers 36, Gand

RESTAURANT
PRIX MODÉRÉS
PENSION

Tous les journaux belges en lecture.

BIBLIOTHÈQUE. BILLARD. JEUX DIVERS.
SALLE DE LECTURE.

La photographie

JEAN ROMAN

48, rue de Flandre

est la plus recommandée

de la VILLE

Spécialité de groupes.

MAISONS RECOMMANDÉES

P. ALLAERT
Rue Basse des Champs, 15.

Papeterie en tous genres. —
Articles pour le dessin. — Boîtes
à compas pour ingénieurs.

PHOTOGRAPHIE, rue de la Calandre, 1.
Procédé inaltérable. — Groupes. — Photo-
dessins. — Vues de Gand. — Encadrements — Pas de Succursales:

ÉDMOND SACRÉ

AU CHINOIS, Rue du Soleil, 15. Chez **FR. DE WEERDT.**
Spécialité de tabacs, cigares, cigarettes
de toute provenance.

Le **RENDEZ-VOUS** des **Café du Progrès**
ÉTUDIANTS est le **rue Courte du Jour.**
MOULES le mercredi. — **STOUT.** — **AUDENARDE.**

A. D'HOYE **PHOTOGRAPHIE** artistique et commerciale.
rue Courte du Jour, 27, Gand. — Phototypie. — Photogravure.
Agrandissements. — Portraits.

Dégustation d'excellente Triple et **FLEUR DE BLÉ**
bière de Sottegem à la Nouvelle **Rue de la Crapaudière, 7.**
Près de l'Université, Rendez-vous de tous les Étudiants.

H. MAAG-COMBES
6, MARCHÉ AUX GRAINS
GAND

Marchand-Tailleur
PRIX MODÉRÉS
COUPE ANGLAISE

LISEZ: Liège-Universitaire. — Le Journal des Etudiants de Bruxelles. — L'Etudiant libéral. — Le Journal des Etudiants de Gand. — L'Etudiant anversois. — Le Journal des Etudiants de Liège.

IMPRIMERIE

EN TOUS GENRES

AD. HOSTE

rue du Calvaire, 23

G A N D

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

DE

AD. HOSTE

éditeur

RUE DES CHAMPS, 47, GAND

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.